



**Anne Marie
Forrest**

**Polly
jolie**

Presses de la Cité

roman

RETURN TO
CHIPPING BARNET LIBRARY
3 STAPYLTON ROAD
BARNET, HERTS. EN5 4QT
020 8359 4040

HEN
29 JAN 2014

12 JUL 2007

21. DEC 07
31. DEC 07

29 OCT 07

31. DEC 07

HEN - CP
8/09

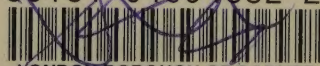
2-6-10

Please return/renew this item by the
latest date shown to avoid a charge.
Books may also be renewed by phone
and Internet. May not be renewed if
required by another reader.

BARNET
LONDON BOROUGH

K124

30131 04094832 2



LONDON BOROUGH OF BARNET

POLLY JOLIE

A n n e M a r i e F o r r e s t

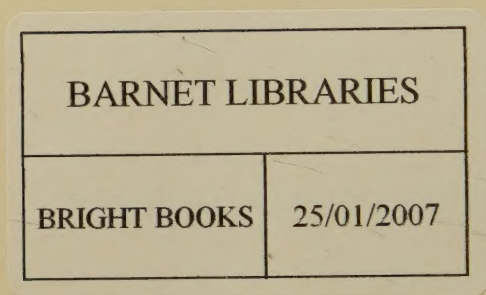
POLLY JOLIE

Traduction de Marie-Odile Kastner

Roman



Titre original : *Who Will Love Polly Odlum ?*



Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2e et 3e al., d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Anne Marie Forrest, 2000

Edition originale en anglais : Poolbeg Press Ltd, 2000

© Presses de la Cité, 2002, pour la traduction française

ISBN 2-258-05556-3

A Robert

Polly aime Davy

Les yeux fermés, la tête rejetée en arrière, Polly sentait une agréable chaleur se répandre sur son décolleté en V, alors qu'il était endormi sur son épaule. Elle se tenait immobile sur sa chaise, à l'exception d'un mouvement imperceptible de l'autre épaule pendant qu'elle s'efforçait de changer de position. Millimètre par millimètre, elle s'inclina : son tee-shirt bâillait très légèrement et le souffle chaud continuait de s'insinuer entre un tissu doux et une peau plus douce encore.

Elle soupira.

Paresseusement, elle ouvrit les yeux et le regarda. Cédant à la tentation, elle posa la main sur ses cheveux et enroula l'une des boucles noires autour de son doigt. Les longs cils battirent, la respiration s'arrêta — elle se figea —, mais il ne se réveilla pas et elle s'enhardit jusqu'à enlever un cil tombé sur sa peau douce et mate, le balayant délicatement sur la pommette.

Détournant les yeux, elle promena son regard dans l'amphithéâtre, sur les innombrables étudiants assis devant elle, qui, penchés sur leurs feuilles, écrivaient avec zèle, soucieux de noter chaque mot de l'enseignant, conscients peut-être — contrairement à Polly, qui avait mieux à faire — de la nécessité de devoir les régurgiter à un moment donné. Constatant que personne ne les dévisageait avec envie, elle et lui, elle fut déçue, mais

aussi soulagée d'avoir la possibilité d'apprécier sa présence incognito. Car, si quelqu'un avait observé le manège, il se serait sans doute demandé pourquoi elle ne lui donnait pas un coup de coude afin qu'il se réveille.

Pourquoi ? Parce que, en réalité, ce n'était qu'un inconnu.

Non qu'il apparaisse ainsi aux yeux de Polly. Comment aurait-ce été possible ? Depuis des mois, maintenant, elle passait ses journées à le guetter par-dessus la tête de ses camarades, priant pour qu'il la remarque, sans trop y croire. Depuis des mois, elle imaginait les désastres les plus compliqués (des ascenseurs bloqués, des bateaux naufragés, des incendies) qu'ils auraient vécus ensemble et auxquels ils survivraient, bouleversés mais indemnes. Tout cela n'était que rêveries sans lendemain, elle le savait.

Mais, depuis une vingtaine de minutes, Davy Long — tel était le nom de ce beau jeune homme au bois dormant —, ignorant les situations périlleuses auxquelles, chaque nuit, il avait survécu en compagnie de Polly, ne connaissant même pas l'existence de celle-ci, était assis à côté d'elle. Et, une fois certaine qu'il ne pouvait entendre les battements assourdissants de son cœur, elle se laissa aller à apprécier le bonheur de cette proximité inespérée. Et cela d'autant plus lorsque la tête du jeune homme commença à pencher, pencher jusqu'à atterrir sur son épaule. Et, tout en étant très loin encore du fameux « ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants », elle se sentait plus proche d'un début qu'elle ne l'avait jamais été auparavant.

Après tout, Polly n'était qu'un être humain et elle se rendait compte, avec gourmandise, que le bonheur se trouvait désormais à sa portée. Après des semaines pendant lesquelles elle avait imaginé ce qu'elle ressentirait en l'embrassant, voici que la possibilité lui en était offerte. Ainsi, doucement, elle commença à dessiner le contour de ses lèvres avec son doigt, alors qu'il conti-

nuait à dormir aussi profondément qu'un nouveau-né, émettant de petits sons satisfaits tout en nichant toujours plus profondément la tête dans son cou. Petit à petit, avec la plus grande délicatesse du monde, elle tourna la tête jusqu'à ce que ses lèvres soient presque à sa portée. Et elle s'arrêta, juste avant de l'embrasser, afin d'apprécier son odeur, pas vraiment propre mais évocatrice d'un vieux drap familial qu'elle avait eu dans son enfance, où l'odeur de la lessive avait laissé la place à un mélange subtil de sueur, d'haleine, de chaleur et de temps qui passe. Alors, elle se pencha vers lui mais son épaule heurta sa trousse, qui tomba par terre avec fracas. Patatras ! C'était trop tard, l'occasion était passée. Davy se redressa et regarda autour de lui en ouvrant de grands yeux ; elle détourna le visage, rapidement, l'air coupable, sachant qu'elle avait essayé de s'approprier une chose qui ne lui appartenait pas, tout en étant non moins contrariée de ne pas s'être lancée plus tôt.

Ignorant le bonheur que Polly avait laissé échapper, le professeur Kiely terminait son cours.

— Je m'attends que, entre aujourd'hui et le jour de l'examen, au moins cinq pour cent d'entre vous perdent de façon brutale un être cher, disait-elle sur un ton monotone à l'origine de ces siestes estudiantines qui ne touchaient pas que Davy. Et quand ces cinq pour cent viendront à moi, je compatirai, bien sûr, mais il faudra plus qu'un mouchoir trempé et des yeux gonflés pour me prouver qu'il y a eu un décès dans la famille. Il me faudra voir le corps. Compris ?

Les étudiants émirent un murmure d'approbation et des grognements, remuèrent sur leurs sièges et rangèrent leurs affaires. Ayant retrouvé ses esprits, et pensant qu'elle pouvait encore sauver la situation par un sourire ou une allusion légère à leur récente intimité, Polly osa regarder dans sa direction, mais il n'était plus là. Elle se retourna à temps pour le voir franchir la porte.

— Est-ce que j'ai dit de partir ? cria l'enseignante, mais Davy n'entendit rien. Vous, dit-elle en désignant Polly, allez le chercher.

— Moi ? interrogea Polly avec angoisse.

— Oui, vous. Allez.

Polly se leva et courut à sa poursuite.

Le voyant adossé à un pilier, elle respira très très profondément. Il n'y avait aucune raison de s'accrocher aux incendies ravageurs ou aux naufrages de bateaux, car ils restaient exceptionnels. De plus, elle avait une telle peur des ascenseurs qu'elle ne les prenait jamais ; il était donc très improbable qu'elle se retrouve un jour coincée dans l'un d'eux avec Davy (un bâtiment désert, police-secours en panne, une coupure d'électricité, la température au-dessous de zéro, un sac de couchage, une bouteille de champagne — oh oui, un sac de couchage et une bouteille de champagne —, il aurait été en route pour une soirée). Non, Polly sentit qu'elle devait saisir toutes les occasions qui se présenteraient à elle ; ainsi, elle inspira une nouvelle fois et s'éclaircit la voix.

— Excuse-moi, appela-t-elle, mais trop faiblement pour être entendue. Excuse-moi, dit-elle de nouveau.

Davy se retourna et elle s'avança vers lui avec un sourire timide, vacillant sur ses chaussures plates aux semelles épaisses, d'habitude si confortables, que la nervosité avait transformées en talons aiguilles. Elle essaya de retrouver son équilibre — *le pied droit devant le gauche, le pied gauche devant le droit, sans trébucher* — jusqu'à ce qu'elle arrive à sa hauteur.

— Salut, fit-il en souriant.

Elle était autant troublée par l'aimable façon dont il l'avait saluée que par son charmant sourire et ses beaux yeux. Étaient-ils gris ou bleus ? Elle regarda d'un peu plus près, mais, s'apercevant qu'il l'observait avec acuité, elle reprit ses esprits, recula et se souvint qu'elle avait un message à lui transmettre.

— On m'a dit de venir te chercher. Il faut que tu reviennes en cours. Nous t'attendons.

Elle en aurait pleuré de rage. Son ton laissait imaginer qu'elle était envoyée par Hitler lui-même et que, sans plus de discours, elle allait saisir Davy par le bras et l'entraîner sur le lieu où l'attendait le peloton d'exécution. Elle fit un nouvel essai, pour atténuer un peu le manque d'amabilité de ses paroles.

— Ce que je voulais dire, c'est que la prof m'a demandé de te faire revenir. C'est-à-dire, si tu veux bien. En réalité, ce n'est pas exactement ce qu'elle a dit et elle n'a rien précisé sur le fait de revenir si tu le voulais. Je crois qu'elle veut que tu reviennes, que ça te plaise ou non, si tu vois ce que je veux dire.

Il la regardait fixement.

— Ecoute, ce que j'essaie de te dire c'est qu'en réalité ça ne me regarde pas si tu reviens en cours ou pas : je transmets juste le message. Non pas que ça me plaise particulièrement, mais elle me l'a demandé. Elle m'a priée d'aller te chercher ; en réalité, c'était plus un ordre qu'une prière.

Il continuait de la fixer. Peut-être ne s'était-elle pas fait bien comprendre, mais comment une fille peut-elle avoir les idées claires quand de superbes yeux gris-bleu l'observent ainsi ?

— Tu as compris ? acheva-t-elle d'une toute petite voix.

— Je crois.

— Alors tu vas revenir ?

— Je pense que c'est un peu tard, dit-il en regardant par-dessus son épaule.

Elle se retourna et aperçut le tailleur rouge de l'enseignante dans le flux des jeans sortant de l'amphi.

— Bon, en tout cas, tu sais que j'ai passé le message, conclut-elle.

N'ayant aucune envie de devoir expliquer pourquoi elle n'avait pas réussi à le ramener, elle s'éloigna rapidement.

Direction les toilettes, son refuge favori en période de crise. Là, Polly se frappa la tête contre le mur des WC. En réalité, c'était ce qu'elle voulait faire, mais chaque fois que son front se rapprochait des carreaux blancs, sa résolution volait en éclats et elle n'entrait que doucement en contact avec le mur. Elle était folle de rage car, même si elle l'avait voulu, elle n'aurait pas réussi à avoir l'air plus... plus stupide. Mais pourquoi, pourquoi donc s'était-elle embêtée à transmettre ce message ? Pourquoi ne pas s'avancer simplement vers lui et lui demander, pour plaisanter, si c'était son habitude de s'endormir sur des épaules inconnues ? Pourquoi ? Parce qu'elle était Polly.

Se rendant compte qu'elle ne pouvait passer le reste de sa journée — ou de sa vie, d'ailleurs — dans le havre des WC, Polly ouvrit la porte à regret ; elle allait sortir quand elle aperçut le professeur Kiely se recoiffant dans le miroir d'en face ; elle rebroussa chemin. Appuyée contre la porte, elle poussa un soupir de soulagement à l'idée qu'elle n'avait pas été repérée, tandis que l'enseignante, de l'autre côté, ayant vu dans le miroir l'horreur se dessiner sur le visage de Polly, se demandait si elle vieillissait ou si, chaque année, les étudiants devenaient de plus en plus bizarres. Alors qu'elle tendait l'oreille pour être sûre du départ de l'enseignante, Polly s'aperçut que, à son habitude, elle avait compliqué les choses. Pourquoi ne pas être sortie tout simplement en feignant de ne pas la voir ? Pourquoi ? Parce qu'elle était Polly.

Elle rabattit le couvercle des toilettes, s'assit et attendit, analysant le ridicule de sa conduite. Elle compliquait les choses et gâchait tout. La fac, par exemple. Il lui semblait que, dès le lendemain de la rentrée, tous les étudiants, y compris sa cousine Cliona, connaissaient le fonctionnement de l'établissement, avaient su se transformer en étudiants ; les filles s'étaient entourées immédiatement de nombreux amis et pouvaient même discuter avec les garçons comme si, eh bien, comme si

ils n'appartenaient pas au sexe opposé. Cliona et elle ne connaissaient personne au début, mais maintenant, chaque fois que Polly rencontrait sa cousine, celle-ci se trouvait au cœur d'un large groupe (comprenant des garçons) se déplaçant comme un seul homme, alors que Polly était toujours seule. Six mois plus tôt, on aurait pu les prendre pour des jumelles — même uniforme marron, mêmes jambes blanches et épaisses, mêmes cheveux courts et bruns soigneusement coincés derrière les oreilles. Comment Cliona s'était-elle arrangée pour avoir des dreadlocks jusqu'aux fesses alors que les cheveux de Polly n'avaient poussé que de quelques centimètres ? Qui avait expliqué à Cliona l'art de porter des vêtements qui avaient l'air de venir de boutiques d'occasion, alors qu'en réalité ils étaient neufs ? En dépit des efforts de Polly, ses vêtements avaient toujours l'air de fins de série de chez Marks & Spencer : bien coupés, de bonne qualité, et ne lui allant pas, mais alors pas du tout. Quant à ses jambes, pensa-t-elle en levant sa jupe pour les examiner, elles n'étaient pas moins épaisses ou blanches qu'au lycée mais elle aurait parié que, dans les grands pantalons kaki que Cliona avait pris l'habitude de porter, ses jambes pouvaient désormais rivaliser avec celles de Naomi Campbell.

En entendant la porte se refermer, Polly en déduisit que le champ était libre et sortit des WC. Sa silhouette se refléta dans le miroir, elle y fixa les yeux et ne vit là rien qui lui plaisait. Quand sa mère rétorquait : « Mais, chérie, tu es jolie », en réponse à ses fréquentes lamentations, Polly suspectait qu'elle ne disait pas la vérité puisqu'elle s'empressait d'ajouter que « ... la personnalité est beaucoup plus importante ». Mais, à l'instant présent, sa personnalité semblait aussi attirante que celle d'un poisson rouge. Quant à son apparence, si dans un concours de beauté elle était la seule candidate avec Woody Allen, la lutte pour la victoire serait extrêmement serrée...

L'attention de Polly s'était portée sur ses sourcils. Alors qu'elle les regardait dans le miroir et s'étonnait de leur épaisseur, elle fut frappée par le fait que la vieille plaisanterie selon laquelle sa cousine et elle avaient des sourcils aussi épais que M. Burke, leur vieux professeur de sciences naturelles, n'avait plus de raison d'être, au moins en ce qui concernait Cliona. Polly réalisa soudain que les sourcils de Cliona avaient disparu, remplacés par deux arcs fins comme des traits de crayon.

2

Davy aime Michaela

Alors que Polly méditait sur cette découverte, cherchant à déterminer à quel moment l'événement avait pu avoir lieu et pourquoi elle ne s'en était pas rendu compte plus tôt, Davy traversait le campus.

Il se sentait encore un peu endormi — et embarrassé. Soucieux de ne pas se faire remarquer dans l'enceinte de l'université, il était contrarié que l'enseignante l'ait vu quitter le cours : cela signifiait qu'il ne pourrait plus s'y rendre, à l'avenir. Il s'arrêta à l'entrée, bâilla et se demanda ce qu'il allait faire. Il envisagea de retourner à son squat afin de vérifier qu'il était encore là, mais il n'en avait guère envie, il faisait si beau ; de plus, Bartley, un vieil employé municipal dont le secteur incluait Cathedral View, lui avait assuré le matin même que les maisons ne seraient pas détruites dans un avenir immédiat. Le quartier de Cathedral View était formé d'un ensemble de vastes demeures délabrées, et Davy s'était installé dans l'une d'elles. Bartley détenait ses informations de « source sûre » par la mairie où il connaissait certains des « grands pontes ». Ayant aperçu Davy dans la rue le matin, il lui avait fait signe et, l'empoignant par le bras, lui avait murmuré, après avoir regardé autour de lui à la façon d'un conspirateur : « Pas de problème pour l'instant, je te préviendrai quand les démolisseurs arriveront. » Bartley s'était investi de la charge de veiller sur

ce « jeune type » : ainsi avait-il baptisé Davy depuis le jour où ce dernier, alors qu'il passait sa commande, lui avait offert une bière dans un pub, touché par la fatigue qu'il lisait sur ce visage sympathique. Et si Davy avait depuis longtemps oublié cet épisode, Bartley, lui, s'en souvenait encore. Voilà quelques jours, alors que Davy franchissait le seuil de sa « demeure », en rampant littéralement par un orifice pratiqué dans la porte condamnée, il avait cru entendre Bartley, qui balayait à proximité, murmurer : « Oui, monsieur, un officier et un gentleman. » Mais Davy pensa avoir mal compris. Dans le cas contraire, le vieil homme ne pouvait être en train de parler de lui : sa façon de sortir de chez lui n'était guère digne d'un gentleman.

Cependant Davy ne prenait pas pour argent comptant les renseignements de Bartley, convaincu que le vieil homme n'en savait pas plus que lui sur la date d'arrivée des bulldozers qui viendraient dégager le terrain pour la nouvelle route. Non, Davy était plus enclin à croire les drogués qui squattaient un autre bâtiment et avaient entendu dire que les démolitions auraient lieu avant la fin du mois.

Mais c'était une si belle journée qu'il décida de se diriger vers le pont avec les *Simple Contes des collines* de Kipling en poche. Il serait agréable de rester assis sous le soleil d'octobre et de lire, car le pont devait être tranquille à cette heure de la journée. Il était trop tôt pour la plupart des drogués et des ivrognes qui se rassemblaient là une fois sortis de leur lit. Et peut-être l'apercevrait-il, la « fille à la belle chevelure », comme il l'avait surnommée, alors qu'elle revenait de déjeuner.

Il marcha le long de College Street, Abbey Street, traversa Gill Street et la place Neilford. Après Hot and Saucy — vente à emporter —, il tourna dans une impasse donnant accès aux rares entrepôts de part et d'autre de la rue. Ceux-ci n'étaient plus guère utilisés et le petit bout de route servait surtout de parking à ceux qui venaient

travailler en ville et de chemin d'accès aux promeneurs se dirigeant vers le pont piétonnier. A l'endroit où la route s'interrompait, le pont prenait le relais ; il reposait sur une simple plaque d'acier suspendue qui dessinait une courbe vers le haut puis vers le bas. Ce pont passait au-dessus d'une route à deux voies construite le long de l'ancienne ligne de chemin de fer, une douzaine de mètres en contrebas.

Le cul-de-sac lui-même était un endroit couvert de graffitis et encombré d'ordures, mais il demeurait tranquille sauf lorsque les zonards de la ville s'y rassemblaient pour boire et, parfois, pour vendre de la drogue. Davy s'arrêta juste avant d'arriver au pont, grimpa au sommet de l'escalier menant à une porte condamnée, à l'arrière de l'hôpital, et s'assit sur la dernière marche. C'était son lieu de prédilection ; bénéficiant d'une superbe perspective, il avait appris à connaître la ville de Cork aussi bien que n'importe lequel de ses habitants.

Lorsque le ciel était dégagé, comme aujourd'hui, il pouvait contempler l'ensemble de l'agglomération. Il voyait les sommets des différents monuments historiques — la tour Callanan, l'abbaye Rouge, le fort Elisabeth ; il distinguait les flèches des églises — et il y en avait beaucoup — Saint-Nicolas, Saint-Vincent, Saint-Finbarr, Saint-Patrick. Les habitants de Cork étaient prudents, pensait Davy : ils répartissaient les risques en honorant tous les saints de la création, tout en doublant la mise sur le premier cercle avec des églises dédiées à sainte Marie (la mère de Jésus), sainte Anne (sa grand-mère), aux deux saintes ensemble, à saint Pierre (son plus proche disciple), à saint Pierre et saint Paul (un autre proche appartenant lui aussi à la bande). Depuis son perchoir, Davy pouvait dessiner le tracé des quais de la ville et identifier les bâtiments donnant sur la rivière Lee, ou plutôt la double rivière Lee, car, en passant à l'ouest de la ville, elle se divisait en deux bras qui se réunissaient à nouveau au sortir de l'agglomération, à l'est.

Là, elle formait un îlot au cœur de la cité, géographie que Davy avait trouvée déroutante à son arrivée car, ignorant tout du dédoublement de la rivière, il n'arrivait pas à comprendre comment le cours d'eau se trouvait devant lui, alors qu'il était sûr de l'avoir laissé derrière.

Au-delà du centre-ville, il voyait le nord de la cité s'élever en pente raide avec, à droite, bien alignées, les vieilles maisons à trois ou quatre étages parées de couleurs vives, près de Saint-Luc et de Montenotte et, à gauche, les constructions municipales de Gurranabraher. Toutes les maisons du nord de la ville — huppées et moins huppées — faisaient face au centre, et leurs habitants le connaissaient aussi bien que leur voisinage immédiat. Ultime élément avant que le regard ne se perde dans la campagne, le château d'eau qui brisait la ligne d'horizon aux limites de la cité.

Parfois, pendant que Davy était assis sur les marches, son regard s'arrêtait sur un bâtiment en particulier, bâtiment qu'il n'avait jamais vu de près et, après avoir découvert le chemin pour y aller, il en faisait le but de sa promenade. Il adorait marcher dans la ville, surtout tôt le matin, tard le soir, ou bien encore le dimanche — à des moments où les gens étaient rentrés chez eux. Quelquefois, en chemin, il remarquait tel ou tel détail chez un passant et abandonnait soudain sa destination première pour le suivre. Il savait qu'il pouvait paraître étrange d'emboîter le pas à des inconnus, mais il était capable d'en donner plusieurs explications : ennui, curiosité pure, solitude. Deux catégories de personnes l'attiraient assez pour qu'il soit tenté de les suivre : les gens bizarres (des bavards solitaires) ainsi que les jolies filles dont il émanait un je-ne-sais-quoi.

Dans *son* cas à elle, c'était sa chevelure. Peu de temps après son arrivée à Cork, il marchait en direction d'un bâtiment bleu vif dominant Patrick Hill. Ce fut sa chevelure qu'il vit d'abord, alors qu'elle se trouvait encore à distance et avançait dans sa direction. Il observa les

rayons du soleil jouant avec les différents tons de ses cheveux, en sélectionnant un, puis un autre : or, cuivre, rouge, acajou et tant d'autres qu'il n'aurait su nommer dans cette abondance automnale. Comme elle se rapprochait de lui, il étudia son visage, un beau visage avec des yeux vert clair et des lèvres esquissant un sourire ou une promesse de rire. Davy avait observé que la plupart des gens, lorsqu'ils marchent seuls, ont un visage vide, sombre — Dieu seul sait à quoi ils peuvent penser. Mais elle était différente. Davy était fasciné par la façon dont son expression se modifiait seconde après seconde alors qu'elle se rapprochait de lui, comme si une conversation animée et conflictuelle se déroulait dans sa tête. Quand elle le dépassa, il respira son parfum délicat et l'entendit chantonner doucement. Il fit demi-tour et la suivit.

Elle prit le chemin qu'il venait d'emprunter et qui le ramena là d'où il était venu, sur les marches de l'hôpital, puis le pont réservé aux piétons, jusqu'à une maison jaune, au milieu de la rangée de maisons partant du pont. Depuis lors, assis sur la plus haute marche, il l'avait vue passer à de nombreuses reprises, se rendant compte qu'elle était aussi régulière qu'un mécanisme d'horloge. A 13 h 05 elle rentrait chez elle dans la maison jaune, à 13 h 55 elle repartait travailler et à 17 h 35 elle était de retour.

Il lui arrivait parfois de l'apercevoir en dehors de ce circuit. Une fois, devant un café de Washington Street, il avait regardé machinalement à l'intérieur et l'avait vue assise, la tête penchée sur un journal. Il s'était arrêté, faisant semblant d'étudier le menu, et l'avait observée quelques instants. A un moment, elle avait levé la tête, l'avait regardé droit dans les yeux et son visage avait esquissé le plus beau sourire du monde. Il avait répondu à ce sourire. Mais elle avait ensuite saisi son stylo afin d'écrire quelque chose sur une grille de mots croisés : cela expliquait son expression. Il comprit que ce n'était pas à lui

qu'elle avait souri. Une autre fois, l'ayant vue entrer dans un magasin de disques, il l'avait suivie à l'intérieur et l'avait contemplée un long moment pendant qu'elle examinait les CD. Allait-elle ou non acheter celui qu'elle avait choisi ? Finalement, elle fit non de la tête, se débarrassa du CD et sortit rapidement. Il arriva à la porte, chercha dans la foule la masse de ses cheveux, mais elle avait disparu dans la cohue. Il retourna à l'intérieur, retrouva le CD où elle l'avait laissé et l'acheta, bien qu'il n'eût pas vraiment le budget pour cela. Il ne connaissait pas non plus le chanteur — Nick Cave — et ne possédait même pas de platine pour l'écouter.

Les pendules de Davy étaient les horloges des églises. A ce moment précis, il n'en apercevait aucune, mais il évalua qu'il devait être près de 14 heures : trop tard pour la voir passer aujourd'hui. Il vit un groupe d'hommes arriver par la route et reconnut les ivrognes du pont.

— Comment va le prof ? cria l'un d'eux.

— Très bien, répondit Davy.

Il les regarda s'installer, certains juchés sur le capot d'une voiture en stationnement, les autres le long du chemin avec des canettes de bière et de cidre à la main. L'un d'entre eux avait un bull-terrier, un autre était accompagné d'une fillette sale et négligée, abandonnée à elle-même.

Quand Davy avait commencé à venir près du pont, le groupe l'avait harcelé, se moquant du livre qu'il trimbalait toujours avec lui et de son accent du Nord. Mais il avait connu des types beaucoup plus durs — son père et son frère Stephen, par exemple. Sans parler de sa mère, qui se serait servie de tous ceux-là comme de vulgaires paillassons. Davy n'était pas impressionné et, comme il avait pris leurs moqueries avec bonne humeur, ils avaient décidé de le laisser à peu près tranquille. Une fois ou deux, comme Davy n'avait parlé à personne depuis plusieurs jours et qu'ils n'étaient pas encore assez ivres pour être abrutis par l'alcool, il avait passé un moment

avec eux et pris la canette qu'ils lui tendaient. Quand ils étaient sans le sou, ils lui demandaient un peu d'argent et il leur donnait ce qu'il pouvait.

Il n'avait pas encore entamé Kipling, il essayait de s'intéresser à ce livre mais il songeait que Kipling était un vieux raseur ; il se mit à regarder la petite fille qui jouait au bas de l'escalier. Elle devait avoir cinq ans, peut-être six : toute menue, en guenilles et trop légèrement vêtue pour un mois d'octobre. Elle avait rassemblé des bouteilles et des canettes, placées deux par deux sur la marche à côté d'elle. Au cours des dix dernières minutes, elle leur avait parlé tranquillement, mais il semblait qu'une bouteille l'avait énervée car elle la saisit soudain et la maintint en face d'elle tout en agitant son doigt avec colère.

— T'es un garçon très effronté. Si t'as pas fait tes devoirs d'ici à demain, tu vas avoir de sérieux problèmes. De sérieux problèmes. Tu m'écoutes ?

La bouteille de bière semblait être du genre entêté.

— Billy, si tu me réponds pas, je vais te donner une fessée, je te tordrai le cou, menaçait-elle.

Davy éclata de rire. La fillette leva les yeux dans sa direction, puis elle l'examina avec méfiance. Enfin, elle demanda :

— Comment tu t'appelles ?

— Davy. Et toi ?

— Eva, répondit-elle en continuant de le fixer. (Elle considérait apparemment la possibilité d'avoir un élève en chair et en os.) Tu veux pas venir dans mon école ? proposait-elle.

— Je ne crois pas. Tu as l'air un peu fâchée.

— Seulement avec les garçons qui veulent pas obéir.

Elle l'étudia encore un moment et l'interrogea :

— Tu veux pas obéir ?

— Si.

— Mais tu es un grand garçon.

— Oui.

Elle grimpa les marches et se tint devant lui, contemplant ses boucles noires.

— Pourquoi t'as des cheveux de fille ? demanda-t-elle.

Il haussa les épaules.

— Tu veux bien venir dans mon école ? questionna-t-elle encore.

Davy regarda par-dessus l'épaule de la petite le groupe de poivrots et constata que son père les observait. Chaque fois que les autres s'étaient moqués de Davy, l'homme s'était abstenu d'intervenir ; assis à l'écart, il le regardait en silence, le corps tendu et les poings serrés, comme s'il était en permanence prêt à en découdre. Davy avait imaginé qu'il n'avait qu'une seule expression, un air méchant, mais il se rendit compte qu'il en possédait une seconde : un air vicieux. Il revint à Eva.

— Je crois que je suis trop grand pour ton école. De toute façon, je dois faire mes devoirs, dit-il en montrant son livre. Il vaut mieux que tu rentres, tes élèves pourraient se demander où tu es passée.

Le petit visage exprima la déception.

— Tu joueras avec moi demain ?

— On verra.

Pendant que Davy parlait à Eva, la « fille à la belle chevelure » était passée ; quand il leva les yeux, elle se hâtait de descendre la route. Il la suivit du regard, déçu d'avoir manqué son visage, mais elle s'arrêta, fouilla fébrilement dans son sac à main et en sortit un baladeur. Elle reprit sa marche sans s'apercevoir que son portefeuille était tombé.

— Ohé ! cria-t-il, mais elle ne pouvait l'entendre.

Il se leva, descendit les marches quatre à quatre.

— Eh ! T'as renversé Billy, se plaignit Eva.

— Désolé. Voilà, Billy va bien maintenant, dit Davy en remettant la bouteille debout.

Il se précipita vers l'endroit où le portefeuille était tombé, le ramassa puis se hâta en direction de la jeune femme.

— Ohé ! cria-t-il.

Elle regarda derrière elle et, voyant Davy courir dans sa direction, fut prise de panique. Elle allait être attaquée et il n'y avait personne en vue pour l'aider, sûrement pas ces types qui étaient sans doute ses complices et viendraient lui donner un coup de main. Alors qu'il se rapprochait, elle commença à courir, mais pas assez vite pour qu'il ne la rattrape pas. Elle hurla.

— Du calme ! cria Davy.

— Que voulez-vous ?

— Votre portefeuille, vous...

— Tenez, prenez-le, dit-elle en le cherchant dans son sac à main.

— Mais non, vous l'avez fait tomber.

Il lui tendit le portefeuille et elle le saisit.

— Je suis désolée, je pensais que...

Elle s'arrêta avant de terminer sa phrase.

— Vous pensiez que je voulais vous attaquer ?

— Je suis vraiment désolée, j'étais très nerveuse.

Merci.

— Et ne vous inquiétez pas, il ne manque rien.

— Je ne pensais pas qu'il manquait quoi que ce soit...

Davy s'écarta et se dirigea vers les marches.

— Merci, cria-t-elle dans son dos.

Il haussa les épaules et poursuivit son chemin.

— Ecoutez, arrêtez-vous une seconde ! lui demanda-t-elle.

Il se retourna.

— Puis-je vous offrir quelque chose, une sorte de récompense ?

En voyant l'expression de son visage, elle comprit aussitôt qu'elle avait dit ce qu'il ne fallait pas.

— Non, merci, répondit-il.

Michaela aime Colin

Depuis la fenêtre de son bureau du cinquième étage, Michaela observait la rue en contrebas. L'heure de pointe venait de débiter et South Mall était complètement embouteillé ; il n'y avait pas grand-chose d'intéressant à regarder. La folle vêtue d'un manteau et d'un chapeau roses, qui s'escrimait d'habitude à réguler la circulation dans le Mall à la grande confusion des conducteurs, n'était pas là. Personne ne klaxonnait ni ne criait à l'adresse d'un chauffeur qui avait usurpé une place, aucun affrontement en perspective pour permettre à Michaela de passer le temps. Il n'y avait pas non plus d'hommes particulièrement beaux, susceptibles de titiller l'imagination. Il n'y avait rien en vue. Juste des files d'automobilistes écoutant la radio leur annoncer ce qu'ils avaient compris tout seuls, à savoir que South Mall était paralysé, comme tous les vendredis soir. Michaela soupira, s'éloigna de la fenêtre et s'assit de nouveau à son bureau. Elle consulta sa montre, constata qu'il était tout juste 5 heures et se demanda ce qu'elle allait faire. Sa corbeille était vide, son travail de secrétariat accompli et la poste passée, mais il lui restait encore une demi-heure avant de rentrer à la maison. Pour la seule raison qu'elle n'avait rien trouvé de mieux, elle se mit à tourner sur sa chaise de bureau, tourner et tourner encore, sans prêter attention aux regards mauvais de Denise, à l'autre

bout de la pièce, puis elle dut s'arrêter car elle avait le vertige. Remarquant l'expression revêche de sa collègue et supposant qu'il s'agissait de la crampe d'estomac qui « tuait » Denise ou de l'un de ses milliers de problèmes médicaux, Michaela demanda :

— Alors, Didi, tu sors ce soir ?

— C'est vendredi, lui fut-il répondu d'un ton sec.

— Donc, tu sors ce soir, Didi ? essaya-t-elle à nouveau.

— Denise, je m'appelle Denise. Tu vas arrêter de m'appeler Didi ? Et je t'ai répondu que c'était vendredi, je ne sors jamais le vendredi.

— Ah bon, reprit Michaela, incrédule. Pourquoi ?

— Je ne sors pas, c'est tout. Maintenant, arrête de m'embêter.

Michaela étudia Denise. Assise, elle avait retiré ses chaussures, avec ses jambes courtes étendues sous le bureau et ses petits orteils qui ne cessaient de se tortiller. Prétentieuse, si prétentieuse que Michaela ne résista pas à la tentation de la titiller.

— Peut-être que c'est à cause de ta religion, dit-elle comme si elle pensait à haute voix.

— Hein ?

— Je me disais que c'était peut-être ta religion qui t'empêchait de sortir le vendredi. Tu sais, comme les catholiques qui ne mangent pas de viande le vendredi ou les musulmanes qui ne font pas la cuisine au moment de leurs règles.

— Michaela ! (Les petits orteils recouverts de Nylon avaient cessé de s'agiter, tant elle était choquée par des considérations aussi vulgaires.) Tu es horrible !

— Alors pourquoi pas ? insista Michaela.

— Pourquoi pas quoi ? demanda Denise avec colère.

— Pourquoi tu ne sors pas le vendredi ?

— Ecoute, Michaela, tu ne vois pas que certains d'entre nous ont du travail ?

— C'est faux !

— Pardon ?

— Denise, tu es en train de faire la liste de tes courses !

Fâchée, Denise se leva, s'empara de son cardigan rose duveteux sur le dossier de sa chaise — sa place habituelle —, le mit sur ses épaules et se dirigea vers la porte. Michaela s'aperçut soudain que Denise agissait toujours ainsi : elle mettait son cardigan sur ses épaules avant d'aller aux toilettes ou à la photocopieuse ; elle se demanda pourquoi.

— Denise, appela-t-elle, tu as peur d'attraper froid ?

— Quoi ? demanda rageusement Denise en s'arrêtant à la porte.

— Pourquoi fais-tu toujours ça, tu sais, mettre ton cardigan sur les épaules ? Tu crains le froid ou tu penses que la seule vue de ton corsage va rendre fous de désir les jeunes notaires ?

— Comme si tu ne pouvais pas trouver autre chose, répondit Denise, furieuse. Tu es vraiment répugnante !

« 17 h 10, 17 h 12. Maintenant, il doit être la demie. Non, il est seulement 17 h 13. Peut-être ma montre retarde-t-elle. »

Michaela la mit à son oreille, non elle fonctionnait normalement.

— Quelle heure est-il, Muriel ?

Muriel, la vilaine sorcière, l'autre méchante sœur, le troisième membre de cette merveilleuse équipe, plaça sa main sur l'appareil et répondit :

— Michaela, je suis au téléphone !

Cinq mots, Michaela les compta.

— Cela t'aurait demandé moins d'effort de me donner l'heure, murmura-t-elle de façon ostentatoire.

Muriel se contenta de lui lancer un regard noir.

« Pourquoi Muriel ne pouvait-elle pas me dire l'heure ? »

Beaucoup de choses chez Muriel et Denise suscitaient son étonnement. Parfois, elles étaient toutes les trois assises, occupées à taper, quand l'une d'elles se sentait soudainement le besoin de donner d'étranges informations. « Le sel est ce qu'il y a de mieux pour enlever les taches

de vin rouge », affirmait soudain Muriel, provoquant l'étonnement de Michaela. « Vraiment ? » répondait-elle.

Et, par la suite, dix minutes, une heure plus tard ou même le lendemain, elle reprenait : « Tu as raison, le sel, c'est bien. Mais verser du vin blanc sur la tache est plus efficace encore, ça la neutralise. » Il fallait alors plusieurs minutes à Michaela pour comprendre qu'elle en était revenue aux taches de vin rouge. Plus tard, beaucoup plus tard encore, quand elle était certaine que le sujet était clos, Muriel lançait : « Bien sûr, le sel est moins coûteux que le vin blanc. »

Il semblait que Denise et Muriel possédaient toutes sortes de petites règles pour guider leur vie. Tout comme « s'autoriser » un biscuit à 11 heures le vendredi. Invariablement, l'une ou l'autre annonçait avec la première bouchée : « C'est vendredi aujourd'hui, je mérite une récompense », et Michaela se demandait ce qu'elles avaient pu faire les autres jours de la semaine pour ne pas y avoir droit. Pas grand-chose, sans doute. Elles n'étaient pas du genre déluré. C'était un peu triste, d'ailleurs, car aucune n'avait plus de vingt ans.

Denise revint dans la pièce, lança un regard noir à Michaela, replaça son cardigan sur la chaise et s'installa.

— Denise, tu as l'heure ? lui demanda Michaela. (Elle n'obtint aucune réponse.) Denise, tu as l'heure ? répétait-elle sans recevoir de réponse, une fois encore.

Elle se leva, traversa la pièce et alla taper Denise sur l'épaule, mais le dos massif ne bougea pas d'un pouce et Michaela opta pour une approche différente, une attaque frontale. Elle fit le tour du bureau de Denise et se pencha vers elle.

— Denise, branche ton appareil auditif ! cria-t-elle en désignant son oreille.

— Michaela, dégage !

— Les batteries, vérifie les batteries, ma chère !

— Dégage, Michaela !

— Je voulais juste savoir si tu avais l'heure.

— Mêle-toi de tes oignons.

Vaincue, Michaela retourna à son bureau et composa un numéro de téléphone. « Au troisième top, il sera exactement 17 heures 19 minutes », confirma la voix la plus amicale qu'elle eût entendue de toute la journée. Malheureusement, la montre de Michaela était exacte.

Enfin, l'aiguille des minutes parvint jusqu'à 25. C'était tout ce qu'il lui fallait. Elle prit ses affaires, dit au revoir et se rua vers la porte.

Denise et Muriel s'empressèrent de regarder leurs montres.

— Eh bien, dit Muriel, on dirait qu'on peut partir quand on veut, désormais.

— Et arriver à n'importe quelle heure. Souviens-toi que je t'ai dit qu'elle n'était pas encore là et qu'il était au moins 8 h 10, souligna Denise.

— Il était même plus tard que ça hier. Au moins 8 h 15. Et regarde-moi ça, elle a laissé son ordinateur allumé. Regarde ! Regarde ! Mais qui va l'éteindre, à son avis ? L'une de nous ?

— En quoi ça la regarde de savoir pourquoi je ne sors pas le vendredi ? Maintenant, elle devrait savoir que mon jour de sortie c'est le samedi. Et s'allonger sur mon bureau en me criant dessus comme ça ! J'ai l'intention de me plaindre d'elle auprès de M. O'Neill, j'en ai fermement l'intention.

— Ça n'apporterait rien de bon. Elle s'en fiche. Et de toute façon, il ne lui dirait rien, je pense qu'il en pince pour elle.

— Ce n'est pas étonnant quand on voit comment elle se comporte. Tu aurais dû la voir prendre l'ascenseur à midi. On ne croirait jamais que c'est le patron, à la façon dont elle lui parlait et dont elle riait. Elle riait tout fort, à une plaisanterie salace qu'il lui avait racontée.

— Tu t'en souviens ? demanda Muriel en essayant de ne pas avoir l'air trop intéressée.

— De quoi ?

— De la plaisanterie.

— Non, pas bien. Je ne l'ai pas vraiment comprise, mais je suis sûre que c'était cochon, une plaisanterie à double sens...

Il y eut une pause pendant laquelle chacune chercha d'autres choses à dire sur Michaela.

— Et crâneuse, reprit Denise, attaquant la première. Elle se prend pour la huitième merveille du monde. La huitième merveille du monde, mais t'as vu ses cheveux ? Ça me rend folle. Elle pourrait les attacher, non ? Pas du tout, et elle est toujours en train de les tripoter, tu as remarqué ?

— Est-ce que j'ai quoi ?

Denise glissa dans ses chaussures, enfila son cardigan et le boutonna.

— Et une journée de moins, dit-elle.

Michaela empruntait presque toujours le même chemin pour rentrer chez elle. En arrivant au coin de Hot and Saucy, elle s'arrêta et observa la route en essayant de voir s'il y avait du monde près du pont pour piétons. L'hiver approchait, les nuits devenaient plus sombres, il allait falloir qu'elle prenne le chemin le plus long. Ce raccourci n'était pas très sûr avec ces clochards alentour. Cependant, tout semblait calme et, soucieuse d'être à la maison avant le retour de Colin, elle décida de prendre le risque. Accélérant le pas, elle pensa à la chance qu'elle avait eue à midi, encore étonnée que le type qui avait trouvé son portefeuille ait été aussi honnête, car il avait l'air de quelqu'un qui en aurait fait bon usage s'il l'avait gardé.

Elle arriva dans sa maison, à mi-pente, enleva sa veste et se mit au travail. La maison était en désordre : vêtements jetés pêle-mêle dans la salle de bains et sur le sol de la chambre, CD, vieux journaux et magazines éparpillés dans le salon, restes de repas sur la table et un évier contenant trois jours d'assiettes sales empilées.

Elle détestait quand Colin s'absentait, mais cela ne l'empêchait pas de tirer le maximum d'avantages de ces coupures en s'affranchissant de l'obsession de l'ordre qu'il manifestait. Elle avait érigé en principe de se complaire dans le désordre qui lui était naturel pendant ses absences. Il serait devenu fou s'il avait vu l'état de la maison. Avec le lecteur de CD à plein volume, elle s'activait, ramassant les tasses, mettant les affaires sales dans la machine à laver, rangeant les choses à leur place ou les jetant à la poubelle. Satisfaite de l'ouvrage accompli, elle termina par le lit. Après une douche rapide, elle examina sa garde-robe et essaya tout ce qu'elle avait, rejetant chaque tenue à peine l'avait-elle enfilée. Une robe longue noire, bien trop habillée, décida-t-elle en s'observant d'un œil critique dans le miroir. Une robe simple en coton, elle allait se geler s'il n'arrivait pas dans un avenir proche ; de plus, il détestait les robes en coton. Sa longue jupe en satin avait rétréci au lavage, à moins qu'elle n'ait mangé un peu trop de chips ces derniers temps. Finalement, son choix s'arrêta sur une robe rouge courte et des chaussures noires à hauts talons. Elle hésita sur les sous-vêtements un moment mais résolut de ne pas en mettre ; ils n'avaient pas leur place dans le type de soirée intime qu'elle avait en tête.

Sa mère, une épouse modèle, possédant une tonne de livres sur la façon d'être une femme modèle (*Toujours avoir un verre prêt pour lui quand il revient à la maison. Prendre le temps de retoucher son maquillage. Mettre un vêtement seyant. Demander comment s'est passée sa journée au bureau*), aurait été fière qu'elle soit une compagne aussi exemplaire, pensa Michaela avec une moue alors qu'elle commençait à préparer le dîner. Mais sa mère n'aurait pas été fière de ce que Michaela fit ensuite. Mariner, désosser, braiser, cuire à la vapeur étaient des activités totalement mystérieuses pour Michaela. Selon elle, l'art de la cuisine consistait à placer les cartons et sachets de Marks & Spencer dans

le four à micro-ondes, attendre que la sonnerie se déclenche, se débarrasser de tous les emballages et arranger la nourriture avec goût. (Colin, qui aimait à penser qu'il était un fin gourmet, ne fréquentait pas — heureusement — les supermarchés et restait convaincu, après six mois de mariage, que Michaela était une cuisinière hors pair.) Avec le repas, composé d'un poulet massala de chez Marks & Spencer, de sa garniture variée tournant joyeusement dans le four, et de la bière refroidissant dans le réfrigérateur, elle passa dans le salon. Là, elle alluma un feu, diminua l'intensité lumineuse et, alors qu'elle cherchait dans sa collection de CD une musique de circonstance, elle entendit la voiture arriver.

— Coucou ! appela Colin en rentrant.

— Coucou, répondit-elle. Je suis ici.

Posant ses sacs dans le couloir, Colin pénétra dans le salon, s'affala sur le divan, desserra sa cravate, inclina la tête en arrière et ferma les yeux.

— Je suis épuisé, dit-il.

Encore agenouillée, Michaela mit son CD, se releva et vint vers lui. Assise sur le bras de la chaise à côté de lui, elle l'embrassa doucement, lui faisant de petits baisers dans le cou en lui caressant les cheveux. Les yeux toujours fermés, il souriait. Elle défit l'un des boutons de sa chemise et glissa la main à l'intérieur.

— Tu m'as manqué, dit-elle doucement.

— Je ne suis parti que quelques jours, répondit-il en riant.

— Je sais, je sais, mais ça m'a paru des siècles.

Alors qu'elle allait défaire un deuxième bouton, il ouvrit les yeux et se redressa.

— Je meurs de faim, avoua-t-il.

— Eh bien, le dîner est prêt, annonça Michaela en essayant de ne pas paraître trop déçue.

Elle avait espéré que la nourriture ne serait pas au premier rang de ses préoccupations.

— Mais, Michaela, nous sortons, dit Colin.

— Nous sortons ?

— Oui.

— Mais où ?

— Dîner.

— Dîner ?

— Chez Zoé.

— Chez Zoé ?

— Michaela, arrête de répéter tout ce que je dis. On dirait un perroquet, c'est énervant. Et ce n'est pas la peine de prendre cet air étonné. Rappelle-toi, je t'ai prévenue que j'allais réserver une table au nouveau restaurant Chez Zoé. (Tout à coup, il se demanda s'il l'avait fait, car il ne s'en souvenait pas. Il poursuivit néanmoins :) Tu te rappelles, avant que je parte pour Limerick ?

— Tu ne m'as rien dit. Mais on ne peut pas annuler ? Je préférerais rester à la maison.

— Ne sois pas ridicule. (Il lança un regard furibond en direction du lecteur de CD, se leva et l'arrêta.) Ça va mieux... Je pensais que tu serais contente de sortir, tu dis toujours qu'on ne sort pas assez. C'est impossible de te faire plaisir, Michaela, vraiment impossible. En plus, ce restaurant a l'air formidable, de grande classe avec un quatuor à cordes très romantique. Tu vas adorer, j'en suis sûr. C'est précisément le type d'endroit que tu aimes, chandelles et ambiance. Ce serait dommage d'annuler car il est rare d'avoir une table.

— Tu as raison, tu as raison, dit Michaela, ça fait des siècles que nous ne sommes pas sortis et c'est vendredi. Peut-être qu'ensuite on pourrait aller en boîte.

— Ça, c'est moins sûr ! lança-t-il en riant. Je vois mal Peg et Brenda en avoir envie.

— Peg et Brenda ?

Elle le fixa du regard, mais il ne lui prêtait aucune attention. Il cherchait un CD.

— Il est sur la cheminée, dit-elle, sachant qu'il s'agissait de son CD de Barry Manilow, le seul disque qu'il écoutait.

— Mais Samantha pourrait en avoir envie, elle est toujours partante, reprit-il.

— Samantha ?

— Et les deux mecs seraient certainement d'accord. Ils sont prêts à tout quand ils se laissent aller.

— Les deux mecs ? Qui sont ces deux mecs ? Et Peg, Brenda, Samantha ? Suis-je supposée connaître toutes ces personnes ?

— Bien sûr. Ben Philips et Phil Brennan.

Michaela le regarda, perplexe, puis son visage se décomposa.

— Pas les deux types avec qui tu travailles ?

— Si, ce sont de sacrés numéros. Tu te souviens de la dernière soirée passée avec eux, le soir de la fête de la boîte ? Mon Dieu, quelle nuit délirante ! Tu te rappelles quand nous sommes rentrés en taxi, ensuite, quand Phil...

— Je me rappelle, répondit-elle, coupant court.

Elle n'avait aucune envie de ressasser les détails de cet horrible périple en taxi. L'avoir vécu une fois lui suffisait largement.

— Et Peg et Brenda, leurs épouses... Tu t'es bien entendue avec elles ce soir-là, n'est-ce pas ?

— Je n'irais pas jusque-là.

Colin n'écoutait pas. Il mettait son Barry Manilow dans le lecteur de CD — du mauvais côté.

— Tu n'as jamais rencontré Samantha. C'est la nouvelle recrue... nouvelle à Cork, en réalité. Elle travaillait dans nos bureaux de Galway encore récemment. C'est elle qui a eu l'idée de sortir ce soir.

— Voyons voir... Il y aura donc toi et moi, Samantha, Peg, Brenda, Ben et Phil, nous nous regarderons les uns les autres à la lumière d'une chandelle vacillante et au son des sérénades du quatuor à cordes, dans ce restaurant romantique et d'ambiance que j'aimerais... qui est juste le genre d'endroit que j'aime. Tu es sûr que personne d'autre ne viendra ? Quelqu'un que tu aurais oublié ?

— Non, c'est tout.

— Ça va être génial, murmura-t-elle.

Il n'écoutait toujours pas, occupé à extraire son CD, qui s'était coincé. Elle l'aurait aidé s'il avait choisi d'écouter n'importe quoi d'autre, mais elle n'avait aucune envie d'entendre Barry Manilow faire le crooner, les choses étaient assez pénibles comme ça.

— Pourquoi n'appellerais-je pas mes collègues de bureau, Denise et Muriel, pour leur demander de venir, comme ça ce serait une soirée géniale ? demanda-t-elle.

— Eh bien, j'ai réservé une table de sept, mais je pourrais appeler pour voir s'ils peuvent rajouter deux couverts. Plus on est de fous, plus on rit.

— Colin, si tu m'écoutais quand je te parle du travail, tu saurais que je plaisante. Je ne supporte pas Denise et Muriel.

— Donc, tu ne veux pas que je téléphone ?

— Non.

— De toute façon, on va bien s'amuser.

— C'est sûr, on va bien s'amuser. Qu'est-ce que nous attendons ? Ne perdons pas de temps. Allons-y ! Pourquoi n'emportes-tu pas ce vieux Barry avec toi ? Quand nous serons fatigués du quatuor à cordes, on pourra le mettre dans le restaurant. Je sens que ça va être ce genre de soirée.

Colin n'avait toujours pas compris si Michaela était ou non sarcastique.

— Mais il faut se changer d'abord, dit-il.

— Qu'est-ce qu'elle a, ma tenue ? demanda Michaela, ennuyée de sa remarque, après tout le soin qu'elle avait apporté à sa toilette.

— Tu es ravissante. Cette robe te va très bien, très bien, dit-il, la regardant véritablement pour la première fois. Peut-être un peu de maquillage.

— Merci.

— Je vais me changer, dit-il, je n'en ai pas pour longtemps.

Michaela savait que ce n'était pas vrai, il en avait toujours pour longtemps. Elle plaça le pare-feu devant la cheminée, le dîner dans le réfrigérateur, prit une bouteille de bière et monta à l'étage. Pendant qu'il faisait ses ablutions dans la salle de bains, elle but sa bière, se maquilla et joua avec ses cheveux. Et elle mit une culotte ; c'était raté pour ses projets...

Pour Polly, le vendredi soir ne nécessitait guère de projets. Car les vendredis soir de Polly se déroulaient invariablement de la même façon.

Sa famille prenait toujours le thé un tout petit peu plus tard que d'habitude le vendredi, M. Odium allant chercher sa fille unique, sa fille chérie, son petit bébé, la prunelle de ses yeux, son « chouchou ». Comme il n'était pas de nature à s'épancher, ce simple mot sous-entendait toute la profondeur de son amour, car elle était tout cela pour lui, et même plus encore, elle était tout ce qu'il est possible d'imaginer. Et c'est le cœur content qu'il effectuait ce trajet hebdomadaire jusqu'à la gare de Mallow pour l'accueillir et la ramener à la maison. La maison, après une semaine à l'université.

Et, comme tous les vendredis soir, la mère et la grand-mère de Polly attendaient dans la cuisine. Dès qu'elles entendaient la voiture, elles commençaient à faire frire les œufs et infuser le thé, deux tâches à accomplir au tout dernier moment si on voulait qu'elles soient parfaitement réussies. Tout le reste était prêt, la table mise, les tranches de lard et les saucisses placées sur des assiettes chaudes dans le four, et du pain maison plein la corbeille. Toutes les deux minutes, grand-mère allait jusqu'à la fenêtre et scrutait l'obscurité en disant :

— Ils devraient déjà être là, tu ne penses pas, Margaret ?

Puis elle s'en retournait et examinait la table d'un œil critique, enlevant un pli imaginaire de la nappe en lin blanc ou prenant l'un des couverts en argent, tous aussi

brillants les uns que les autres, pour lui redonner un petit coup.

Finalement, le moteur se faisait entendre.

— Je les entends, Margaret. J'entends la voiture, ils s'arrêtent dans la cour.

A cette réplique, Mme Odlum cassait les œufs dans la poêle, disant à ce moment précis :

— Une friture sera un agréable changement pour elle. Dieu sait ce qu'elle mange à Cork !

— Polly a toujours aimé les fritures, dit grand-mère, donnant là sa réponse habituelle, tandis qu'elle faisait infuser le thé.

Puis, désignant la table, elle se souvint avec bonheur :

— Même quand elle était haute comme trois pommes, elle volait le gras dans ton assiette.

— Les voilà. J'ai entendu la voiture, annonça oncle Joe en pénétrant dans la cuisine.

— Le thé est prêt, répondit grand-mère.

— Je vais les aider à porter les bagages, dit oncle Joe.

En sentant la friture lorsqu'elle entra dans la maison, Polly eut un haut-le-cœur. Et, comme toujours, elle regretta de n'avoir pas dit à sa mère, dès le début, que la dernière chose dont elle avait envie le vendredi était bien une friture car tous les soirs, sans exception, c'est ce qu'on lui servait au foyer. Mais les mois avaient passé et il était désormais trop tard. Elle n'aurait pas supporté que sa mère la dévisage, à la fois perplexe et blessée, en se demandant pourquoi elle ne l'avait pas dit plus tôt.

— Je mets les sacs dans ta chambre, Polly, déclara oncle Joe.

— Merci, dit Polly en le suivant du regard pendant qu'il montait difficilement l'escalier et en pensant que les sacs étaient beaucoup trop lourds pour lui.

Mais lui dire qu'elle pouvait les porter elle-même reviendrait à lui enlever son moyen de montrer qu'il était content de son retour.

Son père arriva dans la cuisine avant elle.

— Regardez qui j'ai ramené avec moi ! dit-il à grand-mère et à Mme Odlum.

Parmi les vastes exploitations agricoles du nord de Cork, les Odlum vivaient dans une ferme de 7 800 hectares, à mi-chemin entre Buttevant et Mallow. Tout comme leurs voisins, ils étaient fermiers-laitiers, mais des années plus tôt, tirant avantage du fait que leur ferme donnait sur la N 20 (la route principale ralliant Cork à Limerick), ils avaient consacré un demi-hectare aux produits maraîchers qu'ils vendaient dans une boutique sur le bas-côté de la route. Au fil des ans, ils avaient diversifié leur production ; aux légumes et aux fruits étaient venues s'ajouter toutes sortes de choses : bacs à fleurs et décorations de jardin fabriqués par oncle Joe, meubles anciens que M. Odlum avait commencé à acquérir, semis et plantes en pot de Mme Odlum, mais aussi couvre-théières, pulls, confitures maison et autres produits que grand-mère fabriquait inlassablement. La boutique n'était pas autre chose qu'un hangar. Si Mme Odlum avait eu le dernier mot — ce qui n'était pas le cas —, il aurait été remplacé par une jolie échoppe proposant du thé et des gâteaux. Avec le temps, la quantité de marchandises devenant trop importante, les plus encombrantes durent être entreposées en bordure de talus et leur masse constituait désormais un point de repère pour les voitures qui passaient à proximité.

Entre la boutique et la ferme, les Odlum avaient beaucoup à raconter à Polly quand elle rentrait à la maison le vendredi soir. Alors qu'elle buvait son thé et jouait avec la friture, tout en donnant l'impression de la manger, elle écoutait les histoires accumulées dans la semaine, car une bonne part de leurs plaisirs quotidiens venait de ce qu'ils pourraient les raconter à Polly.

— Polly, écoute ce qui s'est passé mercredi, dit grand-mère. Une femme entre dans la boutique. Elle était étrangère, je dirais française d'après l'accent.

Bien que grand-mère eût déjà quatre-vingt-quatre ans, sa tâche consistait à s'occuper de la boutique et elle n'était jamais plus heureuse qu'en parlant avec les gens. Elle les retenait aussi longtemps que possible, apprenant tout à leur sujet, et nombreux étaient les voyageurs qui prenaient une heure de retard ou plus, alors qu'ils étaient simplement entrés pour faire un petit tour.

— Elle laisse son mari dans la voiture et entre, continua grand-mère, elle n'avait pas grand-chose à dire, je n'arrivais pas lui tirer un mot. Mais les Français sont comme ça. Très froids et distants dans leurs manières. Elle est restée à regarder pendant une vingtaine de minutes et je me disais : je connais ce genre de client, elle va tout regarder, mais n'achètera rien. Pourtant, voilà qu'elle choisit un pot de confiture, place un billet de 10 livres sur le comptoir et — attends que je t'aie raconté la suite, Polly — avant que j'aie eu le temps de lui rendre la monnaie elle était remontée dans sa voiture. Tu te rends compte ? Elle a sûrement cru que le pot coûtait 10 livres et non une seule. Comment peut-on imaginer qu'un pot de confiture coûte ce prix ? conclut grand-mère en riant.

— Ne crois pas un mot de ce qu'elle dit, intervint oncle Joe. Ta grand-mère est maligne. Elle savait ce qu'elle faisait quand elle a empoché le billet.

— Joe ! N'ai-je pas tenté de lui rendre la monnaie ? J'ai couru derrière elle, mais elle était partie.

— Bien sûr qu'elle était partie ! La seule raison pour laquelle tu as couru était que tu voulais t'assurer qu'elle ne revenait pas. Ta grand-mère est un escroc, Polly !

— Qu'est-ce que 10 livres pour des gens comme elle ? rétorqua grand-mère, impassible. Ça ne va pas lui manquer.

— Je t'ai dit que j'ai passé la journée de mardi avec ta tante Deirdre, Polly ? demanda Mme Odlum.

Il s'agissait de son unique sœur, mère de Cliona et de deux filles plus jeunes, Ciara et Aileen. Elles vivaient dans la banlieue de Mallow, dans une maison comptant

six chambres et quatre salles de bains, au milieu de vastes terrains. Bien que ne possédant pas un centième de l'argent accumulé par les Odlum, Deirdre savait en tout cas comment le dépenser, comme la mère de Polly ne cessait de le répéter avec plus qu'un soupçon de jalousie dans la voix. Un voyage chez sa sœur troublait toujours la courageuse Mme Odlum. De retour chez elle, après avoir écouté les récits de Deirdre sur ses expéditions d'achat à Cork, les spectacles de Dublin ou les vacances à l'étranger avec les « filles » — comme elle appelait les femmes avec lesquelles elle jouait au golf —, elle passait le reste de la journée à se plaindre à son entourage, qui faisait d'ailleurs la sourde oreille. « A quoi cela sert d'avoir de l'argent à la banque, si on ne peut pas s'en servir ? » l'entendait-on murmurer pendant qu'elle s'affairait à ses différentes tâches.

— Elle est allée à Lanzarote, expliqua-t-elle à Polly. Avec Mme Johnson et Mme O'Toole, tu sais, celle qui dirige la boutique Fashion Fits. Elle m'a montré des photos de l'appartement qu'elles avaient loué : une splendeur ! Mais tu sais, Polly, c'était trop grand pour elles — quatre chambres, toutes avec deux lits, un salon avec un fauteuil-lit, une petite cuisine et un balcon donnant sur la plage. Deirdre m'a dit qu'elles sont plutôt restées près de la piscine car la mer se trouvait à une bonne vingtaine de minutes de marche. Elle a pris de belles couleurs, bien que je ne pense pas qu'autant de soleil soit très bon. On ne croirait jamais qu'elle est plus jeune que moi. Néanmoins, elle a eu des vacances formidables, sans aucun doute. Tu sais, Polly, continua-t-elle, ça me rend folle de penser que je mourrai sans avoir passé de vacances à l'étranger.

— Et c'est reparti ! dit M. Odlum en adressant un clin d'œil à Polly.

— A quoi ça sert d'avoir de l'argent à la banque si tu ne peux pas t'en servir ? Sais-tu, Polly, que je ne suis jamais allée à l'étranger ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Ne t'ai-je pas emmenée à Londres pour notre lune de miel ? demanda son mari.

— C'est vrai, mais il y a bien longtemps. De toute façon, ça ne compte pas. On a pris le ferry. Je parle d'un voyage en avion vers un lieu exotique où le soleil brille. Figure-toi, Polly, que je n'ai jamais pris l'avion.

— Je vais te dire ce qu'on va faire, Margaret, répliqua M. Odium. Demain à l'aube, on va suivre le long champ en voiture, tu pourras monter sur le toit, je t'attacherai à l'aide d'une corde et tu auras la sensation de la vitesse. Ça fera comme si tu étais en avion, mais en mieux, car tu sentiras l'air dans tes cheveux.

— Ton père est incorrigible, il ne veut aller nulle part avec moi. Quand tu auras fini la fac, on voyagera ensemble, tu veux bien ?

Polly adorait rester là à les écouter parler. Même si elle en avait déjà entendu une bonne partie. Des événements qui s'étaient déroulés deux semaines plus tôt, ils les lui racontaient à nouveau, oubliant qu'ils lui en avaient fait le récit la semaine passée. D'autres histoires dataient de la nuit des temps, comme la blague de son père sur sa mère au bout d'une corde. Parfois deux d'entre eux, souvent sa mère et sa grand-mère, se mettaient à lui parler en même temps, et elle avait appris la façon de laisser croire à chacune que c'était elle qu'elle écoutait.

Sa grand-mère avait quatre-vingt-quatre ans, oncle Joe soixante-six, son père soixante-cinq et sa mère venait d'en avoir soixante. Polly savait qu'ils vieillissaient tous, mais elle avait du mal à s'en rendre compte car elle les voyait au sommet de leur forme. Elle n'entendait pas la prière matinale de sa grand-mère qui remerciait Dieu d'être encore en vie pour cette nouvelle journée et ne voyait pas sa mère de plus en plus lasse tandis qu'elle préparait le petit déjeuner. Et elle n'était pas là les soirs de semaine, où son père et oncle Joe se tenaient près du feu après une dure journée de labeur, vieux et fatigués.

— Tu as assez de thé, Polly ? demanda oncle Joe.

— Oui, merci.

— Tiens, Polly, dit grand-mère en lui mettant ses tranches de lard dans son assiette. Je sais combien tu aimes ça.

Après le thé, son père s'installa pour regarder le journal de 21 heures, comme toujours. Le feu dans l'âtre le berçait et il s'endormait avant même que la journaliste ait terminé le résumé des événements de la journée. Grand-mère, fidèle à ses habitudes, était montée dans sa chambre pour croquer quelques carrés de la plaque de chocolat que Polly devait avoir déposée sous son oreiller. Ensuite elle préparait sa chemise de nuit et se lavait les dents avant de redescendre pour *Le Show de la nuit*, qui avait lieu à 21 h 30, une heure guère tardive pourtant. Polly supposait que lorsque l'émission avait débuté, un million d'années plus tôt, 21 h 30 était une heure très avancée. Joe était sorti pour fumer et finir certaines tâches avant de rentrer lui aussi pour l'émission. Il ne restait que Polly et sa mère à la table de la cuisine, et son père endormi au coin du feu.

C'était le moment de prédilection de la mère et de la fille, le seul où elles avaient une chance de se parler. Leur moment mère-fille, comme elle aimait à l'appeler, était celui que Polly redoutait le plus dans la semaine. Car sa mère voulait entendre le récit des instants merveilleux que Polly passait à l'université, le détail des soirées, des amis, des histoires qu'elle aurait vécues si elle avait eu l'âge de Polly. Or il n'existait aucun moyen de dire qu'elle n'était jamais invitée à des soirées, qu'elle n'avait aucun ami — encore moins de petit ami —, et aucune possibilité d'avouer qu'elle était malheureuse à la fac.

Elle savait que de tels aveux deviendraient, comme tout ce qui la concernait, le principal sujet de conversation de la maisonnée, puisque sa grand-mère, son père et oncle Joe seraient mis au courant ; tous s'inquiéteraient pour elle. Il était plus simple de tout garder pour soi, afin que chacun soit heureux. Ainsi, des gens que Polly

connaissait à peine devenaient ses amis pendant une demi-heure ; et les histoires de soirées qu'elle avait entendues, elle les racontait comme si c'étaient les siennes ; la famille pouvait alors se contenter du bonheur de savoir que la petite Polly était heureuse. Et quand sa mère, comme toujours, lui posait la question qui lui tenait le plus à cœur : « Rien de spécial ? », énoncée nonchalamment mais avec les yeux rivés sur elle, Polly se contentait de rire et de hausser les épaules : « Tu sais, maman, c'est trop tôt, je m'amuse tellement », affirmation qui sonnait creux mais qui paraissait satisfaire sa mère, laquelle riait et ajoutait : « Bien sûr. Tu as tout le temps pour ça. » Mais alors, qu'est-ce qu'il lui avait pris de donner ce soir une réponse différente ? Qu'est-ce qui l'avait poussée à répondre avec hésitation « Eh bien... » ?

— Oui ? dit sa mère pour l'encourager.

— Il y a quelqu'un que j'aime bien.

C'était la pensée de Davy qui l'avait fait flancher, le souvenir de ses traits et de son odeur, tandis qu'il s'était endormi sur son épaule ce matin-là, car, depuis lors, elle n'avait guère pensé à autre chose. Juste à ce moment-là, son père émit un grognement et bougea dans son siège.

— Papa, Polly a un petit copain ! lança Mme Odium. Tu entends ? Polly a un petit ami.

— Maman, ne le dis pas à papa, implora Polly. Ce n'est pas vraiment mon petit ami, seulement un garçon que j'apprécie...

Bien que M. Odium fût plongé dans un demi-sommeil, ses oreilles avaient réagi au mot magique.

— Un petit copain ? Notre petite Polly a un petit copain ?

C'est alors que grand-mère fit son entrée, M. Odium ne perdit pas de temps pour partager avec elle cette information sur un sujet aussi brûlant.

— Grand-mère, notre Polly s'est trouvé un petit copain ! cria-t-il à sa mère pendant qu'elle s'installait dans son fauteuil favori près du feu pour regarder *Le Show de la nuit*.

— Je n'ai jamais dit que c'était mon petit...

— Est-il à la fac, lui aussi ? interrogea grand-mère, qui entendait toujours les informations dignes d'intérêt, sa surdité n'étant que très partielle.

— Oui, grand-mère.

A quoi bon répondre autre chose ?

— J'imagine qu'il est dans la même classe que Polly. Il veut être enseignant comme elle, dit Mme Odlum, qui était très forte pour remplir les blancs.

— Maman, arrête de parler de lui.

— Comment s'appelle-t-il ? Est-il gentil ?

— Maman !

— Joe, tu as entendu que Polly avait un petit copain ? s'exclama Mme Odlum en entendant la porte de derrière se refermer.

— Eh, eh ! Et quand allons-nous rencontrer cet heureux homme ? demanda oncle Joe en entrant dans la pièce.

— Est-ce que Cliona le connaît ? demanda Mme Odlum, un peu inquiète.

— Non, pas encore.

— C'est aussi bien, remarqua-t-elle, soulagée, je ne veux pas qu'il pense que tu lui ressembles... Je sais que c'est ma nièce, mais je suis la première à dire qu'elle est très délurée. Je suis tout à fait d'accord pour que les jeunes s'amuse, j'ai été jeune moi aussi, mais si la moitié de ce qu'on entend à son sujet est vrai — et je suis sûre qu'on n'en connaît pas la moitié —, cette petite va avoir des problèmes. C'était idiot que George et Deirdre lui permettent d'avoir un appartement, elle aurait dû rester au foyer comme toi... Alors, chérie, quand allons-nous faire sa connaissance ?

— Maman, je t'en prie.

— Est-il de Cork ? Nous connaissons sans doute sa famille...

— Chut, dit grand-mère, ça commence.

Le silence descendit sur la maisonnée alors que chacun des membres de la famille se tournait vers le poste de télévision en attendant l'apparition de Gay Byrne — sans doute la seule personne au monde capable de mettre un terme à cette inquisition. Toute la famille, sauf Polly, qui, sachant qu'il y aurait des interruptions publicitaires, alla se coucher afin d'éviter de devoir répondre à d'autres questions.

Colin aime Michaela, mais aussi Samantha

Davy avait passé le reste de la journée à lire sur les marches de l'escalier près du pont. Il était ensuite rentré dans son squat pour vérifier qu'il était toujours debout, puis, n'ayant guère envie de rester seul pour la nuit, il retourna vers le pont. L'endroit était désert et il s'assit de nouveau dans l'escalier, fuma quelques cigarettes et goûta la vue offerte par les lumières de la cité nocturne. Une vingtaine de minutes plus tard, l'un des membres du groupe de poivrots arriva : un type d'une soixantaine d'années, à l'air minable, portant un bonnet vert enfoncé sur les oreilles et un long manteau noir qui descendait jusqu'à ses tennis sales. Constatant que ses deux amis n'étaient pas encore là, l'ivrogne avait grimpé les marches pour s'asseoir à côté de Davy. Complètement éméché après une journée de beuveries, il se lança dans une série d'histoires du temps passé, quand il travaillait comme porteur dans l'un des meilleurs hôtels de la ville. A mi-chemin d'un récit compliqué où il racontait comment il avait fait la tournée des pubs avec l'une des plus grandes stars de Hollywood — dont Davy n'avait jamais entendu parler —, ses copains arrivèrent avec les boissons. S'installant sur la marche au-dessous du jeune homme et de leur ami, ils commencèrent à boire, incluant Davy dans la circulation de la bouteille de cidre.

Leurs discours n'étaient que de folles élucubrations et Davy avait décidé de lever le camp quand il vit la jeune femme traverser le pont. Son premier sentiment fut l'admiration. Sous la lumière des réverbères, elle était resplendissante avec ses cheveux délicatement noués, une petite boucle s'échappant çà et là, avec une touche de maquillage (bien qu'elle n'en eût pas besoin, pensait-il). Elle était vêtue d'une robe rouge moulante qui confirmait toutes ses hypothèses sur ses lignes. Son second sentiment fut l'humiliation qu'elle puisse le voir avec ces types en train de se passer une bouteille de cidre. Il courba l'échine, bougea en essayant de se dissimuler derrière le plus gros, assis juste au-dessous de lui, mais en vain.

— Salut ! cria-t-elle.

Il garda la tête baissée.

— Qu'elle est belle ! commenta l'un des deux types sur la marche inférieure.

— Elle vient pas nous voir ! dit l'autre, se retournant pour lui donner une bourrade amicale alors qu'elle montait l'escalier. C'est pour toi, Davy, mon gars, poursuivit-il en lui assenant une tape derrière le crâne.

Davy leva la tête.

— J'espère ne pas vous avoir blessé à midi, dit-elle, debout devant les trois types et souriant à Davy.

Ce dernier fit non, la gorge nouée. Il n'aurait pu dire un mot, même si sa vie en avait dépendu. Et il n'était pas le seul sur lequel elle avait fait une forte impression. Sans s'en rendre compte, les autres se tenaient un peu plus droits et avaient posé leur bouteille. N'ayant aucune idée de l'effet qu'elle pouvait produire, elle enchaîna :

— Je sais que c'est stupide, mais quand je vous ai vu courir derrière moi, j'ai paniqué.

— Mais non, réussit à articuler Davy.

— Je suis désolée d'avoir imaginé que vous vouliez me voler.

— Bonsoir, mam'zelle, comment allez-vous ? interrompit l'un des poivrots avec un large sourire édenté.

Il avait enlevé son bonnet vert — événement exceptionnel — et lui tendait la main.

— Bonsoir, répondit-elle en serrant la main tendue, avec un sourire.

— Nous, on est des amis du jeune Davy, continua le vieil homme en plaçant son bras autour de l'épaule du garçon, mon nom c'est Cornelius O'Toole.

— Et moi, c'est Michaela, répondit-elle en se tournant vers Davy. Cela aurait été un désastre que je perde mon portefeuille, j'ai toutes mes cartes dedans.

— Pas de problème, répéta Davy.

— Moi, c'est Francis O'Shea. J'suis un autre copain de Davy, dit celui qu'on appelait Francey.

Elle lui tendit la main et, avant qu'elle ait pu réagir, il l'avait amenée jusqu'à ses lèvres en y déposant un baiser humide.

— J'fais toujours ça aux jolies filles.

Elle esquissa un faible sourire, un peu dégoûtée.

— Voulez boire un coup, mam'zelle ? lui demanda-t-il en présentant la bouteille.

— Non, mais merci quand même.

Il utilisa sa manche pour essuyer le goulot de la bouteille.

— Voilà, pouvez y aller maint'nant, dit-il en l'offrant à nouveau, heureux d'avoir pensé à être galant.

— Non, vraiment, je vais avoir une longue soirée... répondit-elle. Je suis désolée d'avoir proposé une récompense, reprit-elle à l'adresse de Davy, j'espère que vous ne l'avez pas mal interprété, je voulais juste marquer ma reconnaissance.

— Nugget Vickers, intervint le troisième acolyte, ennuyé d'avoir momentanément oublié son vrai nom.

Elle se tourna vers lui et serra la main tendue.

— Si j'puis me permettre, mam'zelle, je dirais qu'vous êtes belle comme sur les photos, dit Nugget en retenant

sa main. Vous ressemblez à une star de cinéma du temps jadis.

— Mitch, dépêche-toi ! cria Colin qui gardait ses distances au bas de l'escalier et se demandait si elle n'était pas devenue folle, bavardant avec ces poivrots comme s'ils étaient ses meilleurs amis.

Davy ne le vit qu'à ce moment-là, dans la pénombre, et comprit que cet homme, qui avait traversé le pont à une vitesse qu'elle ne pouvait atteindre avec ses hauts talons et sa robe moulante, était avec elle. Son cœur chavira. Il n'aurait jamais pu l'imaginer avec un tel compagnon ou mari — quelle que soit la place de cet homme blond et grassouillet dans sa vie.

— Michaela, descends ! cria Colin avec plus d'insistance.

— Il vaut mieux que j'y aille, merci... Davy, dit-elle tout en continuant d'essayer de dégager sa main de l'emprise de Nugget.

— Pas de quoi, rétorqua Davy, vraiment pas de quoi.

— Ma défunte épouse, c'était le sosie de Greta Garbo en mieux, lui disait Nugget, pas encore prêt à relâcher sa main.

— Vraiment ?

— Elle était comme Greta Garbo, avec ses cheveux courts passant derrière les oreilles. La nuit quand j'ai rencontrée, j'ai dit Joan — c'est comme ça qu'elle s'appelait —, j'ai dit Joan...

— Michaela !

— Oui, j'arrive. Désolée, mais il faut que j'y aille, conclut Michaela en tentant de dégager sa main.

Nugget lança un coup d'œil à Colin.

— Faites pas attention à ce type, dit-il, peu impressionné par ce qu'il voyait. J'vous le dis, vous seriez mieux avec Davy. C'est vraiment un type chouette. Vous le croiriez jamais en le regardant, mais il a lu tous les livres qui existent, c'est pour ça qu'on l'appelle « le professeur ».

— Michaela ! cria Colin.

— Ecoutez, je suis désolée, mais je dois vraiment y aller. Au revoir, dit-elle en parvenant enfin à dégager sa main pour descendre l'escalier à toute vitesse jusqu'à l'endroit où Colin l'attendait.

Davy et les trois hommes regardèrent le couple s'éloigner.

— Mitch, tu n'as rien à faire avec des gens de cette espèce, disait Colin à Michaela.

Ce qu'entendit Davy.

Michaela haussa les épaules et, se rendant compte qu'il avait parlé très fort, elle se retourna, sourit, fit un signe puis essaya de rattraper Colin, qui avait continué d'avancer.

Alors qu'elle disparaissait au détour du chemin, Davy analysa le son de ce nom : Michaela. Michaela. Un très beau nom. Exactement le nom qu'il lui fallait. Quelle idée de le réduire à Mitch ! « Seul un abruti comme son compagnon peut être assez stupide pour ça », pensa-t-il, convaincu qu'il n'aurait pas aimé Colin même si celui-ci n'avait pas été avec Michaela. Un vendeur de voitures, à coup sûr. Davy classait toujours les gens qu'il n'aimait pas parmi les vendeurs de voitures, bien qu'il n'en connût personnellement aucun.

Le brouhaha joyeux du restaurant, avec le son des verres qui tintent, des conversations et des rires, avec les serveurs s'affairant en tous sens, se figea un instant à la suite d'un cri déchirant.

— Cooooliiin !! Cooooliiin !! Paaar iiiiciii !

— Samantha ! cria Colin tout en traversant la salle à grandes enjambées.

Michaela, marchant à un rythme plus tranquille, vit Colin saisir la main de Samantha, l'examiner de haut en bas et la complimenter avec force, alors qu'elle secouait la tête et protestait avec autant d'effusion.

— C'est une vieille robe, je l'ai depuis des années, assurait Samantha à Colin.

Il se tenait très près d'elle, sa main caressait l'épaule recouverte de velours.

— Je n'ai pas eu le temps de faire les magasins depuis que je suis arrivée. Le bien-être du personnel n'est pas vraiment une priorité des grands patrons. Des esclavagistes, tous autant qu'ils sont !

— Et comment allons-nous faire le poids, hein, les garçons ? demanda Colin en se tournant vers ses collègues, deux quadragénaires qui s'étaient levés pour le saluer.

Leurs femmes, restées assises, lui souriaient. La main de Colin s'était déplacée de l'épaule de Samantha à son bras nu sans pour autant arrêter ses caresses.

— Combien d'heures nous faudrait-il pour arriver à ce qu'elle a obtenu en un clin d'œil ? poursuivait-il alors que sa main s'était installée sur les fesses de Samantha.

Michaela avait l'habitude de voir Colin flirter, cela lui était aussi naturel que de respirer, mais même pour lui, il allait un peu trop loin, un peu trop vite. De l'épaule aux fesses en quelques secondes ! Elle toussa.

— Michaela, tu connais Samantha ? Elle travaillait avec moi à Galway... une employée de Compu 2000. Elle vient d'arriver à Cork.

Michaela avait compris qu'il était inutile de prendre ombrage de chaque fille avec laquelle Colin flirtait. C'est pourquoi elle sourit.

— Bonjour, Samantha.

— Bonjour, Michaela. Ravie de te connaître.

— Alors, tu viens de t'installer à Cork ?

— A vrai dire, on m'y a installée ! Arrachée à ma petite existence heureuse et précipitée dans l'inconnu.

— Michaela, tu connais mes collègues, Ben Philips et Phil Brennan, lança Colin en désignant les deux hommes.

Michaela ne les connaissait pas ; en réalité, elle les avait rencontrés une fois à une fête organisée par la société, mais elle avait du mal à sourire pendant qu'elle leur serrait la main, prévoyant déjà ce que les heures à

venir amèneraient, si les choses se déroulaient comme la fois précédente. Ils avaient l'air sobres et convenables, dans leurs luxueux costumes gris, leurs chemises blanches impeccables, leurs cravates en soie et leurs chaussures bien cirées. Tout en sourires polis et serremments de mains. Mais, d'après son expérience, Michaela craignait que ce vernis ne tienne pas longtemps. Dès qu'ils auraient bu un verre de trop, ils tomberaient la veste et leurs estomacs de buveurs de bière — momentanément dissimulés — ressortiraient à tous les endroits où les boutons de chemise céderaient sous la pression. Mais ce n'était pas là le plus grave. Au fur et à mesure, elle aurait plus de contacts physiques avec eux qu'elle ne pourrait le souhaiter, car toutes les occasions seraient bonnes pour s'asseoir à côté d'elle et lui dire combien Colin était un homme heureux. Et Ben ou Phil murmurerait des propositions inconvenantes à son oreille en lui expliquant combien sa femme était abominable. L'autre perdrait une chaussure, interpellerait le personnel du restaurant, s'endormirait dans les toilettes, serait malade dans le taxi et finirait par se disputer avec le chauffeur. En tout cas, c'était ce qui s'était passé la première fois.

— Et les filles : Peg, la femme de Ben, et Brenda, celle de Phil, continua Colin.

Michaela sourit.

— Salut ! dit-elle.

Tout comme la dernière fois, les « filles », qui avaient au moins quarante ans, portaient des robes noires courtes, des foulards couleur de nacre, des ongles et des lèvres rubis et de hauts talons. Toutes deux étaient jolies, mais peu attirantes ; à l'évidence, adeptes des UV et des stairmasters dans leur club sportif, sélect à n'en pas douter. Le cœur de Michaela chavira quand elle se remémora certains moments de leur ennuyeuse conversation lors de la précédente rencontre : manucures professionnelles ou à la maison, tragédies entendues chez le coiffeur, la

nouvelle gamme de produits de Betty Barclay. « Mon Dieu », pensa-t-elle.

— Michaela, pourquoi ne t'assieds-tu pas à côté de Peg ? lui demanda Colin. Je me trouverai une petite place à côté de la charmante Samantha.

Tandis qu'il joignait l'acte à la parole, Michaela s'installa en bout de table.

Ils commandèrent le dîner.

— Alors, Michaela, comment vont les juristes ces temps-ci ? demanda Ben Brennan ou Phil Philips... ou Ben Philips, peu importait son nom.

— Aussi passionnant que d'habitude, répondit-elle de façon ambiguë, pensant qu'elle était mal placée pour le savoir, étant secrétaire et non membre du barreau.

De toute façon, si elle commençait à dire ce qu'elle pensait de la petite facette du monde juridique entrevue au secrétariat, à écouter les plaintes et les bêtises de Muriel et de Denise, jour après jour, il regretterait rapidement d'avoir posé une question en apparence si anodine. Il valait mieux changer de sujet de conversation.

— J'imagine que, à en juger d'après Colin, vous êtes tout le temps sur le pied de guerre, Brendan, dit-elle.

— Ben, corrigea-t-il.

Puis il se lança dans un interminable soliloque sur sa charge de travail. Et il semblait extrêmement occupé. Il commença à faire la liste de dizaines de firmes avec lesquelles il travaillait, comme s'il s'agissait là d'un excellent sujet pendant un dîner, comme si Michaela allait penser, comme lui, que la liste des noms et le montant des commandes passées par chaque client, jusqu'au moindre microprocesseur, étaient absolument fascinants. Ça allait être une très longue soirée.

Mais pas pour tout le monde. Colin était au sommet de sa forme. Pour l'essentiel, il flirtait avec Samantha ; cependant, dans un généreux esprit démocratique, il ne manquait pas d'user parfois de son charme auprès de Peg et de Brenda. Et bien sûr, Phil, Ben, Samantha et lui-

même parlaient boulot, ce qui laissait le champ libre à Peg et Brenda pour affirmer la nécessité de ne pas être près de ses sous quand il s'agissait d'acheter des sous-vêtements — elles étaient d'accord sur le fait qu'un bon soutien-gorge est une valeur sûre. Michaela étouffait un bâillement après l'autre mais acquiesçait assez régulièrement pour faire croire qu'elle s'intéressait au sujet, et elle remplissait elle-même son verre.

— Tu connais John Williams, racontait Ben, ou Phil. Il travaillait avec Murray Jones, mais Jones lui avait fait une crasse. On dit que John s'en est très bien sorti, qu'il amasse des sommes considérables. C'est sûr qu'il a gagné le jackpot avec les maisons qu'il a fait construire à Glanmire.

— Exact. Il vient de s'acheter une Mercedes F-300, affirma Colin. (Alors que Michaela l'écoutait, elle se demandait s'il avait changé ou si l'amour l'avait rendue aveugle.) C'est sûr que John n'est pas à deux sous près, acquiesçait Colin en connaissance de cause. C'est un grand joueur de golf, vous savez. J'ai joué moi-même avec lui, c'est un type très, très agréable. Il possède une maison merveilleuse, des salles de bains somptueuses et il a fait venir le marbre d'Italie.

Il a joué au golf avec lui, tu parles ! La dernière fois que ses clubs de golf avaient vu la lumière du jour, il leur avait fait accomplir un unique trajet depuis la boutique jusqu'à la maison. Et assurément, ces salles de bains, le plus près qu'il les avait vues, c'était dans une brochure publicitaire. Mais il s'arrangeait pour faire croire qu'il connaissait John Williams mieux que quiconque ; il avait donc des relations meilleures et plus haut placées que les autres.

— La voiture de mon papa est plus grosse que celle de ton papa, murmura Michaela.

— Pardon, dit Peg, pensant qu'elle avait dû mal comprendre.

Michaela ne s'était pas rendu compte qu'elle parlait à haute voix.

— Rien, juste quelques vers d'une chanson. Un peu de vin ?

— Oui, merci. Bon, comme je te disais... poursuivait Peg en se tournant vers Brenda. Si je me contente d'un yaourt nature, d'un toast et de thé sans sucre le matin, d'un sandwich au pain complet le midi, poulet ou saumon avec laitue sans beurre ni sauce, je suis bien en dessous du nombre de calories autorisées et je peux me permettre de me laisser aller le soir au dîner avec un verre de vin et un fruit comme dessert.

— Moi, c'est tout le contraire. Je mange plus en début de journée et je me restreins ensuite. Bien sûr...

A une époque, elle aurait rencontré le regard de Colin et ils auraient eu du mal à réprimer un éclat de rire. Maintenant, il pensait sans doute qu'il s'agissait là de femmes charmantes et il aurait sûrement aimé qu'elle leur ressemble un peu plus. Si, plus tard, elle tentait de lui expliquer pourquoi elle ne les aimait pas, il lèverait les yeux au ciel en l'accusant de dire n'importe quoi.

Elle l'aimait encore, bien sûr, mais, dans des moments comme celui-ci, elle s'inquiétait de constater que les choses étaient en train de changer, que quelque chose s'en allait ; elle allait jusqu'à se demander si elle avait encore de l'affection pour lui. C'était plus facile quand ils n'étaient que tous les deux, elle était plus sûre de son amour.

— Il m'a mangé dans la main, disait Colin, appuyé contre la table vers les deux hommes, tout en laissant ses doigts derrière le dossier de la chaise de Samantha. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il était en train de payer, mais il était prêt à lâcher 10 000 livres ! Est-ce que j'allais l'en dissuader ? Lui dire que ça ne servirait à rien, que dans six mois il faudrait de toute façon revoir l'ensemble du système ? Jamais de la vie, si cela signifiait perdre ma commission.

Pendant qu'elle le regardait rejeter la tête en arrière, riant et tapant du poing sur la table, tout à la délectation de sa roublardise, une image du passé se superposa devant les yeux de Michaela. Voilà un peu plus d'un an, à Galway, ils étaient assis dans la voiture de son père, garée devant la maison de ses parents. Ils avaient tous deux grandi à Galway et vivaient encore là-bas à l'époque. Ils s'étaient connus quatre heures plus tôt à une soirée, mais elle avait déjà commencé à se demander s'il n'était pas l'homme de sa vie. Colin, dix minutes après l'avoir rencontrée, lui affirma qu'il était certain qu'elle était la femme de sa vie. Elle se remémora combien il était beau cette nuit-là, regardant droit devant lui, tournant de temps à autre la tête vers elle, les yeux brillants, le visage lumineux, alors qu'il parlait sans discontinuer jusqu'à l'aube. Elle se souvint qu'il lui avait parlé de ses projets d'avenir : il venait d'entrer chez Compu 2000 en tant que représentant, mais c'était juste un moyen de gagner sa vie car il voulait être à son compte ; en réalité, il s'estimait trop peu agressif. Pourtant, à l'écouter maintenant, se vantant de son intelligence, elle se dit que, assurément, il s'était sous-estimé. Ou surestimé.

Sous la table, sentant la main de Colin lui caresser le genou, Samantha pensait à quel point la vie était étrange ; Michaela n'était pas la seule à se remémorer cette nuit-là. Alors que Colin discutait jusqu'à l'aube, non loin de là Samantha avait pleuré toute la nuit dans son lit parce que son petit ami Colin avait quitté la soirée avant son arrivée. Il était parti avec une belle fille aux cheveux roux et bouclés, lui avaient expliqué ses amis.

— Samantha, tu es ridicule, lui avait-il dit le lendemain en séchant ses larmes par des baisers. C'était l'une de mes sœurs ; elle était malade et je l'ai raccompagnée chez elle.

Samantha avait ri et pleuré en même temps, s'excusant d'avoir douté de lui. Ils s'étaient embrassés, réconciliés et avaient recommencé comme avant jusqu'à ce qu'elle

apprenne, mais pas par lui, qu'il allait épouser cette belle fille aux boucles rousses.

Durant plusieurs mois, Samantha n'avait eu qu'une idée en tête, mourir, mais elle était parvenue à dépasser ce stade et était assise à la même table que cette fille dont, pendant si longtemps, elle avait souhaité la mort. Et maintenant, elle ne ressentait que de la pitié. Assise là, ignorant que la main de Colin se baladait sur la jupe de celle qui serait bientôt à nouveau sa maîtresse. Et Samantha remercia le ciel de s'être échappée à temps, de n'être pas sa pauvre épouse. Elle n'était plus amoureuse de lui, elle était devenue plus maligne et plus forte grâce à son expérience passée, comprenant qu'il ferait un excellent amant. Ni aussi beau ou aussi fin qu'un an plus tôt, et d'ailleurs dans quelques années il serait carrément gros, mais d'ici là elle serait partie, elle aurait rencontré quelqu'un de gentil, quelqu'un en qui elle pourrait avoir confiance. Il lui permettrait de passer le temps agréablement au cours de ces mois où elle se retrouvait seule à Cork, jusqu'à ce que sa vie prenne un nouveau tournant.

Colin aime Michaela, mais aussi Samantha et Anna

Il y avait une chose que la mère de Polly se refusait à faire, c'était servir dans la boutique.

« Du moment que je n'ai pas à m'asseoir derrière un comptoir, je suis prête à accepter n'importe quoi. » Elle s'occupait de tout et de chacun dans la maison, elle n'était pas contre le travail de la ferme, sans se soucier de la difficulté ou de la saleté. Depuis son lever à 7 heures du matin jusqu'au thé du soir, elle n'arrêtait pas une seconde. C'était tout sauf une paresseuse, comme le disait souvent le père de Polly avec fierté. Et même grand-mère Odlum, qui avait été déçue pendant les dix premières années du mariage de son fils avec une fille de la ville, avait dû surmonter ses préjugés et reconnaître que Margaret était travailleuse, meilleure que beaucoup de filles élevées dans des fermes. Une travailleuse, sauf quand il s'agissait de la boutique. Cette tâche incombait à grand-mère Odlum pour l'essentiel et à Polly quand elle rentrait chez elle le week-end.

Tâche dont Polly ne raffolait pas, même si, autrefois, cet endroit lui avait semblé être la caverne d'Ali Baba. Elle se voyait, chaque été, assise avec sa grand-mère au soleil devant la boutique, regardant les voitures passer, attendant un client éventuel. Grand-mère ne cessait de tricoter en parlant, passant des vivants aux morts, de

membres de la famille à des inconnus, de l'espace de la ferme au vaste monde, franchissant les décennies.

— Polly, je t'ai déjà parlé de la superbe étole de vison que ma mère ne quittait jamais ?

Alors qu'elle la décrivait à Polly — douce au toucher, et sa mère la portait si bien —, ses pensées l'avaient emportée bien loin de là. L'étole avait rappelé à grand-mère le jour où sa mère l'avait achetée et qui, coïncidence, était aussi celui où sa sœur Mary avait quitté le foyer familial sans dire un mot à personne. Et pendant qu'elle parlait de l'étole à Polly, ses pensées s'étaient tournées vers la vie aventureuse qu'avait menée Mary en Amérique.

— L'Amérique, c'est l'endroit où toute personne intelligente se doit d'aller. Jè me suis toujours demandé quelle aurait été ma vie si j'y avais été.

Et Polly levait les yeux vers elle, étonnée, essayant sans y parvenir de retrouver le lien existant entre l'Amérique et l'étole. Mais les pensées de grand-mère étaient très rapides, bien plus rapides que ses paroles. Alors que Polly l'écoutait donner son opinion sur ce grand pays, grand-mère pensait à la façon dont, à l'âge de dix-sept ans, elle aurait pu aller à Boston si elle n'était pas tombée amoureuse, ce qui lui rappelait combien elle avait aimé son mari, décédé depuis si longtemps, la ramenait à son regret que Joe ne se soit jamais marié et l'incitait à abandonner l'Amérique en faveur d'oncle Joe.

— Tu aurais dû voir Joe quand il était jeune. Mon Dieu, il était si beau ! Il aurait pu épouser toutes les filles qu'il voulait !

Polly restait perplexe pendant un moment, essayant d'imaginer le lien qu'oncle Joe pouvait entretenir avec l'Amérique. Alors qu'elle continuait à décrire le corps musclé et les beaux cheveux du jeune Joe, grand-mère était passée à cette jolie fille que Joe avait failli épouser et dont le père possédait un pub à Marlow, puis, sans

rien expliquer à Polly des méandres de sa pensée, elle abordait la ville de Marlow actuelle.

— Tu aurais du mal à reconnaître la ville, de nos jours, avec toutes les nouvelles constructions, la nouvelle route et tout le reste...

Chaque été, Cliona, Ciara et Aileen passaient quelques semaines chez les Odlum. Ses trois cousines pensaient que Polly était la fille la plus heureuse du monde. Pour des enfants qui ne disposent que d'un jardin et de ceux de leurs amis pour jouer, se retrouver avec toute une ferme était le paradis. Et même si la ferme n'avait jamais semblé très drôle à Polly quand elle était seule, pendant ces quelques semaines l'endroit était transformé. Lorsque sa tante Deirdre quittait la ferme, elle laissait trois petites filles immaculées, tout en rubans, bouclettes, socquettes blanches, ongles soignés et robes à froufrous. Quand elle revenait les chercher, quelques semaines plus tard, elles n'étaient guère différentes, à l'exception de pansements révélateurs et de bonnes couleurs. Mais, entre les deux, c'était une autre histoire. Contrairement à leur mère, qui devenait folle à la vue de la moindre tache d'herbe, la mère de Polly se doutait qu'elles seraient rapidement dégoûtantes et leur mettait de vieilles affaires de Polly tous les matins. Et, pendant ces quelques semaines, elles jouaient en shorts et tee-shirts sales et déchirés ; la terre s'incrustait sous leurs ongles, leurs cheveux s'emmêlaient, leurs épaules s'écorchaient, leurs visages s'encrassaient et se couvraient de taches de rousseur. Comment aurait-il pu en être autrement, alors qu'elles passaient leurs journées juchées sur des remorques de foin, à jouer dans les greniers, à cache-cache parmi les ballots de la grange, à se balancer sur des pneus fixés aux poutres, à descendre les champs pentus en roulant, à ramasser des myrtilles, à s'occuper des animaux nouveau-nés et à plonger dans la rivière, à la pêche aux vairons ? Et ce n'était que le matin ! En fin de journée, épuisées, les filles sortaient des tabourets de la cuisine

et s'installaient aux côtés de la grand-mère de Polly, à l'extérieur de la boutique (une ferme *et* une boutique *et* une grand-mère !), et écoutaient ses histoires. Cliona parlait souvent de cette époque à Polly, en pensant qu'elles devaient ressembler à des gamines des rues.

« Et c'est là que se situait le problème, songeait Polly alors qu'elle était assise derrière le comptoir un samedi matin, il y a quelque chose de misérable à posséder ce type de bric-à-brac en bordure de route. » Quand elle était plus jeune, Polly se demandait si le refus de sa mère de travailler dans la boutique venait de ce qu'elle avait trop d'activités par ailleurs. Maintenant, avec la sensibilité exacerbée des adolescents, Polly comprenait peu à peu les véritables motifs de son refus. « Le problème de cette boutique résidait dans le fait que c'était un lieu public, totalement dépourvu de dignité, rassemblant des vieilles choses avec des produits et des objets plus ou moins réussis et faits maison. »

Dehors, le soleil d'octobre brillait avec éclat mais, dans la boutique, il faisait sombre et froid. Malgré les efforts de Polly pour convaincre sa grand-mère que la porte ouverte d'une boutique n'était pas un bon moyen d'attirer d'éventuels clients, grand-mère Odlum insistait pour que cette porte reste toujours ouverte et le petit chauffage était pratiquement inutile. Dans ces moments-là, elle aurait eu envie d'un vrai boulot à temps partiel, comme Cliona, qui travaillait dans un pub. Une fois, elle en avait parlé à ses parents, mais ils l'avaient regardée comme si elle était devenue folle.

— Pourquoi, avait demandé son père, véritablement perplexe, aller travailler pour d'autres alors qu'il y a tant de choses à faire à la maison ?

Polly avait compris que la seule façon de ne pas souffrir du froid était de courir dans la boutique. Elle descendit donc de son tabouret haut perché, jaillit de derrière le comptoir jusqu'au milieu de la pièce et commença à courir. Progressivement, elle se réchauffa un petit peu

mais, s'étant arrêtée pour reprendre haleine, elle avisa le manteau de sa grand-mère suspendu derrière la porte — il s'agissait en réalité du manteau d'oncle Joe, dont la vieille dame s'était emparée. Elle le décrocha et l'enfila, contente, pour une fois, de cette mauvaise habitude qu'avait sa grand-mère de s'approprier les vêtements qui lui plaisaient.

L'année précédente, elle avait pris l'habitude de porter le manteau de Polly si souvent que Mme Odlum, fatiguée de se quereller tous les matins, en avait acheté un autre à sa fille. Si sa grand-mère s'était contentée de porter ce manteau à la ferme, Polly n'y aurait guère vu d'inconvénients. Mais ce n'était pas le cas. Un jour, marchant dans la rue principale de Mallow avec quelques camarades d'école, Polly avait été ulcérée de la voir venir vers elles dans ce qui était à l'évidence un manteau offert par une association caritative, comme en témoignèrent les ricanelements de ses copines, même si sa grand-mère avait pris soin de l'embellir avec sa meilleure écharpe et sa broche favorite.

Le manteau de Joe-et-grand-mère enveloppait complètement Polly et, tout en se demandant comment la vieille dame, plus petite de plusieurs centimètres, parvenait à garder son équilibre sous ce poids, Polly en souleva les extrémités pour éviter de trébucher, traversa la boutique, repassa derrière le comptoir et remonta sur le tabouret. Finalement, elle se sentait bien. Elle enfonça les mains dans les grandes poches pour renforcer encore le sentiment de confort et, sentant les perles de l'un des chapelets de sa grand-mère dans la poche gauche, elle sourit.

Quand il n'y avait pas de clients dans la boutique, Polly savait que sa grand-mère s'asseyait souvent à cette place ; ses lèvres bougeaient interminablement pendant qu'elle égrenait les perles du chapelet. Elle récitait les prières les unes à la suite des autres, comme si elle ne devait plus jamais s'arrêter. Polly savait que presque

chacune d'entre elles la concernait : que son train ne déraille pas, qu'elle ne devienne pas droguée — elle aurait pu lui répondre qu'il n'y avait guère de possibilités — ou que l'homme qui avait tué un étudiant à Galway n'arrive pas jusqu'à Cork et ne sélectionne Polly parmi les milliers d'étudiants. Le reste de ses prières était divisé entre les autres membres de la famille, morts depuis longtemps — ou dans un avenir proche selon grand-mère.

Ce matin-là, Polly avait emporté deux livres : *Les Contes de Canterbury* de Chaucer, *L'Epopée du buveur d'eau* de John Irving. Maintenant qu'elle était réchauffée, elle pouvait leur accorder son attention. Le premier était un ouvrage obligatoire du cours de vieil anglais et elle devait écrire sur lui une dissertation, à rendre le lundi suivant. Décidée à rédiger cet essai, elle résolut de s'y mettre. Mais Polly n'avait guère de volonté en matière d'étude et, après avoir essayé pendant au moins quarante secondes, elle s'octroya le plaisir de lire une vingtaine de pages d'Irving, sachant très bien, sans toutefois vouloir l'admettre, qu'elle passerait le restant de la journée à lire Irving et que son essai — comme pratiquement tous ses devoirs — serait rédigé le dimanche soir, à la va-vite. Assise bien au chaud, elle attendait les clients, en alternant la lecture d'Irving et la contemplation des formes prises par son haleine au contact de l'air froid tandis qu'elle rêvait de Davy.

Une heure à peine s'était écoulée quand Polly entendit la voiture. Levant les yeux, elle vit s'arrêter une BMW noire à toit ouvrant. La jeune fille avait beau être amoureuse — elle n'avait que dix-huit ans —, elle mobilisa toute son attention, essayant d'avoir une meilleure vue du conducteur, dans l'espoir qu'il produirait quelques étincelles d'animation au cours d'une matinée trop ennuyeuse. Alors qu'il descendait de voiture, Polly apprécia en silence sa carrure large, ses cheveux blonds, et en conclut d'abord qu'il était très beau. Mais, pendant qu'il faisait le tour en direction de la portière du

passager, elle constata qu'il était un petit peu trop gras à son goût et vit quelque chose de fuyant dans son expression. Il ouvrit la porte et une femme descendit. Ses vêtements, ses bijoux, sa silhouette frappaient d'emblée. Elle portait un tailleur noir, si simple et si discret qu'il devait coûter une fortune ; une abondance de bijoux en or contrastait avec cette simplicité. Elle était filiforme — à l'image des top models faméliques. Son visage fin était cependant très quelconque, nota Polly avec une satisfaction vengeresse, heureuse que cette femme n'ait pas de beaux traits, en plus de sa richesse évidente, de sa silhouette merveilleuse et de son petit copain qui était, il fallait bien l'avouer, beau comme dans les feuilletons de la télévision.

— D'accord, tu as gagné, disait l'homme en riant. Je me suis arrêté, mais je t'en prie, je t'en supplie, ne passe pas toute ta matinée là-dedans !

— Comme si je pouvais être aussi vilaine ! rétorqua la femme en baissant la tête et en lui souriant, à la manière de la princesse Diana.

Mesurant quelques centimètres de plus que lui, elle se pencha pour l'embrasser. Un rapide baiser et elle partit.

— Tu le pourrais, tu le sais très bien, répliqua-t-il en riant, gardant les yeux fermés en attendant la suite.

Elle se pencha pour lui donner un autre baiser, un petit, car elle était concentrée sur ses achats, mais cette fois il réagit vite, la tira vers lui et commença à l'embrasser fougueusement en la plaquant contre la voiture. Bientôt, il était « enfoui », comme aurait dit sa cousine Cliona si elle avait pu voir la scène. Polly regardait, un peu dégoûtée, se sentant l'âme d'une voyeuse mais incapable de détourner la tête alors qu'il continuait à lui dévorer le visage.

— Colin ! fit la jeune femme. Arrête !

— Anna... répondit Colin doucement, ne tenant aucun compte de ses protestations peu véhémentes.

Après avoir exploré sa bouche aussi scrupuleusement que possible en l'absence de tout appareil médical, il se dirigea vers son oreille, à laquelle il fit passer un examen aussi précis, alors que sa main remontait sur la jupe. Polly continuait de regarder, se sentant rougir et remerciant le ciel que ce soit elle et non sa grand-mère qui s'occupe de la boutique. Car celle-ci, chaque fois qu'elle voyait une scène qu'elle jugeait « cochonne » à la télé, était si scandalisée qu'elle s'empressait d'écrire une lettre de protestation et, sa définition étant assez large, elle était sans doute l'une des téléspectatrices les plus prolixes de RTE, Donnybrook et Dublin 4. Les lèvres de Colin se déplaçaient dans le creux du cou d'Anna, debout, la tête renversée. Polly commençait à se demander s'ils allaient s'arrêter ou aller jusqu'au bout, là, sur le bas-côté de la route, en pleine lumière ! Mais Anna se dégagea soudain de ces mains baladeuses, de cette bouche avide et de ce corps pressé contre le sien.

— Colin, il faut qu'on soit chez ma mère à midi.

— Et alors, qu'est-ce qu'on fait ici ?

— Allez ! Je n'en ai pas pour longtemps. Les propriétaires de ce genre de boutique n'y connaissent rien. Tu peux acheter un objet de valeur pour presque rien. Tu sais, les chaises de la salle à manger, maman les a eues dans un bric-à-brac à Athlone, encore pire que celui-ci. Pour rien du tout ! Devine combien elle a découvert qu'elles valaient quand elle les a fait estimer...

Il haussa les épaules.

— Allez, devine.

— Comment diable pourrais-je le savoir ?

Il avait un fort mal de tête, dû à l'alcool absorbé la nuit précédente, et la façon qu'elle avait de lui faire constamment deviner le prix des choses l'agaçait au plus haut point. Cette journée ne semblait pas devoir se dérouler comme il l'avait prévu, pas du tout. Il s'était attendu à passer une journée avec Anna dans son appartement de Limerick et non pas à rendre visite à de braves dames et

à des brocantes. Il avait contrarié Michaela en lui annonçant qu'il devait aller travailler un samedi, ainsi que Samantha en refusant son invitation à venir la voir le lendemain.

— Devine, insista Anna.

— Je ne sais pas.

— Quatre mille livres pour l'ensemble ! Tu te rends compte ? Bien sûr, elles valent sans doute beaucoup plus maintenant, c'était il y a quelques années. Elle a l'œil pour les belles choses, comme moi. Allez, juste un coup d'œil, dit-elle en lui donnant un baiser enjôleur. Qui sait, peut-être qu'un jour je me marierai, je quitterai mon petit appartement et j'aurai une vraie maison à moi. Il n'est jamais trop tôt pour commencer un trousseau de mariage, tu sais.

Colin la suivit.

— Bonjour ! dit Polly alors qu'ils entraient. Il fait beau ce matin.

Telles furent les paroles professionnelles et polies qu'elle réussit à prononcer, bien qu'elle n'en eût guère envie, ayant entendu tout le discours de la femme. Colin ne daigna même pas la saluer, il regarda autour de lui d'un air dégoûté et Anne esquissa un faible sourire.

Anna arpenta la boutique, étudiant chaque objet avec son œil pour les belles choses, supposa Polly. De temps à autre, elle s'arrêtait pour examiner un objet de plus près, mais n'osait pas le toucher, sans doute pour éviter d'attraper une maladie mortelle tapie au creux de la poussière. Elle ne semblait pas se rendre compte qu'une main ne cessait de caresser ses fesses alors qu'elle demandait continûment : « Combien ? » Et chaque fois que Polly lui répondait, elle écarquillait les yeux, incrédule : « Pour ce vieux truc ? »

Commençant à en avoir assez de son dédain, Polly se replongea dans la lecture.

Avisant une chaise qui lui plaisait, Anna demanda à nouveau : « Combien ? » mais Polly ne l'entendit pas et

elle ne vit pas non plus Colin lui donner un coup de coude.

— Elle ne t'entend pas. Elle a des problèmes avec son livre. Regarde attentivement et tu verras ses lèvres bouger.

Anna éclata de rire.

— Excusez-moi, monsieur, vous avez dit quelque chose ? demanda Polly, agacée.

— En effet, répondit Colin. Je constate que vous êtes très occupée à lire, mais mon amie aimerait connaître le prix de cette chaise, si ce n'est pas trop vous demander.

Polly laissa tomber son livre sur le comptoir avec fracas et le fixa du regard. Pendant un instant, elle fut sur le point de lui dire qu'elle n'était pas d'humeur pour ce genre de bêtises, mais elle sourit.

— J'suis vraiment désolée, m'sieur, dit-elle. J'avais pas entendu. J'étais coincée avec un mot super dur. Parfois c'est dur et j'suis pas si bonne en lecture. J'trouve qu'les mots longs sont hyper durs. Vous avez l'air d'un monsieur qu'a étudié, vous pourriez pt'êt' m'aider avec ce mot qu'j'arrive pas à lire car il est nouveau et affreusement dur. J'peux vous l'épeler ? (Elle lui sourit et commença à épeler :) I-G-N-O-R-A-M-U-S.

— *Ignoramus*, répondit Anna avec ardeur, fière de montrer son savoir, démonstration qui aurait étonné ses anciens professeurs.

— Vous savez pt'êt' c'que ça veut dire ? demanda Polly en s'adressant à Colin. Je vais vous lire la phrase : « Quand il ouvrait la bouche, il avait l'air du grand *ignoramus* qu'il était. » J'l'ai bien dit, m'sieur ?

Colin la détaillait du regard. Elle avait un peu l'air d'une pauvre orpheline, enveloppée dans son grand manteau noir élimé, perchée sur son tabouret derrière le comptoir. Mais, pauvre orpheline ou pas, il était presque sûr qu'elle était en train de se moquer de lui.

— C'est la lecture qu'je trouve difficile, m'sieur, je suis meilleure pour l'écriture. Bon, vous demandiez pour la

chaise, c'est drôle pa'ce que vous êtes le deuxième d'puis ce matin et, comme j'ai dit à l'autre type, c'est 25 livres, au-dessous du prix d'achat, mais ça fait si longtemps qu'nous l'avons qu'nous voulons juste nous en débarrasser. Ma mère m'a dit qu'le type qui nous a vendu ça était un escroc, disant qu'il s'agissait d'un meuble de valeur, comme si ça venait de Park House. Mais ma mère, elle a eu pitié de lui — elle est comme ça — car le pauv' type avait pas eu de chance. La boisson sans doute. Mais comme elle dit, elle s'est fait avoir. Regardez l'état de cette chaise, il racontait pas d'histoires quand il disait qu'elle avait plus de deux siècles.

— Vous avez bien dit Park House ? demanda Anna.

— Ouais, c'est ça, la demeure de sir Coulter.

— Sir Andrew Coulter ?

— Ouais. Mais j'vous le dis, si ça vient de Park House, c'est un objet volé. Remarquez, ça serait pas le premier vol qu'ce type aurait commis. Bon, comme j'vous disais, j'ai promis à ce type de lui garder. Il a juste été à Mallow chercher l'argent. Vous savez, on prend pas ces trucs Visa. C'était un drôle de type, avec des petites courbettes et le mouchoir sortant de sa poche. Il était sûrement anglais. Je crois qu'il m'a dit s'appeler Sotherby, à moins que ce soit le nom d'son patron. De toute façon, il m'a donné sa carte pour prouver qu'il était sérieux. Attendez, j'vais la trouver, ça vaut le coup d'œil, c'est très beau, écrit tout en or. (Polly se pencha et fit semblant de la chercher.) C'est quelque part par là, dit-elle de dessous le comptoir, consciente des chuchotements furieux entre les deux visiteurs.

— Ecoutez, dit Colin à Polly, mon amie est folle de cette chaise et je suis un type sympa. Je sais que c'est complètement idiot de ma part, mais je vous en donnerai 30 livres.

— Mon Dieu, dit Polly toujours furetant, je sais pas, le type va d'venir fou si j'lui dis qu'je vous l'ai vendue.

— Trente-cinq, annonça Anna.

— Bah, je sais pas, il va arriver.

— Quarante, on vous en donne 40 livres, renchérit Anna.

— Mais où ai-je pu la mettre ? dit Polly en ressortant finalement de dessous le comptoir et regardant sur le dessus.

— Cinquante ! cria Anna. Soixante.

— Ecoutez, dit Colin rapidement, inquiet qu'Anna continue à monter les enchères contre ses intérêts, il a très bien pu estimer que ça ne valait finalement pas le coup et décider de ne pas revenir. Il est sûrement en route vers Cork à l'heure qu'il est.

Polly montrait beaucoup d'hésitation.

— Soixante-dix et c'est notre dernière offre, conclut Colin avec un regard qui était un avertissement à Anna.

— Tope là, fit Polly.

Elle cracha dans sa main et la tendit à Colin à temps pour voir le sentiment de dégoût inscrit sur son visage alors qu'il était contraint de lui serrer la main pour conclure l'affaire.

Polly regarda Colin transporter la chaise dans la voiture.

— Doucement, avertit Anna, ne l'abîme pas.

Polly eut toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire car la chaise avait survécu à des années de mauvais traitements à la ferme, ayant servi d'échelle et, plus tard, à combler un trou dans la clôture. Rien de ce qu'ils pourraient faire n'endommagerait plus cette chaise. Grand-mère serait drôlement épatée lorsqu'elle lui raconterait, pensa-t-elle alors qu'elle les regardait partir. Polly n'était pas pour rien la petite-fille de sa grand-mère ; elle pouvait réussir des affaires quand elle l'avait décidé.

Michaela et Davy

— Qu'est-ce que tu veux, mon chou ? demanda Noreen, la dame de la cantine.

— De la tourte aux rognons avec des frites, s'il vous plaît, répondit Davy en regardant Noreen accumuler la nourriture dans son assiette.

Il se demanda pourquoi les gens comme lui ne venaient pas plus nombreux à l'université pour profiter de la nourriture. Ce n'était pas de la cuisine de gourmet, plutôt le contraire, en réalité, mais ce n'était pas cher et les parts étaient énormes.

— T'as assez comme ça ? demanda Noreen en lui montrant l'assiette.

Il fut tenté de répondre non, juste pour voir où elle mettrait le supplément car les frites étaient empilées dans l'assiette à une hauteur impressionnante, se balançant aussi dangereusement qu'un château de cartes.

— Oui, c'est parfait, merci, répondit-il.

Mais elle ne tint pas compte de sa réponse et, avec l'habileté d'une magicienne confirmée, elle réussit à ajouter quelques frites. La conception qu'avait Noreen de la taille des portions différait totalement de celle de son patron, puisque la sienne était basée sur ce qu'elle estimait être les besoins du client. Depuis le tout premier jour où elle avait vu Davy dans la file d'attente, elle avait

décidé de l'engraisser, et lui seul recevait des portions aussi généreuses.

— Merci, dit-il en prenant l'assiette.

Il alla jusqu'à la caisse.

— Suivant, cria Noreen.

— Une assiette de crudités, s'il vous plaît, demanda Polly.

Polly était déjà un peu plus calme. Mais, en arrivant à la cantine, elle avait vu Davy attendre son tour. Cela avait provoqué une décharge d'adrénaline et elle s'était empressée de ressortir. Ensuite, restée devant la porte, elle l'avait regardé à travers la partie vitrée en essayant de prendre une décision. Après sa performance de la semaine précédente à l'extérieur de l'amphi, elle pensait ne pas pouvoir supporter d'être reconnue ; mais, s'il ne la reconnaissait pas, ce serait encore pire. Le parfait scénario, imagina-t-elle, serait qu'il se souvienne de l'avoir déjà rencontrée sans se rappeler précisément où ni quand. Finalement, l'idée que ce troisième scénario pourrait voir le jour, ajoutée au haut-le-cœur qu'elle éprouvait à l'idée de manger à nouveau la friture du foyer, la ramena dans la cantine.

Noreen lui tendit l'assiette de crudités. Polly la regarda d'un air dégoûté. La demi-tomate, les deux tranches enroulées de jambon à l'aspect artificiel, les feuilles de salade ramollies et le triste brin de persil pour décor, le tout fermement aplati par le film plastique avaient un air misérable et sans goût, comparés au monticule à l'odeur délicieuse qui émanait de l'assiette de Davy. Et plus cher aussi, ce qui était un argument de poids puisque ses parents lui donnaient ce qu'ils pensaient être largement nécessaire mais qui se révélait assez juste — réalité dont Polly ne pouvait se décider à leur parler. Une salade froide et maigrichonne contre un plat chaud, délicieux, une tourte aux rognons. La salade constituerait un bon point de départ pour son nouveau régime ; de plus, elle aimait l'idée que Davy puisse constater qu'elle était du

genre à prendre soin de sa personne, qu'elle était une fille saine qui se nourrissait de salades.

— Vous pourriez avancer, s'il vous plaît ? demanda Noreen. Vous bloquez tout le monde.

— Désolée, répondit Polly.

Elle se retourna en souriant aux personnes situées derrière elle pour s'excuser et avança rapidement. Mais, alors que Noreen allait prendre la commande suivante, elle revint :

— Excusez-moi, j'ai changé d'avis. Je pourrais avoir de la tourte aux rognons avec des frites à la place, s'il vous plaît ?

Noreen soupira et s'empara de l'assiette ; bien que généreuse envers ses rares chouchous, servir avec le sourire n'était pas sa spécialité. Elle tendit à Polly une assiette contenant un tiers de la ration de Davy. Polly regarda son assiette et songea à s'en plaindre mais elle vit le regard furibond de Noreen et se ravisa.

Davy attendait pour régler que la caissière ait fini de défaire des rouleaux de monnaie dans la caisse. Comme Polly approchait, il la regarda, lui adressa un sourire vague, sans la moindre étincelle de reconnaissance, et se détourna. Le cœur de Polly chavira. Pour elle, le sentiment amoureux révélait que l'on connaissait l'autre depuis la nuit des temps, qu'il était l'âme sœur, qu'un lien unique était né, que l'on formait les deux moitiés d'une même entité, etc. Mais, juste avant d'arriver à la cantine, elle avait découvert une théorie beaucoup plus scientifique dans un livre de psychologie qu'elle avait trouvé par hasard (en réalité, elle avait fouiné dans toute la bibliothèque pour le dénicher) : trois éléments majeurs — proximité, similitude et familiarité — étaient à l'origine de la naissance de l'amour entre les êtres. En cheminant de la bibliothèque à la cantine, Polly avait ruminé là-dessus. Bien qu'elle préférât sa propre version, plus romantique, elle comprit que l'effet que Davy avait sur elle n'était pas réciproque et décida de travailler sur la « familiarité » et

la « proximité ». Elle avait résolu que, chaque fois qu'elle le verrait, elle lui dirait quelques mots, rien de bouleversant, mais suffisamment pour lui donner peu à peu l'impression qu'il la connaissait. Tout cela était aisé en théorie, mais elle ne s'attendait pas à devoir passer aussi vite à la pratique, elle pensait mettre son plan à exécution dans les semaines à venir et non dans un futur immédiat. Maintenant qu'elle était plus calme, elle songea que le moment était venu d'échanger quelques mots avec lui. Mais à quel sujet ? Elle en considéra plusieurs et les abandonna aussi vite : le temps, ce serait un peu glauque ; l'inégalité de leurs portions respectives de tourte aux rognons, ce serait maladroit, il penserait peut-être qu'elle voulait un peu de la sienne. Il fallait que ce soit quelque chose qu'ils aient en commun. Mais quoi ? Mais rien ! A moins qu'elle ne prenne en compte leur seul et unique rencontre. C'était sûrement ce qu'elle pourrait trouver de mieux dans les circonstances présentes.

— J'espère que tu n'as pas quitté d'autres cours avant l'heure, dit-elle sur un ton qui se voulait humoristique, mais que la nervosité rendit proche de la réprimande.

— Quoi ?

— L'enseignante, expliqua-t-elle, m'avait envoyée te chercher l'autre jour, tu te souviens ?

— Ah oui, répondit-il en souriant. Bien sûr, je suis désolé, je ne t'ai pas reconnue tout de suite.

« Sans blague ! » pensa Polly.

— Ou endormi. Tu étais profondément endormi pendant son cours.

— Pardon ?

— Pendant le cours du professeur Kiely.

Davy se demanda si elle était responsable de classe ou quelque chose d'approchant. Peut-être était-elle chargée de jeter un œil sur des cours aussi demandés. Pour quelle autre raison l'aurait-elle réprimandé ainsi ?

— Je n'étais pas vraiment endormi, répondit-il prudemment. Mes yeux étaient fermés, c'est tout.

— Ça fera 2,45 livres quand vous serez prêt, dit la caissière.

Davy la paya et emporta son plateau, à la recherche d'une place. Polly régla à son tour et regarda alentour pour voir où il s'était assis. « Vas-y doucement, se dit-elle, il n'y a aucune raison de se précipiter et de demander si tu peux t'asseoir à sa table. Non, tu suis la nouvelle stratégie, travaille sur la proximité et assieds-toi dans sa ligne de mire. »

Davy n'arrivait pas à apprécier son steak et son pâté aux rognons, avec ce sentiment d'être soumis à une observation constante. A plusieurs reprises, il lui avait jeté un coup d'œil rapide, mais elle était trop maligne et tout ce qu'il voyait, c'était une fille fixant son assiette avec un intérêt démesuré. Pourtant, il était sûr qu'elle le regardait, et ça commençait à lui taper sur les nerfs. Généralement, il aimait être assis là, en observant tout ce qui se passait alentour et il n'aimait pas l'idée d'être, pour une fois, celui qui était observé. Il mangea rapidement, décidé à partir aussi vite que possible.

Alors qu'il avait avalé quelques bouchées, la porte de la cantine s'ouvrit et une fille de style grunge fit son apparition. Il leva les yeux, vit qu'elle regardait alentour et reconnaissait Polly. Il la scruta alors qu'elle traversait la pièce, allant directement vers la jeune fille ; il se demanda ce qu'elle pouvait avoir à faire avec cette fille tranquille et en conclut que, peut-être, du fait de sa charge, la tranquille avait dénoncé le comportement incorrect de la fille grunge et que celle-ci venait se venger. Il s'attendait à voir Polly paniquer en levant les yeux sur la fille. Au lieu de cela, elle lui sourit.

— Salut, Cliona !

— Salut, Polly ! Comment ça va ?

— Ça va bien. Jolie addition aux ornements de ton visage, remarqua Polly.

La main de Cliona se dirigea vers son sourcil gauche et elle tripota l'un des trois piercings qu'elle venait de faire ajouter.

— Tu trouves ?

— Pas vraiment. Mais je suis sûre qu'ils plairont beaucoup à ta mère.

— Elle a piqué une de ces crises ! Comment se fait-il que tu ne manges pas au foyer comme d'habitude ? demanda Cliona en s'asseyant.

— Ne m'en parle pas, j'en suis malade. Tu sais combien d'œufs j'ai mangés la semaine dernière ?

— Bah, ce n'est pas une chose à laquelle je pense beaucoup.

— Dix-neuf !

— Allez, je te connais, Polly, et *jœuf* pense que tu *œufxagères*. Je suis sûre que tu ne me dis pas l'*œufxacte* vérité...

Polly la regarda sans comprendre.

— Pourquoi mentirais-je sur un tel sujet ?

— *Jœuf* pense que tu *œufxagères*... Oh, laisse tomber !

— Très drôle, dit Polly, qui venait juste de comprendre. Mais j'ai vraiment mangé dix-neuf œufs : cinq fois deux œufs sur le plat, un œuf dur chaque matin du lundi au vendredi et, comme si cela ne suffisait pas, avant que je rentre hier soir, ma mère m'a fait une omelette de quatre œufs pour me donner de l'énergie.

A ce moment-là, elle leva les yeux et constata que Davy écoutait la conversation. « Super ! Tout à fait ce qu'un homme a envie d'entendre, pensa-t-elle. Une fille qui a avalé dix-neuf œufs en une semaine, c'est extraordinairement sexy. »

— Je ne savais pas que tu aimais les œufs ! lança Cliona.

— C'est tout le problème, je déteste ça.

Les filles continuèrent à bavarder, mais le volume avait baissé et Davy ne les entendait plus. Il les observait à la dérobée : deux amies étrangement assorties. L'une

portant une jupe impeccable et un pull, l'autre des vêtements de style grunge, des piercings sur toutes les parties saillantes d'un visage cerné d'une crinière de dreadlocks. Mais, au moins, celle qui avait l'air sérieuse semblait avoir oublié son rôle de surveillante et il pouvait se détendre.

L'idée que Polly puisse s'intéresser à lui n'était même pas venue à l'esprit de Davy. Il n'avait jamais eu de petite amie, pas plus que de relations avec des filles, à moins qu'il ne prenne en compte Lynda, la femme de son frère Stephen ; et encore, même avec beaucoup d'imagination, on ne pouvait pas dire qu'elle avait été son amie. Elle avait trente ans quand il en avait quinze. Pour lui, le terme « petite amie » signifiait quelque chose d'innocent et de réciproque, ce qui ne correspondait pas du tout à la nature de leur « relation ».

Mais il ne pensait plus à Lynda tandis qu'il sirotait son café et regardait alentour. Il se remémorait la première fois qu'il était venu à la cantine. Il était si nerveux, effrayé à la pensée que quelqu'un vienne vers lui et lui dise qu'il n'avait aucun droit d'être là. Il était difficile d'imaginer que cela se passait moins de deux mois plus tôt, quand, ayant franchi les grilles de l'université sur Western Road, il avait décidé de flâner et de jeter un coup d'œil. Au cours de cette première visite, il n'avait pas osé pénétrer dans les bâtiments, il les avait contemplés de l'extérieur, regardant les étudiants, jusqu'à ce que, finalement, il s'installe contre le tronc d'un arbre en face de la bibliothèque et examine le va-et-vient des jeunes gens. C'était l'été indien, les étudiants rentraient de vacances et Davy était le témoin de leurs retrouvailles. Tout autour, il entendait des appels et des cris pendant qu'ils se précipitaient les uns sur les autres, excités de se retrouver après la longue pause estivale. Il écouta des bribes de conversation : l'été formidable à Cape Cod, les bons moments qu'ils avaient passés. Il les entendit discuter des nouveaux vêtements de l'un, du

superbe bronzage de l'autre ; une jeune fille riait en disant que son père allait la massacrer parce qu'elle n'avait pas économisé un centime ; un garçon s'angoissait à propos des complications que l'été était venu ajouter à sa vie amoureuse. C'était un endroit très étrange, plein de gens pour qui la vie débordait de possibilités : libres et sans soucis. Si différents de lui quand il avait leur âge. Il lui semblait incroyable de penser qu'il n'avait que quelques années de plus.

Le beau temps s'était maintenu toute la semaine et il était revenu ; peu à peu, se rendant compte que personne ne faisait attention à lui, il était devenu un peu plus téméraire. D'abord, il avait utilisé la cantine, puis la bibliothèque et enfin il s'était aventuré dans les salles de cours. Maintenant, il aimait à penser qu'il faisait un meilleur usage de l'université que la majorité des étudiants. Ils choisissaient un cursus et s'y tenaient, alors que lui-même assistait à tous les cours qu'il voulait et feuilletait les ouvrages des disciplines correspondantes à la bibliothèque. Droit, commerce, histoire, de l'art : telles étaient les matières où il était le plus assidu car c'étaient celles où les élèves étaient les plus nombreux et les cours les plus impersonnels, du fait que ni les étudiants ni les enseignants ne se connaissaient. Le cours auquel il assistait lui importait peu, tout était nouveau pour lui, à l'exception de certains exposés de littérature anglaise.

Sa meilleure raison pour être là aussi souvent était qu'il n'avait pas d'autre occupation. Sans travail, les gens ont besoin de s'évader ; certains le font par le biais de la télé, mais il n'en avait pas et, de toute façon, il détestait cela. L'ambiance de l'université et la possibilité d'apprendre des choses nouvelles étaient sa façon de s'échapper. A cela s'ajoutait le fait qu'il possédait déjà un diplôme en anglais, alors qu'il n'avait jamais mis les pieds à l'université. Il avait étudié par l'intermédiaire d'un programme spécifique en prison et, maintenant, il avait envie de savoir ce que cela signifiait d'être un véritable étudiant.

Il commençait à comprendre que le diplôme n'était qu'une partie de ce qu'apprenaient les étudiants car ils acquéraient, en outre, de l'assurance au fil des années. Le bas prix de la nourriture était une raison supplémentaire de venir. Et la présence de belles filles n'était pas le moindre des avantages de ce lieu.

Tandis qu'il achevait sa tourte, un groupe d'étudiants poussa la porte de la cantine. Sans s'avancer, l'un d'eux appela :

— Viens, Cliona ! Nous allons chercher de l'alcool avant d'aller en ville.

— D'accord, répondit Cliona en se levant. A bientôt, Polly.

— A bientôt, répondit Polly, qui la regarda s'en aller.

Puis elle jeta un coup d'œil et vit que Davy était parti. Elle prit son plateau, le rapporta au comptoir ; elle avait encore faim. Cliona avait à peine touché à son repas pendant qu'elle lui détaillait la soirée à laquelle elle avait oublié de l'inviter. Polly n'y serait pas allée, mais ça aurait été sympa d'être sollicitée. Après s'être acheté une barre chocolatée, Polly s'en retourna vers le foyer

A peu près au moment où Polly avait fixé Davy derrière la porte vitrée de la cantine, Michaela enfilait son manteau et se préparait à quitter le bureau lorsque le téléphone sonna : Colin.

— Salut, chérie, content que tu sois encore là. Je voulais t'avoir avant que tu ne partes.

— Pourquoi, qu'est-ce qui se passe ? Tu es déjà revenu à Cork ?

— Non, c'est pour ça que je t'appelle. Je suis toujours à Limerick et cette réunion va encore durer des heures.

Il mentait car il ne se trouvait qu'à dix minutes d'elle, étendu sur le sofa du salon de Samantha, dans Washington Street. Samantha, à la cuisine, préparait un dîner aux chandelles pour deux.

— Mais, Colin, tu avais dit que tu rentrerais tôt...

— Je sais, je sais, mais je n'y peux rien.

— A quelle heure seras-tu de retour, alors ?

— En fait, j'ai décidé de rester là cette nuit et d'aller directement à Galway dans la matinée. Cela m'évitera d'y faire un voyage dans la semaine, répondit Colin, ayant décidé qu'il dormirait dans le lit de Samantha cette nuit, certain que le dîner aux chandelles n'était qu'un prélude à des choses beaucoup plus agréables.

— Oh, Colin !

— Allez, ne commence pas ta rengaine.

— Je ne commençais pas ma rengaine, je suis déçue, c'est tout. Je t'ai à peine vu cette semaine, juste hier, et tu étais si fatigué que tu as dormi une grande partie de la journée.

— C'est bien plus dur pour moi. Rappelle-toi que je suis celui qui doit travailler à n'importe quelle heure et qui va encore passer une nuit solitaire dans un hôtel.

— Je sais. Ecoute, je pourrais peut-être te rappeler un peu plus tard pour te remonter le moral ? A quel hôtel seras-tu ?

— Non, non, ne t'inquiète pas. Je serai peut-être encore coincé ici plusieurs heures.

— Bon, pourquoi ne m'appellerais-tu pas quand ce sera fini ?

— Je ne sais pas, Michaela, il sera peut-être tard, mais j'essaierai, d'accord ?

— A quelle heure reviens-tu demain ?

— Je ne sais pas. Je t'appellerai dès que je serai en route, d'accord ?

— D'accord, répondit-elle d'une voix triste.

— Allez, ne boude pas.

— Je ne boude pas, j'ai envie de te voir, c'est tout.

— Ecoute, je dois retourner à la réunion. Je t'appelle demain. Je t'aime. Ciao.

Il raccrocha et Michaela soupira.

Elle sortit du bureau le moral au plus bas, ne voulant pas rentrer dans une maison vide, et marcha sans but

vers le centre-ville. En chemin, elle songeait à quel point elle aurait aimé pouvoir demander à quelqu'un de prendre un verre avec elle, mais il n'y avait personne. Muriel et Denise auraient pensé qu'elle était folle si, suivant l'inspiration du moment, elle leur avait proposé quelque chose de ce genre ; il aurait sûrement fallu les prévenir au moins un mois en avance. Et sans doute par écrit. Etant donné qu'elle était arrivée à Cork six mois plus tôt, il était triste de constater qu'elle n'avait pas une seule personne avec qui prendre un verre. Avoir des amis lui avait toujours paru naturel, chez elle, à Galway. Il y avait toujours quelqu'un pour sortir, quelqu'un à qui rendre visite. Quand ils étaient arrivés à Cork, elle était si heureuse de sa vie de jeune mariée qu'elle n'avait guère prêté attention au manque d'amis. Maintenant que Colin était si occupé, c'était différent. Elle semblait toujours seule. Mais que faire ? Si les adultes pouvaient aller les uns vers les autres à la manière des enfants dans une cour de récréation et demander : « Tu seras mon ami ? », les choses seraient beaucoup plus simples, estima-t-elle.

Elle avait pensé prendre des cours du soir ou s'inscrire dans une salle de sport : c'était sûrement le conseil que la page « Problèmes » d'un magazine lui donnerait si elle était assez désespérée pour écrire. Mais ces deux activités ne lui disaient rien, ce qui signifiait sans doute qu'une amitié nouée dans ce genre d'endroit le serait sous de faux prétextes.

Elle se retrouva dans St Patrick Street au moment où les commerçants fermaient les magasins. Elle poursuivit son chemin, s'arrêtant çà et là pour regarder les mannequins dans les devantures. Mais cela ne lui inspira que de l'amertume à la pensée de sa vieille garde-robe. Depuis plus de trois mois, maintenant, elle ne s'était rien acheté, à compter du jour où elle avait paniqué à propos de son avenir. Elle craignait de devenir comme Denise et Muriel si elle n'opérait pas un changement décisif dans un avenir proche ; il ne faudrait pas longtemps avant que

leur conversation lui paraisse éblouissante. Et à partir de là, ça ne pourrait aller que de mal en pis. En juillet, elle commencerait à planifier la soirée de Noël et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle serait en train de compter les années qui la séparaient de la retraite. Cette seule idée suffisait à la faire trembler d'effroi.

Elle résolut donc d'économiser de l'argent, avec la vague idée d'aller ensuite à l'université ou de créer sa propre entreprise, de trouver quelque chose à faire qui la sauverait de cet avenir terrible. Elle avait arrêté de s'acheter des vêtements et des CD, ses deux péchés mignons, ne dépensant l'argent que pour payer les factures et la nourriture. Quand elle se sentait sur le point de craquer, elle s'obligeait à penser à Muriel et à Denise, ce qui renforçait sa détermination. Mais cela n'allait pas vite car, dès qu'elle avait accumulé quelques centaines de livres, une facture arrivait et elle se retrouvait à la case départ. Tenter de faire payer sa part à Colin était une bataille perdue d'avance. Il le promettait toujours, mais il ne s'en souvenait jamais et, afin d'éviter que les employés de l'électricité, du gaz et du téléphone ne viennent sonner à sa porte, Michaela finissait par tout régler après avoir reçu le dernier avertissement pour facture impayée. Les économies se faisaient donc à un rythme très lent. Ce qui lui donnait le plus de souci était que Colin gagnait beaucoup plus qu'elle.

Elle arriva chez Dunnes et, constatant que le magasin était encore ouvert, ne put s'empêcher de s'arrêter. Elle examina les vêtements sur leurs présentoirs et, depuis la porte, elle repéra un beau corsage vert et une longue jupe grise qui iraient très bien ensemble. Elle se demanda quels autres trésors renfermait le magasin. Peut-être pourrait-elle aller y faire un tour, juste pour voir, sans rien acheter bien sûr, à moins que ce ne soit raisonnable, très raisonnable. Peut-être une petite chose, comme ces boucles d'oreilles, pour la réconforter. Non, non, non, se dit-elle, et elle essaya de poursuivre son chemin, mais ses jambes

se montrèrent moins décidées que le reste de sa personne. Elle se projeta mentalement les visages de Muriel et de Denise pour effrayer lesdites jambes et les forcer à s'éloigner aussi vite que possible de la tentation, mais même cette image n'eut pas l'effet habituel et elle ne put s'empêcher de pénétrer dans le magasin. Elle prit les boucles d'oreilles, le corsage, la jupe, puis fit un tour pour voir s'il n'y avait rien d'autre à essayer et, surprise, surprise, il y avait pas mal de choses en réalité. Chargée d'une masse assez considérable (oh ! comme elle aimait faire des emplettes), elle se plaça dans la longue file à l'extérieur des cabines d'essayage et attendit. Elle attendit encore pendant au moins quinze minutes, mais il y avait peu de mouvement. Une voix venue d'un haut-parleur annonça que le magasin allait fermer ses portes dans cinq minutes. Michaela effectua un calcul mental : s'il y a quatre personnes dans la queue et que les cabines se libèrent au rythme d'une toutes les trois minutes, combien de temps faudrait-il pour qu'elle puisse essayer ses affaires ? Assurément plus de cinq minutes. Elle abandonna le tout sur le présentoir le plus proche et quitta le magasin.

Mais elle n'était pas encore prête à retourner chez elle. Ayant échoué dans sa tentative pour dépenser de l'argent, c'était bien le diable si elle n'y parvenait pas avant de rentrer à la maison. Elle arriva à la hauteur d'un restaurant et entra. On lui proposa une table, elle étudia le menu, passa une modeste commande composée d'un verre de vin et d'une grande pizza. Mais elle changea d'avis, au diable les économies, et elle échangea la pizza contre un beau steak et le verre contre la bouteille de vin.

La serveuse apporta le vin et lui en servit un verre. Michaela commença à le déguster mais, alors qu'elle regardait autour d'elle, elle se rendit compte qu'elle venait de commettre une terrible erreur. Le restaurant était empli de jeunes couples se regardant au fond des yeux ainsi que de groupes d'amis qui riaient. L'unique

personne seule, hormis elle-même, était un vieil homme qui paraissait aussi déprimé qu'elle. Elle imagina combien elle devait avoir l'air pathétique, assise là toute seule avec un visage sombre ; cette pensée accentua encore sa déprime, elle sentit jaillir les larmes.

Après sa belle ration de tourte aux rognons avec frites, Davy quitta la cantine et se dirigea vers la bibliothèque de l'université. Il gravit les marches et se rendit à la section consacrée à l'art algérien. Cherchant parmi les étagères, il trouva l'ouvrage sur le droit pénal qu'il avait laissé là quelques heures plus tôt, sûr que personne n'irait le chercher à cet endroit. Puisqu'il n'était pas étudiant, il ne pouvait emprunter les livres, et la seule façon de s'assurer que l'ouvrage qu'il était en train de lire n'allait pas être emporté par quelqu'un consistait à ne pas le remettre à sa place. Avec le livre sous le bras, il trouva un siège et commença à lire. Deux heures s'écoulèrent et il était tellement plongé dans sa lecture qu'il fut surpris de constater qu'on éteignait les lumières. Il leva les yeux et vit que les étudiants autour de lui rangeaient leurs affaires et s'apprêtaient à partir. Après avoir remis le livre à son emplacement secret, il quitta la bibliothèque.

En route vers Cathedral View, Davy croisa deux gamins d'une dizaine d'années. L'un portait un pneu autour du cou et en roulait un second devant lui ; l'autre tirait un siège de voiture usagé.

— Qu'est-ce qui vous fait marrer, m'sieur ? demanda le garçonnet qui tirait le siège de voiture.

— Rien, répondit Davy en riant.

— C'est nous ou quelque chose d'autre qui vous fait marrer ? demanda l'autre.

— Non, j'étais juste en train de penser que je n'avais encore jamais vu personne voler une voiture en pièces détachées.

— On vole rien. C'est pour notre feu de joie.

Ils lui lancèrent un regard furibond.

— Pauvre type, va, conclut le second garçon, et ils reprirent leur chemin.

Lorsque Davy était plus jeune, Halloween et Noël étaient deux grands événements pour les gamins de son quartier. Ils passaient des semaines à rassembler des matériaux pour leur feu de joie et c'était toujours le plus beau de la région. Quand les autres feux étaient consumés, les gamins venaient voir le leur, qui continuait de brûler. Davy tourna et se dirigea vers le pont, pensant que cela constituerait un excellent poste d'observation pour contempler tous les feux allumés sur les pentes nord de la cité. Mais, lorsqu'il y arriva, il constata qu'il y en avait un tout crépitant à proximité du pont piétonnier, sur un site abandonné qui appartenait à une station-service longeant l'autoroute. Il prit sa position habituelle sur la dernière marche de l'escalier derrière l'hôpital et observa les va-et-vient en contrebas.

Le culot monstre de ce type, pensait Michaela, alors qu'elle rentrait en titubant chez elle, en proie à une crise de hoquets. Pour qui se prenait-il, avec son « ma chérie, il n'y a aucune raison pour que nous mangions chacun de notre côté » ? Quand il avait d'abord regardé dans sa direction et souri, elle avait répondu à son sourire, éprouvant de la compassion pour cet autre dîneur solitaire, mais cela ne signifiait pas qu'elle l'invitait à partager sa table. Mon Dieu ! comme il était odieux, et la façon dont il avait ignoré ses protestations et prétendu ne pas l'avoir entendue dire qu'elle préférait dîner seule ! Puis il avait donné l'ordre au garçon d'apporter son repas à la table de cette ravissante jeune femme... Il était repoussant, oh oui, vraiment, et assez âgé pour être son père ! C'est alors qu'il avait commencé à frotter son pied contre sa jambe. Nom d'un chien ! Penser qu'elle avait dépensé 25 livres pour quelques champignons et deux bouchées de steak ! Car, après l'épisode du pied, elle sut qu'elle ne

pourrait supporter ce manège une minute de plus. Au moins, elle avait déjà bu pas mal de vin avant qu'il vienne s'installer à sa table. C'était peut-être aussi bien qu'elle n'en ait pas bu davantage, elle se sentait déjà un peu soûle.

Hors de question qu'elle prenne le long chemin pour rentrer. Elle tourna au coin de Hot and Saucy, accéléra jusqu'au bas de l'escalier puis s'arrêta. Davy était assis sur la plus haute marche, profondément endormi. Elle resta là un moment à le regarder, observant combien il paraissait avoir froid et se demandant s'il n'avait pas un autre endroit pour passer la nuit. Elle envisagea de le réveiller pour l'interroger, mais cela semblait inutile, elle n'allait pas l'inviter chez elle s'il n'avait nulle part où aller. Elle le laissa dormir et reprit sa route en titubant quelque peu. Sur le pont, elle repéra le feu de joie au-dessous et se pencha pour regarder les gamins. L'un d'eux la vit.

— Salut, m'dame ! cria-t-il.

— Salut, répondit-elle.

— Descendez, dit-il.

— Non, merci.

— Allez, sautez, je vous attraperai !

Elle rit et reprit le chemin jusqu'à chez elle.

Là, elle alla directement au lit, pensant qu'avec le vin ingurgité elle s'endormirait dès que sa tête toucherait l'oreiller. Mais il n'en fut pas ainsi. Elle resta étendue, parfaitement éveillée, pendant des heures. Elle mourait de faim et n'arrivait pas à oublier l'image de Davy endormi dans le froid. Et si quelqu'un passait par là et l'attaquait ? Et s'il mourait d'hypothermie ? Finalement, estimant qu'elle pourrait s'endormir avec l'estomac plein, elle se leva et descendit à la cuisine pour dresser l'inventaire du réfrigérateur, mais il n'y avait rien, juste une livre de saucisses. Elle s'apprêtait à les faire cuire dans une poêle quand elle eut une idée folle qu'elle s'empressa d'exécuter avant d'y réfléchir à deux fois.

Elle courut à l'étage, s'habilla, rassembla quelques affaires et quitta la maison.

— Davy, appela Michaela doucement.

Mais Davy continuait à dormir et, humant l'odeur de saucisses grillées dans son rêve, il s'en léchait les babines.

— Davy, appela-t-elle à nouveau.

Elle le secoua jusqu'à ce qu'il entrouvre les yeux. Il vit Michaela qui le regardait, sourit, soupira avec bonheur et referma les yeux. Quel beau rêve ! pensa-t-il. Michaela plaça quelques saucisses sur une assiette en papier et les mit sous son nez en l'appelant. Il rouvrit les yeux.

— Coucou, Davy ! Mange un petit peu.

Michaela était agenouillée près d'un petit poêle sur la marche inférieure. D'une main, elle faisait griller le reste des saucisses et, de l'autre, elle lui tendait l'assiette. Il s'assit, pensant que ce devait être un rêve très étrange. Pourtant, il lui prit l'assiette des mains. Elle s'installa à côté de lui.

— Est-ce qu'on peut partager la couverture ? lui demanda-t-elle.

Davy baissa les yeux et aperçut une couverture inconnue qui lui enveloppait les genoux.

— Bien sûr, bredouilla-t-il.

Elle se rapprocha de lui, se couvrit les jambes avec la couverture puis ouvrit une bouteille et lui en proposa.

— Le whisky est tiède, sans clou de girofle ni citron, et en plus j'ai oublié les verres.

Elle lui sourit et il saisit la bouteille. Elle prit une saucisse dans l'assiette et commença à manger.

— J'ai vu que tu dormais quand je suis passée tout à l'heure. Il fallait que je revienne et que je fasse quelque chose, de peur que tu ne meures d'hypothermie. Je ne pouvais pas avoir ça sur la conscience.

Davy ne trouvait rien à dire ; comment lui avouer que c'était le geste le plus gentil qu'on ait jamais eu envers lui ?

— C'est Halloween, expliqua-t-elle sans se rendre compte à quel point il était bouleversé.

— Je sais, je regardais les enfants en bas et je me suis endormi.

Ils étaient assis en silence, mangeant les saucisses et buvant du whisky à tour de rôle. Davy ne savait pas quoi dire. Il n'y avait pas grand-chose à dire, d'ailleurs. Elle était là, et le gros type blond était absent. Assis côte à côte, ils se touchaient et il sentait sa hanche contre la sienne. S'il commençait à parler, il ne pourrait plus s'arrêter ; il avait peur de dire quelque chose d'idiot, qu'elle avait le plus beau visage qu'il eût jamais vu ou, pire, qu'il pensait à elle des centaines de fois par jour. Ou bien que c'était l'événement le plus agréable qui lui soit jamais arrivé. C'était la nuit la plus parfaite de sa vie — assis dans le noir, à l'exception de la lumière du feu de joie qui brûlait en contrebas, de la petite flamme du poêle et de la lumière venant des vitraux de la chapelle de l'hôpital au-dessus. Avec l'odeur et le goût des saucisses, le whisky tiède, et les bavardages des enfants autour du feu. Mais surtout avec sa présence tout près de lui.

Michaela appréciait d'être assise là, dans le noir et le silence. C'était un silence confortable. Ils ne semblaient pas avoir besoin de parler.

Ils restèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils aient fini les saucisses et le whisky. Finalement, les lumières de la chapelle s'éteignirent, les jeunes rentrèrent chez eux et le feu de joie ne fut bientôt plus qu'un tas de braises incandescentes.

— Tu as un endroit pour dormir ? lui demanda-t-elle.

— Oui.

— Bon, il faut que j'y aille.

Elle se pencha, l'embrassa sur la joue, puis se leva.

— Bonne nuit, Davy.

— Bonne nuit, Michaela, répondit-il alors qu'elle s'éloignait.

— Michaela ! appela-t-il.

Et quand elle s'arrêta, il lança :

- Ta couverture. Et le poêle ?
- Je les prendrai une autre fois.
- Merci.

Davy n'était pas le seul à avoir été réveillé de façon inopinée, cette nuit-là. Après le dîner aux chandelles, tout comme Colin l'avait espéré, Samantha l'avait pris par la main jusqu'à la chambre à coucher. Mais après avoir fait l'amour, alors que, satisfait, il plongeait dans le sommeil, elle le secoua :

— Colin, il est presque 11 heures, tu ferais mieux de rentrer chez toi.

— Non, je suis bien ici, grommela-t-il.

— Colin, je te demande de rentrer.

— Non, je suis bien, je reste cette nuit.

— Mais je ne veux pas.

— Bien sûr que tu veux.

— Je ne veux pas. Lève-toi.

— Chut, rendors-toi, murmura-t-il.

Soudain, elle le poussa, se leva et alla appeler un taxi. Quand elle revint dans la pièce, elle prit ses affaires et les jeta sur lui.

— Colin, je t'ai appelé un taxi. Je veux que tu t'en ailles, c'est compris ?

— Je ne comprends pas, dit Colin, à la recherche de ses chaussettes.

Et il ne comprit pas car cette fois-ci ils jouaient selon les règles de Samantha, destinées à faire en sorte que Colin ait plus besoin d'elle qu'elle de lui.

Lorsque Michaela arriva chez elle, Colin était assis à la table de la cuisine et l'attendait.

— Où étais-tu ? demanda-t-il dès qu'elle arriva.

— Coucou, Colin, tu es rentré ! Je pensais que tu restais à Limerick, je ne t'attendais pas.

— Ça paraît évident. Où étais-tu ?

— Je suis allée manger quelque chose.

- Avec qui ?
— Avec personne.
— Je ne te crois pas.
— Avec qui crois-tu que je suis allée ? Je n'ai pas d'ami à Cork.
Il sentit le whisky dans son haleine.
— Tu as bu ?
— Oui.
— Tu es allée seule au restaurant et tu t'es soûlée...
— Oui, je suis allée seule au restaurant et je me suis soûlée.
— C'est bien triste, Michaela.
— Je sais. Colin, je ne suis pas d'humeur, je vais me coucher. Bonne nuit.
— Est-ce là tout ce que j'obtiendrai alors que j'ai fait tout le chemin depuis Galway pour être avec toi ?
— Je suis fatiguée.
— Tu ne veux même pas savoir comment ça s'est passé aujourd'hui ?
— Je suis sûre que je le sais déjà. (Elle revint sur ses pas, sur le seuil de la cuisine.) Sans aucun doute, tout s'est très bien passé. Tu as rencontré de nombreux clients, tu as eu beaucoup de réunions importantes et conclu des contrats mirifiques. Tu t'en sors toujours très bien, c'est seulement très dommage que tu ne ramènes jamais d'argent à la maison. Je ne me souviens même plus de la dernière fois que tu as payé une facture ou acheté quelque chose pour la maison. Mais je n'ai pas envie d'aborder ce sujet maintenant... Tu veux savoir comment s'est passée ma journée ? Est-ce que tu me poses parfois la question ? Non. Et, en vérité, je n'ai pas envie de t'en parler car ça ne t'intéresse pas et, de toute façon, c'est un sujet trop ennuyeux. C'est déjà assez pénible de le vivre. Bonne nuit, Colin.
- Michaela, je pense que tu ne devrais pas boire autant, lui dit Colin le lendemain matin.

Elle faillit s'étrangler avec ses céréales.

— Pardon ?

— Je ne pense pas que ça te fasse du bien. Tu te mets dans un état étrange, tu étais très agressive avec moi hier soir.

— Parce que j'ai dit ce que je pensais. Tu décides que j'ai trop bu et tu réagis comme ça. Je n'en reviens pas. Quand je pense au nombre de fois où j'étais là pour toi !

— Je ne sais pas ce qui t'est arrivé récemment, tu as changé.

— J'ai changé ? Et toi alors ? répondit-elle en frappant sa cuillère contre la table.

— Tu vois ? Tu cherches la bagarre.

— Oh, la ferme !

— Tu vois ce que je veux dire ! Tu as vraiment un problème de comportement.

Michaela ne l'écoutait plus. Elle se leva, prit son manteau, son sac et quitta la maison pour aller au travail.

En passant par l'escalier où Davy et elle s'étaient assis la nuit précédente, elle sourit en pensant que cela avait été étrange d'être là, à ses côtés. Etrange, mais très agréable, pour dire la vérité.

Colin aime Michaela, mais aussi Samantha, Anna et maintenant Cliona ?

Davy n'avait guère connu la tendresse. Evidemment, pas en prison, mais même avant cela. Il n'avait pas eu la chance de grandir dans une famille aimante comme celle de Polly. L'histoire de Davy était semblable à celle de tant d'autres enfants relatée chaque jour dans les pages de l'*Irish Times* ou de l'*Examiner* : des mauvais traitements que des parents infligeaient à leur progéniture. Une fois, Davy avait connu la tendresse. Car il y eut une exception dans cette « famille dysfonctionnelle » — ainsi appelle-t-on les familles comme la sienne. C'était sa grand-mère.

Son amour et sa bonté envers le jeune Davy étaient de la même intensité que ceux de la grand-mère de Polly. Jusqu'à l'âge de huit ans, il avait vécu avec elle à Cork ; il était alors un beau petit garçon, heureux, donnant beaucoup de bonheur à cette femme vieillissante. Même si parfois il était une charge pour elle. Même si elle devait se traîner chaque jour jusqu'à l'école sur ses jambes rongées par l'arthrose pour le ramener le soir venu. Même si elle devait partir la nuit à sa recherche car il était souvent téméraire, comme peuvent l'être les gamins de huit ans. Mais la grand-mère de Davy ne l'aurait abandonné pour rien au monde. Sauf si elle y avait été contrainte. Et c'est ce qui arriva quand ses parents écrivirent pour dire qu'ils étaient de retour d'Angleterre afin de s'installer

à Belfast et que, les choses s'étant mises en place, ils voulaient que Davy revienne chez lui. Chez lui ? Où était-ce ? Chez lui, c'était chez sa grand-mère. Mais que pouvait-elle y faire ?

La dernière fois qu'il vit sa grand-mère fut le jour où elle dut le renvoyer à Belfast. Elle avait voyagé avec lui jusqu'à Dublin pour le mettre dans le bus en direction de Belfast, seconde partie du voyage. Il se souvenait de tous les détails de cette journée. Il se rappelait avoir regardé par la vitre alors que le bus allait partir, il se rappelait qu'elle lui faisait signe dans un mélange de larmes et de courageux sourires et il se rappelait aussi le choc ressenti, quand il avait compris pour la première fois que sa grand-mère était âgée, que la femme qu'il avait toujours crue forte et puissante était en réalité une vieille dame angoissée. Il ne l'oublierait jamais, debout dans la gare routière, accrochée à son sac à main de peur qu'on ne le lui vole. Il n'oublierait jamais combien elle semblait petite ce jour-là : une vieille femme petite et angoissée. Ce fut la dernière fois qu'il la vit.

Il lui avait écrit au fil des ans. Dès qu'il recevait une lettre d'elle — ce qui arrivait très souvent, au moins une fois tous les quinze jours —, il s'asseyait et lui répondait aussitôt, lui racontant les choses qui sont importantes pour un petit garçon, les buts marqués, comme l'équipe de Liverpool marchait bien, combien il grandissait. Et, bien qu'il n'eût jamais parlé de ses conditions de vie, il était sûr qu'elle savait. Tout comme il savait que, si elle l'avait pu, elle lui aurait rendu visite, car elle ne terminait jamais une lettre sans lui en parler. Tout comme il savait aussi qu'elle espérait qu'il viendrait bientôt la voir à Cork, elle le disait toujours dans ses lettres. Mais d'abord, il était trop jeune pour voyager seul sur une telle distance, et puis il n'avait aucun moyen de rassembler l'argent nécessaire. Ensuite, il était trop tard. Car à quinze ans, il avait été emmené et placé sous les verrous. Puis elle cessa de répondre à ses lettres, des lettres nom-

breuses, dans lesquelles il essayait de lui expliquer ce qui était arrivé. Mais il n'eut plus jamais de nouvelles. Et ce fut la plus terrible épreuve à supporter. Il était sûr qu'au moins elle aurait toujours été de son côté.

C'est pourquoi il avait décidé de revenir à Cork après sa sortie de prison, plutôt que de retourner à Belfast. Il était revenu à Cork pour lui expliquer, en tête à tête, ce qui s'était passé, lui dire pourquoi il avait connu la prison, afin qu'elle cesse d'avoir une mauvaise opinion de lui. Il était revenu à Cork parce que c'était le seul endroit où il se souvenait avoir été heureux. Depuis son arrivée, il n'était allé qu'une fois jusqu'à chez elle, le tout premier jour. Et, ce matin-là, en sortant de chez lui, la tête pleine de Michaela, sans savoir où il voulait aller, ses pas le conduisirent vers la maison de sa grand-mère pour la seconde fois. La proximité et la gentillesse de Michaela la nuit précédente avaient réveillé en lui le souvenir de sa grand-mère et il sentit soudain le besoin de revoir la maison, d'être proche d'elle, de se souvenir d'elle.

Alors qu'il marchait en direction de la bâtisse, il se remémorait sa visite le premier jour de son arrivée à Cork. Débarqué en bus à la station de Parnell Place, il s'était aussitôt mis en route, sûr de retrouver le chemin de sa maison, la seule qu'il eût jamais connue, sûr que son instinct le guiderait. Mais il n'avait cessé de tourner en rond. Et, bien qu'il détestât cela après son long séjour en prison, il avait demandé son chemin à des passants mais n'avait rien compris de qu'on lui avait dit, avec l'accent chantant de Cork. Soudain, sans s'être rendu compte qu'il était tout près, il tomba sur une petite maison en brique rouge dans Friar's Walk, mais elle avait été transformée. Et ce fut alors qu'il comprit pourquoi elle n'avait pas répondu à ses lettres. Elle était morte et personne n'avait pris la peine de le lui dire.

Et maintenant, pour la seconde fois, Davy se tenait devant la maison. Cette maison qui n'était plus celle de sa grand-mère. La demeure était devenue bourgeoise,

habitée par des gens qui ne savaient rien de la vieille femme qui avait vécu en ces lieux, qui y avait passé la grande majorité des nuits de ses quatre-vingts années. Davy ne vit pas le buisson ornemental, au milieu de l'espace central devant la maison ; ce petit arbuste était invisible à ses yeux. Il voyait, lui, le gigantesque noisetier qui l'avait précédé, se dressant fièrement au-dessus des herbes hautes avec ses branches qui s'étendait par-dessus l'allée. Il se revoyait en train de se balancer dans l'arbre et l'entendait crier : « Descends de là, Davy, tu vas te faire mal ! » Et il lui répondait : « Viens me chercher, grand-mère ! »

Il comprit qu'il était le seul à penser à elle avec affection. Autrement, elle n'existait plus. Et qui penserait à lui avec amour quand il serait mort ? Qui pensait ainsi à lui avec affection alors qu'il était vivant ? Les événements de la nuit précédente — les attentions de Michaela — venaient d'une inconnue qui avait sa propre route à faire. Avec tristesse, il tourna le dos à la maison de sa grand-mère en pensant qu'être seul signifiait aussi n'avoir personne pour témoigner de sa vie, n'avoir de place dans le cœur de personne. Il pensait que tel était son cas et que, s'il devait mourir maintenant, Michaela ne saurait jamais ce qu'il ressentait pour elle.

— Eh, m'sieur, vous pleurez ? demanda un garçonnet en le regardant.

Il descendit doucement Friar's Walk. Jadis, il y courait, mais plus personne n'était lancé à ses trousses.

Pendant le reste de la journée, il ne put tenir en place, ne sachant que faire, incapable de se concentrer pour assister à un cours ou se plonger dans un livre ; il n'avait donc guère de raison d'aller à l'université. Il ne pourrait pas non plus supporter le silence du squat et il ne voulait pas aller vers le pont car il se sentait incapable de réagir face à Michaela s'il la rencontrait. Il marcha toute la journée en pensant, tout en s'efforçant de ne pas penser.

Il sillonna le nord de la ville, montant et descendant des escaliers raides, passant par d'étroites allées, traversant des usines, des terrains à l'abandon, suivant les méandres d'une rivière sale. Il marchait tête baissée, sans faire attention aux déchets, à l'odeur de brasserie, au chien qui le suivait depuis une heure, aux enfants dont il franchissait le territoire, aux ballons de football qui lui frôlaient la tête, aux vieilles femmes aux cheveux blancs et à la peau parcheminée, dans leur robe d'intérieur en Nylon, qui, assises sur des chaises de cuisine devant leur porte, goûtaient cette belle journée inespérée et lui disaient bonjour, non plus qu'aux hommes, jeunes et vieux, qui le suivaient du regard sans le saluer. Finalement, il arriva au bas de la pente de Patrick Hill, si raide qu'il ne pouvait pas ne pas courir ; il retourna alors vers le centre-ville.

Passant devant le cinéma sur Grand Parade, il constata que la foule était en train de rentrer. Vidant ses poches pour voir s'il avait le prix d'un ticket, il fit la queue, pensant qu'un film pourrait lui permettre de faire une pause dans ses tristes méditations. Mais dès qu'il fut installé, il comprit qu'il n'en serait pas ainsi, qu'il ne cesserait de tourner et de retourner les choses dans sa tête et le film se déroula donc sans lui.

Comment Michaela aurait-elle pu savoir que ses attentions de la nuit précédente, faites selon l'inspiration du moment et alors qu'elle avait trop bu, auraient un tel effet sur Davy ? Jusque-là, si quelqu'un lui avait demandé s'il aimait Michaela, Davy aurait répondu oui. Si on lui avait demandé pourquoi, il aurait peut-être dit que c'était son allure dans sa robe rouge ou la couleur de ses cheveux. Pressé plus encore, il aurait souligné la vivacité de son regard qui lui laissait imaginer que la vie avec elle ne pouvait être ennuyeuse. Face à un auditeur attentif, il aurait pu continuer dans cette veine et dire que c'était la politesse avec laquelle elle avait écouté les poivrots, quand la plupart des gens ne leur aurait pas accordé une

seconde. Il aurait pu parler de mille petites choses la concernant. Mais, après la nuit précédente, il n'aurait plus été capable de distinguer un élément, ou même un ensemble d'éléments, pour expliquer ce qu'il ressentait pour elle. Il éprouvait ces sentiments parce que c'était elle. Qu'est-ce qui transforme le sentiment de bien aimer ou même d'être amoureux en véritable amour pour une personne ? Est-ce qu'en une seule seconde tout avait basculé pour Davy, pendant qu'ils étaient assis ensemble dans l'obscurité, la nuit, côte à côte, sans dire un mot ? La gentillesse de Michaela avait eu pour conséquence de transformer ce que Davy ressentait pour elle. Il savait qu'il l'aimait et que ce sentiment ne changerait jamais. Il savait qu'il ne pourrait éprouver la même chose pour quelqu'un d'autre. Il savait aussi qu'il ferait n'importe quoi pour l'aider, la protéger, qu'il était prêt à tout pour elle.

Le film, invisible pour Davy, continuait de se dérouler. S'il avait essayé de se concentrer, il aurait éprouvé de grandes difficultés car le couple assis devant lui agaçait tout le monde alentour. Pendant la majeure partie du film, ils bavardèrent aussi fort que s'ils s'étaient tenus dans un café ; ils ne se taisaient que lorsqu'ils se bécotaient, silence que chacun accueillait avec bonheur, sauf leurs voisins immédiats qui, les malheureux, recevaient des coups de coude et de jambe divers et variés, alors que le couple se serrait de plus en plus fort.

Davy ne remarqua rien de tout cela ; il se trouvait à des années-lumière, continuant de méditer sur la relation entre Michaela et Colin, se demandant si elle l'aimait et si oui, pourquoi...

En revanche, il y avait une personne qui ne se trouvait pas à des années-lumière de lui : c'était Colin. Si Davy s'était penché en avant et avait tâté une moitié du couple enlacé — Colin — il aurait pu lui poser quelques questions. Une autre chose était sûre : Colin l'aurait envoyé au diable.

Sans saisir un traître mot de ce qui se passait, Davy resta assis pendant tout le film, perdu dans ses pensées jusqu'au déroulement du générique et au retour des lumières. Mais ce ne fut que lorsque les gens autour de lui commencèrent à s'agiter que Davy réalisa que le film était terminé. Il enfila son blouson et, toujours plongé dans son univers sombre, il attendit que l'homme assis à ses côtés se déplace jusqu'au bout de la rangée, sans prêter attention à la détresse de la fille du rang de devant — seconde moitié du couple enlacé.

— Colin, j'ai perdu ma boucle d'oreille, aide-moi à la retrouver, demandait une Samantha échevelée.

— Oh, elle peut être n'importe où. Allez, viens.

— Non, il faut que je la trouve, elle appartenait à ma mère.

L'homme placé à côté de Davy commença à avancer dans la rangée et Davy fit de même jusqu'à ce que sa main rencontre un objet coincé dans la partie haute d'un siège de la rangée précédente. Il regarda, vit quelque chose briller et le prit. Il s'agissait de la boucle d'oreille manquante. Il regarda alentour, à la recherche de sa propriétaire. Il ne vit pas Samantha, elle était à quatre pattes.

— C'est ce que vous cherchez ? demanda Davy à Colin, qui étudiait le sol devant lui et ne faisait pas beaucoup d'efforts pour contribuer aux recherches.

Il aurait fallu plus qu'une boucle d'oreille ayant appartenu à la mère de Samantha pour voir Colin ramper parmi les chips, les chewing-gums écrasés et les taches de Coca. Peut-être, s'il s'était agi d'un objet lui appartenant, et encore... Colin leva la tête et, ne le reconnaissant pas depuis leur brève rencontre sur le pont, il prit la boucle d'oreille des mains de Davy, hocha la tête et murmura des remerciements. Mais, bien qu'il ne l'eût vu qu'une fois auparavant, Davy le reconnut tout de suite.

— Je n'arrive pas à la retrouver, annonça une voix sous le siège.

— Tu peux te relever, je l'ai, répondit Colin.

— Merci de me le dire !

L'estomac de Davy ne fit qu'un tour. Il ne pourrait pas supporter de retrouver Michaela si tôt : pas ici, pas maintenant et surtout pas avec ce type.

Samantha se releva. Davy la regarda, puis regarda Colin. C'était bien Colin, aucun doute là-dessus, mais qui était donc cette femme avec lui ? Où était Michaela ? Il fixait un visage, puis l'autre et recommençait, si intensément que Samantha et Colin échangèrent des regards ennuyés et, pensant que Davy était fou, tournèrent rapidement les talons et se dépêchèrent d'avancer dans la rangée.

Davy fit de même et se perdit dans la foule des gens qui attendaient de pouvoir quitter la salle. Pendant ce temps, il examina Samantha et Colin devant lui. Il les vit se tenir par la taille et fut le témoin du moment où Colin se pencha pour l'embrasser. Jusqu'alors, Davy n'avait jamais ressenti une haine aussi violente. Il se demanda ce qu'il devait faire. Il essaya de se calmer et de réfléchir. Quelle serait la meilleure solution, pour le bien de Michaela ?

Comme la foule avançait petit à petit, Davy vit Colin tapoter tendrement les fesses de la fille et il se demanda ce que cet abruti faisait au cinéma en se comportant ainsi, alors qu'il avait une fille aussi parfaite chez lui. Et qu'est-ce que Michaela pouvait bien lui trouver, de toute façon ? Il nota avec dégoût que Colin était en train de lécher l'oreille de la fille.

Peut-être — mais ce n'est pas sûr — Davy aurait-il été un peu réconforté à l'idée de savoir que, malgré ses errances, Colin adorait Michaela, qu'il l'avait aimée, tout comme Davy, à la minute où il l'avait vue, et qu'il continuait de penser qu'elle était la plus belle femme qu'il eût jamais rencontré.

La foule se dispersait dans la rue. En prenant soin de garder ses distances, Davy suivit le couple qui traversa Grand Parade et descendit Washington Street. Puis,

n'étant pas encore rassasié, Samantha et Colin s'arrêtèrent sous un porche et s'embrassèrent. Davy se dissimula sous un autre porche, les regarda et sentit la moutarde lui monter au nez. Tout ce qui concernait Colin commençait vraiment à lui porter sur les nerfs.

— Sale porc, murmura-t-il.

Deux passants se retournèrent et le fixèrent, puis avancèrent en hâte. Sans même remarquer leurs regards, il continua à maugréer. Obèse, gros... gros porc. Plus qu'une exagération, en réalité. Colin avait effectivement grossi en un an et un observateur beaucoup moins critique que Davy aurait pu noter le léger double menton et l'estomac naissant.

— Et moche, en plus, maugréa-t-il en les suivant de l'autre côté de la route, sentant l'exaspération monter de plus en plus.

Tout à fait inexact, cette fois, mais on pouvait difficilement imaginer que Davy puisse apprécier l'apparence de son rival. Pourtant, la plupart des gens auraient dit qu'il était beau. Polly n'avait pas été de cet avis le jour où il était venu à la boutique avec Anna mais, parmi les représentantes du sexe féminin, elle était l'une des rares exceptions.

— Espèce de pédé teint en blond, murmura-t-il.

On aurait pu espérer qu'il serait en mesure de concocter des insultes mieux senties après son long séjour en prison mais, à son insu, il avait dit vrai, plus ou moins. Car Colin se teignait effectivement les cheveux et cela depuis son adolescence. Jadis, ses tantes poussaient des cris d'émerveillement à la vue de sa chevelure et ses quatre sœurs prétendaient qu'il était inutile pour un garçon d'avoir des cheveux aussi blonds. Mais le jeune Colin n'était pas de cet avis, il connaissait ses atouts, il savait qu'un blondinet à l'aspect angélique s'en sortait beaucoup mieux qu'un garçon aux cheveux bruns et ternes ; et, plus tard, la couleur de ses cheveux provoquait l'admiration des filles quand elles le voyaient pour la

première fois, elle les incitait à dire « oui » à tout ce qu'il proposait. C'est la raison pour laquelle, lorsque ses cheveux commencèrent à foncer, il remarqua qu'au même moment les cheveux de sa sœur aînée commençaient à s'éclaircir. Il ne lui fallut guère de temps pour découvrir son secret — « Soleil » — et cela devint aussi le sien. Personne ne le savait, pas même Michaela. Seule la pharmacienne qui lui fournissait la lotion était au courant.

— Potiche, murmura Davy avec hésitation.

Davy n'avait pas prêté grande attention aux invectives de ses compagnons de cellule. Néanmoins, il n'avait pas tout à fait tort. Colin était une potiche dans la mesure où il manquait de profondeur, ce dont Michaela avait pris conscience. Samantha en avait pris conscience. Quatre-vingt-quinze pour cent des femmes qu'il rencontrait finissaient par s'en rendre compte. Anna, n'étant pas vraiment une lumière elle-même, n'avait rien remarqué. Mais ses talents de vendeur, sa connaissance des femmes — dérivée de ses quatre sœurs aînées —, conjugués à son physique, lui permettaient d'aller très, très loin. C'est pourquoi Michaela et des femmes intelligentes, comme Samantha, mais aussi d'autres, moins futées, à l'image d'Anna, succombaient toutes au premier regard.

Le couple arriva jusqu'à un immeuble. A la porte d'entrée, Samantha fouina dans son sac pour chercher les clés pendant que Colin l'embrassait dans le cou. Les ayant trouvées, elle ouvrit la porte, prit la main de Colin et ils pénétrèrent à l'intérieur. Mais, à l'instant où elle se retournait pour fermer la porte, Samantha vit Davy debout de l'autre côté de la route, les regardant avec des yeux furibonds ; elle le reconnut comme étant celui qui les fixait au cinéma. Elle donna un coup de coude nerveux à Colin.

— Dégage, espèce de clodo ! cria Colin avant de claquer la porte.

Davy continua de contempler l'immeuble. Quelques instants plus tard, la lumière s'alluma au dernier étage et

Davy vit Colin s'approcher de la fenêtre et fermer les rideaux.

— Sale crétin décoloré ! Gros lard ! murmura-t-il.

Un homme et une femme qui passaient par là pressèrent le pas.

— Je ne suis pas soûl, lança-t-il derrière eux.

— Bien sûr que non, mon pote ! répondit l'homme.

Davy mesura combien il était ridicule. Il fallait qu'il arrête de penser à Colin et à la haine qu'il éprouvait envers lui. Il devait concentrer toute son énergie sur Michaela et sur la façon dont il devrait agir envers elle. Il songea à se rendre chez elle pour lui dire ce qu'il avait vu. Mais est-ce qu'elle le croirait ? Sans doute pas. Et est-ce que ce serait une bonne chose ? De toute façon, il jouerait le rôle de messenger de mauvais augure. Il fallait qu'il réfléchisse à une conduite à tenir.

— Salut !

Davy détourna son regard de la fenêtre et aperçut une fille, vaguement familière, qui le fixait, tout près de lui.

Polly vit dans son expression qu'il ne l'avait pas reconnue ; elle s'y attendait. Il fallait généralement qu'elle se présente une demi-douzaine de fois avant que les gens la reconnaissent sans aide. Mais elle aurait aimé que les choses se passent différemment avec lui.

— Salut ! répondit-il poliment.

— Tu ne te souviens sans doute pas de moi. Nous nous sommes parlé l'autre soir à la cantine, lui dit-elle.

Il la scruta à nouveau.

— Ah oui, ça y est. Tu es la responsable de classe.

— Pardon ?

— Tu m'as ordonné de retourner en cours la semaine dernière.

Une autre lampe s'alluma dans l'appartement. « La chambre à coucher, sans aucun doute », pensa Davy.

— Bah, je n'aurais pas vraiment dit les choses comme ça, répondit Polly, légèrement irritée.

« Peu importe, songea-t-elle, au moins il s'est souvenu que je ne lui étais pas complètement inconnue, c'est déjà quelque chose. »

— Tu veux venir à une soirée ? proposa-t-elle.

Elle était si surprise par ses propres paroles qu'elle faillit se retourner pour voir qui les avait prononcées.

— Je ne pense pas, je...

— C'est juste en face. Ma cousine Cliona organise une fête à laquelle je me rends.

Elle désigna l'immeuble.

— Là-dedans ? s'étonna Davy.

— Oui.

Davy réfléchit. Il ne pouvait rien faire de là où il était ; il semblait plus avisé de jouer le cheval de Troie.

— D'accord.

Ils traversèrent la route. Polly sonna et ils attendirent. Elle se sentit sur un petit nuage — pendant quelques secondes. Puis l'inquiétude reprit le dessus.

— Ce n'est pas une grande fête, précisa-t-elle. Du moins, c'est ce que je crois. En fait, je n'en sais rien, mais ça pourrait être important car Cliona a beaucoup d'amis. Des tonnes. Certains sont un peu étranges, en tout cas c'est l'impression qu'ils me font, mais c'est difficile à dire. Je veux dire : Cliona a l'air étrange, mais elle ne l'est pas. Du moins, je ne le crois pas, mais d'autres penseraient le contraire. Elle veut certainement qu'ils le pensent, tu sais, ça fait partie de son image. Pour être honnête, je ne sais pas à quoi m'attendre, mais tu pourras partir quand tu voudras. Les boissons seront gratuites et la nourriture aussi. Mais je ne veux pas dire que c'est pour ça que tu viens, tu peux prendre tout ce que tu veux. C'est une fête, après tout, et c'est bien leur but, non ? Je dois dire que que j'ai peu d'expérience des soirées. Bon, bien sûr, j'ai été à quelques-unes et même plus que ça. Et tu ne devras pas passer la soirée à parler uniquement avec moi. Si tu restes, bien sûr. Car tu agis absolument comme tu le sens et tu parles à qui tu veux. Mais tu n'as

pas besoin que je te dise ça, c'est la raison d'être des soirées, de rencontrer des gens, en plus de la nourriture et des boissons. (Elle le regarda à nouveau et il lui sembla que, même noyé dans ses bafouillages, il ne lui accordait pas toute son attention.) Et la musique. Elles sont faites de musique aussi...

Elle en resta là, ayant constaté qu'il n'était pas la personne idéale pour mener à bien une conversation.

La porte s'ouvrit.

— Pollychou, eh, eh, eh ! cria Cliona d'une voix aiguë et, se sentant d'humeur démonstrative, elle fit un gros câlin à sa cousine, puis relâcha son étreinte et regarda Davy. Ainsi, ma super-Pollychou, c'est donc lui ! Je commençais à penser que ta mère avait tout inventé.

Davy sourit à Cliona, attendant que Polly dise ce qu'il en était, mais elle n'y arrivait pas. Elle ferma son visage, garda les yeux clos et attendit que Davy s'en charge lui-même.

Puisque Polly semblait muette, Davy se lança :

— Je m'appelle Davy. En réalité, je ne suis pas celui...

— Moi, c'est Cliona, la cousine de Polly. Mais on est plutôt jumelles, il n'y a que quatorze jours de différence entre nous. Je suis sûre que Polly t'a déjà tout raconté sur moi.

Polly ouvrit les yeux. Cliona avait pris Davy par le bras et le conduisait à l'intérieur.

Un Davy amusé se retourna pour la regarder.

— Viens donc, super-Pollychou ! cria-t-il ironiquement.

— Tu l'appelles comme ça, toi aussi ! s'exclama Cliona avec ravissement.

Il n'y avait qu'une seule ampoule de 40 watts, suspendue au plafond et recouverte d'un tissu rouge pour conférer une certaine ambiance à la pièce. Il régnait une pénombre telle que Polly ne voyait pas où elle mettait les pieds et la fumée n'aidait pas non plus. « Pas que de la fumée de cigarette », pensa-t-elle, en opinant du chef d'un air sérieux.

— Attention ! s'exclama quelqu'un alors que Polly trébuchait sur les jambes enlacées d'un couple étendu sur un pouf.

— Désolée, je ne vous avais pas vus, dit-elle et elle se pencha pour demander avec beaucoup de sollicitude : Est-ce que ça va ?

— Dégage !

Il y avait bien une trentaine de personnes entassées dans le petit salon et, hormis quelques couples très occupés, tout le monde discutait par-dessus la musique mise à plein volume. Polly se dépêcha de rattraper Cliona et Davy et, tandis qu'ils passaient devant l'un de ces groupes, une main se tendit soudain et s'empara du bras de Cliona.

— Attends une seconde, je reviens, dit Cliona tout en se dégageant.

Le propriétaire de cette main était grand, très grand, plus de deux mètres, avec un cou incroyablement long et une énorme pomme d'Adam, atteignant pratiquement la taille d'une Granny Smith. Polly découvrit son visage à l'aspect cadavérique qui, comme le reste de sa personne, indiquait qu'il n'absorbait sans doute pas toutes les vitamines nécessaires. Un petit peu de viande rouge ne lui ferait sûrement pas de mal.

— Je vais juste chercher un verre à ma cousine et à son copain, je reviens, reprit Cliona alors que le grand type se penchait pour l'embrasser, mais cela faisait beaucoup de chemin et Cliona était partie depuis longtemps quand il toucha au but.

Davy et Polly la suivirent pendant qu'elle se frayait un chemin dans la foule, souriant, faisant des signes, riant et envoyant des baisers avec des « Salut ! » et des « Ça va ? » à tous ceux qui croisaient sa route jusqu'à ce qu'elle arrive à la cuisine, où elle leur tendit à chacun une canette de bière provenant d'un pack du frigo.

— Pollychou et Davylou, dit-elle avant de s'arrêter et de leur sourire à tous deux, n'est-ce pas super, la façon dont

vos noms vont si bien ensemble ? Bon, même si je connais votre genre, les amoureux, et que je sais que vous préféreriez vous cacher dans un coin tranquille pour le restant de la nuit, je ne pourrai pas vous laisser faire ça à ma soirée. Il va falloir que vous fassiez connaissance avec les autres.

Elle les prit tous les deux par la main et les tira derrière elle, en recommençant à fendre la foule pour revenir au grand type maigre et à son groupe.

— Eh, tout le monde, c'est ma cousine Polly avec son copain Davy. Davy, Polly, voici Piailleur, Neiler, Fi, Ollie et Toris. Oh, on sonne, je reviens tout de suite.

Elle rigola et disparut à nouveau dans la foule.

À l'extrémité du petit groupe, Polly et Davy se regardèrent, sourirent d'une façon un peu embarrassée et ouvrirent leurs canettes. Polly détestait la bière mais, voyant Davy en avaler une grande gorgée, elle fit de même en essayant de ne pas penser au goût de la boisson, estimant que ça lui ferait peut-être du bien, que ça la détendrait un peu. Il n'en fut rien car elle l'avalait de travers, crachant et toussant à qui mieux mieux. Elle se tordit en deux, toussa à n'en plus finir, tenta de retrouver son souffle. Pour essayer de l'aider, Davy lui prit la canette des mains et lui tapa dans le dos, ce qui n'aida pas et ne réussit même qu'à aggraver les choses alors qu'elle faisait un énorme effort pour essayer de le lui dire. Elle l'écarta, se redressa et reprit la canette d'un geste vif.

— Tu essayes de me tuer, ou quoi ? demanda-t-elle, énervée.

Piailleur s'était arrêté au milieu d'une phrase et il se tourna, ainsi que tous les autres, pour regarder une Polly rouge comme une tomate. Elle toussa à nouveau, une petite toux qui se transforma en un gros raclement de gorge. Quand elle s'arrêta enfin, elle esquissa un sourire gêné car ce type, Piailleur, avait l'air de quelqu'un qui boit de la bière dès le petit déjeuner, une canette après

l'autre, et qui ne serait guère susceptible d'éprouver de la compassion pour une personne incapable de tenir la bière, et encore moins pour une personne incapable de l'avaler correctement.

— J'ai avalé une cacahuète de travers, lâcha-t-elle d'une voix rauque en se tapant la poitrine, sans savoir que cinq minutes plus tôt quelqu'un s'était plaint de l'absence d'amuse-gueule dans la pièce. Ça va maintenant, vous pouvez continuer !

Et c'est ce qu'ils firent.

— C'est toi qui devrais me le payer, mec, j'ai dit, reprit Piailleur.

— Désolée de t'avoir poussé, murmura Polly à Davy, j'ai eu un peu peur.

— C'est rien, répondit Davy, tu te sens bien maintenant ?

Elle hocha la tête puis, pensant qu'il serait plus facile d'écouter ces gens que d'essayer d'imaginer ce qu'elle pourrait dire à Davy, elle retourna dans le cercle. Davy la suivit.

— Et j'rigolais pas, disait Piailleur, il aurait dû, pas vrai ?

Polly le regardait fixement, fascinée par sa pomme d'Adam et la façon dont elle montait et redescendait à un rythme fou pendant qu'il parlait.

— Sûr qu'il aurait dû. T'as plus que raison, dit Fi. (Polly baissa alors son regard jusqu'à Fi, si petite qu'elle arrivait à peine à la taille de Piailleur.) C'est de l'art, pas vrai ?

— C'est c'que j'ai dit, répondit Piailleur alors que Polly relevait la tête. Il me le devait, et pas l'inverse. T'as vu, pas vrai, Fi ?

Et Polly baissa à nouveau la tête, attendant sa réponse.

— Ouais. Ça couvrirait tout le plafond. C'est vraiment quelque chose, c'était extraordinaire, dit-elle. Vraiment... vraiment extraordinaire. Une sorte de... qu'est-ce que tu dis déjà, Piailleur ?

— Je sais pas, que c'était..., ah oui, « picassoësque ».

— Ouais, c'était comme un « Picassoesque », répliqua Fi, qui n'avait pas beaucoup de connaissances en matière d'histoire de l'art.

— Est-ce que c'était quelque chose de « Picassoesque » ou, et je suis sûr que c'est ce que vous voulez dire, de la période bleue ou rose de Picasso ? demanda Davy. A moins que vous ne vous référiez à l'influence cubiste dans son œuvre ?

Toutes les têtes, y compris celle de Polly, se déplacèrent en même temps, comme si une baguette magique les avait tournées vers Davy.

— Ce que je me demande, expliqua Davy, c'est si l'œuvre reflétait la mélancolie et le désespoir de sa période bleue ou la force vitale de sa période rose tardive.

Davy se rappelait parfois ce qu'il avait lu et, s'ils devaient tous être aussi prétentieux, pourquoi ne pas se joindre à eux ? Au moins, lui, il savait de quoi il parlait.

— En fait, y avait tout dedans, répondit Piailleur. Et, qui sait, ça pourrait valoir une fortune dans quelques années. Et le pire, c'est qu'il va repeindre dessus ! Des graffitis, c'est comme ça qu'ils les appellent. Ces types-là me portent sur les nerfs, tu comprends ce que je veux dire ? Philistin sanguinaire ! Et lui, il est quoi en fait ?

Il marqua une pause et son regard s'arrêta sur Polly. Il la fixa en se demandant si Cliona avait bien dit que cette fille BCBG était sa cousine. Dans un premier temps, Polly ne le remarqua pas car elle attendait que sa pomme d'Adam se remette en marche, mais, comme elle ne bougeait pas, elle vit avec surprise qu'il avait les yeux braqués sur elle et se demanda s'il attendait une réponse.

— Un philistin ? hasarda-t-elle alors qu'il continuait à la fixer.

— Exactement, répondit-il avec tant d'emphase qu'il semblait que c'était la première fois que cette pensée lui traversait l'esprit, comme si Polly avait énoncé là une idée très fine et inédite concernant le caractère de cet

homme. Un philistin, c'est vraiment ce qu'il est. Et un foutu parasite ! Je lui paye un loyer, qu'est-ce que ça peut lui faire ce que j'fais dans ma chambre, je le payais, pas vrai ?

Il but une gorgée de bière et les autres firent de même, tous appréciant cette pause momentanée dans la conversation. Tous sauf Polly, qui ressentait toujours un besoin désespéré de remplir les blancs, et cela d'autant plus que Davy était à ses côtés.

— Est-ce que ça fait mal ? demanda-t-elle en se tournant vers la fille nommée Toris.

— Hein ?

— Ton piercing dans le nez ?

— Non, ça va, tu ne fais plus attention au bout d'un moment.

— Vraiment ? (Une autre pause.) Ça doit être étrange, surtout quand tu es enrhumée, insista-t-elle.

La fille la regarda en se demandant si Polly était délibérément odieuse. Mais non, elle était seulement curieuse, et elle poursuivit :

— Tu sais, quand tu te mouches. (Toris la regarda avec mépris, mais elle ne s'en rendit pas compte. Au contraire, elle continua, ravie d'avoir trouvé un sujet de conversation.) Je dois dire que je n'aimerais pas en avoir. S'il s'agit d'un piercing dans le nombril ou le sourcil, ça fait bizarre, mais pas autant que ceux dans le nez. Ils n'ont pas les mêmes conséquences au niveau de l'hygiène, d'ailleurs. (S'enfonçant toujours plus, elle ignore la petite voix dans sa tête qui lui ordonnait de s'arrêter tout de suite.) Je ne veux pas dire qu'ils ne soient pas hygiéniques. Juste bizarres. Cela semble tout à fait dégoût... bizarre, de ne pas pouvoir se moucher correctement quand tu es enrhumée. (Elle s'enfonçait toujours plus profondément. Il devint évident, même à Polly, que ses opinions ne recevaient pas un très bon accueil.) Bien sûr, je parle pour moi personnellement. Ça ne me plairait pas à moi. Mon nez est si petit, je crois que j'aurais des pro-

blèmes, contrairement à la majorité des gens, contrairement à toi, je suis sûre que tu n'en auras pas.

Toris s'éloigna.

— C'est vraiment la cousine de Cliona ? demanda-t-elle avec une incrédulité pleine de dédain.

Et le groupe resserra les rangs, laissant Polly et Davy à l'extérieur.

« C'est un cauchemar », pensa Polly. Jamais de sa vie elle ne s'était sentie si mal à l'aise. Elle regarda alentour : tout le monde, à l'exception de Davy et d'elle-même, était habillé en « alternatif », uniformément, avec autant de variété qu'un groupe d'employées de la Banque d'Irlande. Leurs vêtements semblaient avoir été lavés tous ensemble à de nombreuses reprises dans une machine à laver géante, jusqu'à ce que les couleurs originales aient disparu au profit d'un ton indescriptible dans les vert-gris anthracite qui les couvrait de la tête aux pieds. Les seules taches de couleur, hormis le sweater rouge de Davy et sa jupe à fleurs Laura Ashley, étaient formées par les têtes de ceux qui ne portaient pas de dreadlocks, mais des cheveux rouges ou jaunes formant des épis : l'originalité et le choc provoqué par ces coiffures se perdaient un peu du fait de leur multiplicité. C'était la chose la plus stupide qu'elle eût jamais faite de sa vie : venir à une soirée inepte en y traînant Davy. Puis elle le regarda et fut surprise de voir qu'il lui souriait.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? lui demanda-t-elle.

— Tu n'es pas vraiment diplomate...

— Je ne comprends pas pourquoi elle a réagi comme ça. Je faisais la conversation, c'est tout. Je disais juste ce que j'en pensais, et ça doit être horrible de porter un piercing quand on est enrhumé, non ? Ça te plairait, à toi ?

— Non, mais tu aurais peut-être dû en rester à la couleur du ciel.

— Tu peux parler ! répliqua-t-elle. Crânant avec tes connaissances sur Picasso...

— Crânant ?

— Ouais ? Mais c'était très bien fait !

Il but une gorgée. Elle plaça la canette sur les lèvres pour faire comme si.

— Certains en ont à des endroits encore plus étranges que le nez, tu sais, reprit Davy en la fixant attentivement.

— Quoi ?

— Des piercings. Certains hommes se font percer le pénis, dit-il en guettant sa réaction, qui ne manqua pas d'arriver.

— Non ! répondit Polly, les yeux sortant des orbites alors qu'elle le regardait avec incrédulité.

— Je suis sûr qu'il l'a fait, affirma Davy en désignant Piailleur.

Polly tourna les yeux vers lui, puis revint à Davy et, d'un ton réfléchi, elle susurra :

— C'est sans doute pour ça qu'on l'appelle Piailleur.

Davy éclata de rire et fit pivoter toutes les têtes vers eux, pendant que Polly se demandait ce qu'elle avait pu dire de si drôle.

— Et les femmes s'en font poser au même endroit, continua Davy.

— Maintenant je suis sûre que tu me racontes des bobards !

Davy oublia brièvement la raison pour laquelle il se trouvait là, il oublia Colin et sa petite amie, il oublia même Michaela. Il se rendit compte qu'il aimait bien cette Polly. Elle était rigolote. Il pouvait envisager de devenir son ami. Polly tourna les yeux vers lui, il lui souriait.

— Alors, tu crois que Toris en porte un ? demanda-t-il.

— Comment pouvais-tu savoir à quoi je pensais ? répliqua-t-elle, étonnée.

Il comprit qu'elle se sentait aussi mal à l'aise que lui, elle en avait l'air, en tout cas. Peut-être était-ce la raison pour laquelle elle l'avait emmené ici, quand elle l'avait vu dehors, car elle savait quel genre de personnes assiste-

raient à la soirée. Et, pour la première fois, il commença à penser à elle.

— Alors, super Pollychou !

— Quel nom stupide ! Cliona est la seule à m'appeler ainsi, ça fait des années que je n'ai pas entendu ce nom, elle doit être soûle.

— On ne peut pas se douter que vous êtes cousines.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! Mais nous nous ressemblions quand nous étions plus jeunes. Cliona me dit toujours que quand j'aurai quarante ans mes vêtements correspondront finalement à mon âge, elle doit avoir raison. Et en ce qui concerne l'histoire du petit copain, je suis désolée, je mettrai les choses au point avec elle plus tard. Dieu seul sait comment une telle idée lui est venue.

— Dis-moi, qu'est-ce que tu veux faire plus tard, quand tu auras fini la fac ?

— Je ne sais pas vraiment, répondit-elle en haussant les épaules. Enseigner, j'imagine. En fait, c'est ce que pensent mes parents, mais je n'en suis pas sûre. Je vais sûrement rater mes examens, jusqu'à présent j'ai eu de mauvais résultats. Je n'arrive jamais à me limiter à la question posée dans les devoirs. En tout cas, c'est ce qui était écrit sur le dernier corrigé par le professeur Kiely. Je croyais être maligne en abordant le problème sous un angle différent par rapport aux autres mais, à l'évidence, je me suis perdue. « SVP, lisez la question avec soin et contentez-vous d'y répondre ! »

Tout à coup, elle se sentit gênée et arrêta de parler. Pendant un moment, ils regardèrent les gens autour d'eux. Quelqu'un venait de mettre du reggae et un couple, solitaire au milieu de la pièce, dansait à son rythme. Les pubs s'étaient vidés et l'appartement débordait de visiteurs.

— Et toi ? demanda Polly.

— Moi quoi ?

— Tu étudies les beaux-arts aussi ?

— Pas exactement.

— Mais tu viens en cours. Tu fais partie d'un programme d'échange avec Queens ?

— Non.

— Je pensais pourtant que ce devait être le cas, tu sais, avec ton accent du Nord. Qu'est-ce que tu fais ? Tu as l'air un peu âgé pour être en premier cycle. Tu prépares une maîtrise ?

— En quelque sorte, répondit-il d'un ton vague.

— Je vois, tu n'es pas vraiment en première année et tu fais une sorte de maîtrise. Ah, oui, tout s'éclaircit maintenant. Tu ne donnes pas beaucoup d'informations...

Elle attendait une explication. Davy était sur le point de la lui donner, mais il n'avait pas l'habitude de parler de lui. Et s'il lui avouait qu'il n'était pas vraiment un étudiant, cela demanderait trop de développements.

— Tu as raison, je prépare une maîtrise, murmura-t-il.

— En quoi ?

— En anglais.

— C'est ce que je pensais. Mais quel est ton sujet de mémoire ?

« Mon Dieu, qu'est-ce qu'elle peut poser comme questions ! » pensa-t-il.

— La littérature anglaise, répondit-il, cherchant à gagner du temps.

— Tu prépares une maîtrise en anglais dont le sujet est consacré à la littérature anglaise ? C'est totalement novateur, tu pardonneras mon ironie, mais cela ne laisse pas grand-chose pour les autres étudiants, tu ne trouves pas ? Personne ne pourra te critiquer pour avoir choisi un sujet trop pointu, ça, c'est sûr. Tu as un titre ?

Il la regarda, déconcerté, essayant de trouver quelque chose.

— « Lumière et obscurité : la séparation des races dans la poésie américaine du xx^e siècle », annonça-t-il finalement.

C'était le titre d'un livre qu'il avait vu à la bibliothèque dans la journée et il le jugeait ennuyeux à souhait pour un sujet de maîtrise.

— Intéressant, répondit Polly, guère convaincue.

— Sans doute, répondit-il sans se mouiller.

— Mais pourquoi assistes-tu à nos cours ?

— Bah, j'aime faire une pause dans ma recherche et, puisque je veux enseigner, j'aime voir les profs en exercice.

Il s'en voulait de lui mentir ainsi, mais elle ne lui laissait pas le choix.

Colin descendit l'escalier, fou de rage. Samantha se conduisait comme une garce : le renvoyer à la maison, comme un petit garçon ! Combien de temps ce petit jeu allait-il durer ? Il était si sûr de rester chez elle pour la nuit qu'il avait téléphoné à Michaela quelques heures plus tôt pour lui raconter qu'il était coincé à Sligo. De tous les endroits, pourquoi n'avait-il pas choisi une ville plus proche ? Même elle ne pourrait croire qu'il avait réussi à dîner avec des clients et à rentrer à Cork en moins de trois heures.

— Ce n'est pas mon problème, murmura-t-il avec une voix féminine, imitant la réponse de Samantha quand il lui avait fait part de cet aspect de la question.

Il tourna au coin de la rue et faillit entrer en collision avec un couple qui partait de la soirée. On avait laissé la porte de l'appartement de Cliona ouverte et, entendant la musique et les bruits de la fête, Colin comprit qu'il venait peut-être de trouver un endroit où passer quelques heures avant de rentrer chez lui à une heure qu'il pourrait plus ou moins justifier. Il s'aventura à l'intérieur et, estimant que toutes les fêtes se déroulaient de la même façon, il se dirigea vers la cuisine et le réfrigérateur. Quelques regards curieux se tournèrent vers lui — il détonnait, mais il avait raison de penser que les gens imagineraient qu'il était l'ami d'un ami d'un ami ou le frère

aîné de l'un des participants. Un verre à la main, il alla vers le salon et s'appuya contre le mur, juste derrière Polly et Davy ; ces derniers ne le voyaient pas car Polly continuait de bombarder Davy de questions, essayant de dégager les idées-phares de son sujet de maîtrise. Colin sirotait sa bière. « Des drôles de gens, pensa-t-il, de vrais écolos. » Les filles étaient sans doute lesbiennes et végétariennes, avec des aisselles poilues, à l'exception de celle à la jupe à fleurs, qui était jolie mais aurait pourtant dû faire quelque chose à ses sourcils, une petite épilation n'aurait pas été du luxe. Il se demanda s'il ne l'avait pas déjà rencontrée, elle lui semblait avoir un visage familier. Mais peu importait, à l'évidence elle avait quelqu'un — « le type du cinéma ! » réalisa-t-il soudain. Le monde était vraiment petit. Il jugea qu'il n'y avait rien de passionnant dans cet endroit, autrement dit qu'il n'y avait là aucune fille qui l'intéressait, et il but rapidement, décidé à aller finir la nuit dans un night-club où il rencontrerait des femmes « normales ».

Il quitta la pièce et, en chemin vers la sortie, passa devant l'une des chambres à coucher. La porte était grande ouverte et il vit une fille étendue sur le lit. « Dans chaque soirée, il y en a une, pensa-t-il, une fille défoncée. » Mais il n'était pas difficile et ça lui avait déjà réussi auparavant. Il s'avança.

— Mon Dieu, murmura-t-il en réalisant qu'il aurait dû s'en douter, une autre hippie. Non merci.

Et il allait partir quand Cliona bougea.

— Salut, dit-elle en ouvrant juste un peu les yeux.

Durant la première heure angoissante de sa soirée, quand elle était convaincue que personne ne viendrait, à l'exception de Piailleur, qui s'était installé là à l'issue de son affrontement avec le philistin, elle avait bu trois doubles vodkas, trois bières, et fumé quelques joints. Elle se sentait alors dans une forme resplendissante, tout en « Davylou » et en « Pollychou », se précipitant pour aller

ouvrir la porte quand, quelques minutes plus tard, elle crut qu'elle allait vomir — ou mourir — et alla s'allonger.

— Tu es venu à ma soirée ? fit-elle en essayant d'avoir une image nette de Colin.

— Oui.

— Bienvenue à la soirée de Cliona, c'est une grande soirée, hein ?

Elle ferma les yeux à nouveau. Elle était typée, mais pas laide pour une hippie. Son tee-shirt s'était relevé, dévoilant son ventre plat avec son petit piercing d'or dans le nombril. Il n'aimait pas trop les piercings mais, à part ça, elle n'était pas mal, pas mal du tout. Elle rouvrit les yeux et essaya de comprendre qui il était.

— Je te connais pas. Qui tu es ? Un ami de Polly sans doute, dit-elle avec l'impression floue de voir des vêtements classiques. T'es un ami de Pollychou ?

— Oui.

Il ferma la porte de la chambre et s'assit sur le lit à côté d'elle.

— J'm'en doutais. Son ami, mais pas son petit ami. Son petit ami n'est pas habillé comme ça, et son visage est différent, à moins qu'elle en ait deux. Deux petits amis. Pas un petit ami avec deux visages, personne n'a deux visages, à part les monstres. Est-ce que Pollychou a deux petits copains ? Deux Mister super Pollychou ?

— Non, je suis juste un ami.

— Je crois que je suis soûle, poursuivit-elle les yeux fermés. En fait, je crois que j'suis complètement soûle. Tu dirais que je suis soûle ?

— Peut-être un petit peu.

— Peut-être un petit peu. Je crois qu'il va falloir que tu ailles te chercher un verre car je suis un peu ivre, bien que ce soit ma soirée, parce que c'est ma soirée. Je me sens pas bien car je suis un peu ivre, parce que c'est ma soirée.

— Tu veux que j'aille t'en chercher un ?

— Non, j'ai assez bu. Il faut que j'y retourne.

« Tous ces hippies sont pour l'amour libre », pensa Colin. Il n'avait jamais fait l'amour avec une fille comme elle auparavant. Elle faisait sans doute toutes sortes de trucs bizarres, surtout quand elle était pompette. Il avança la main et toucha le piercing de son nombril. Elle ne semblait pas contre. Il commença à caresser son estomac.

— Ne fais pas ça, murmura-t-elle.

— Mais c'est agréable, pas vrai ?

— Oui, mais j'te connais pas, t'es un ami de Pollychou. Il continua de la caresser.

— Arrête.

— Pourquoi ? Tu as dit que tu aimais ça.

— Tu n'entends pas quelqu'un crier ? demanda Polly à Davy.

— Non.

— Ecoute. Par là. Tu entends ?

— Ouais, dit-il, guère convaincu.

— C'est Cliona, je reconnaîtrais son cri entre mille.

— Polly, même si c'est le sien, elle est sûrement en train de s'amuser.

— Pailleur, tu sais où est Cliona ?

N'attendant pas la réponse, elle se tourna vers Davy.

— Je vais aller vérifier.

Elle se fraya un passage dans la foule et Davy la suivit ; elle regarda ensuite dans la cuisine : pas de Cliona. Elle passa vite dans le couloir et demanda à tous ceux qui attendaient pour les toilettes, mais personne ne l'avait vue, beaucoup ne la connaissaient même pas. Elle se précipita vers la chambre à coucher et colla son oreille à la porte.

— Je crois qu'elle est là-dedans, dit-elle en tournant la poignée.

— Polly, tu ne peux pas faire ça ! (Davy retint son bras.) Non, Polly, ce n'est pas une petite fille. Tu ne peux pas faire irruption ainsi.

Il y eut un autre cri. Davy se précipita à l'intérieur. Colin était étendu sur Cliona et elle essayait de le repousser. Voyant que c'était Colin et comprenant tout de suite qu'il ne s'agissait pas de l'expression d'une affection réciproque entre lui et Cliona, Davy le saisit par le bras et le tira.

— Dégage ! dit Colin. Comment oses-tu entrer ici alors que nous sommes... ?

Il n'eut pas la possibilité d'ajouter un mot, Davy le tira hors de la chambre, au bas des marches et dans la rue. Là, il le maintint contre le mur et le scruta attentivement. Colin était terrifié, le visage de Davy n'était qu'à quelques centimètres du sien et il n'avait encore jamais vu quelqu'un dans une telle colère.

— Du calme, mec. Elle ne demandait que ça.

Davy savait qu'il devait juste s'en aller.

— Pas le visage, mec.

Davy lui donna un violent coup de poing à l'estomac à trois reprises : une fois pour Cliona, une fois pour la fille du cinéma et une fois pour Michaela.

Davy

La silhouette élancée de Davy dissimulait sa force. Son premier coup de poing avait coupé la respiration de Colin, le deuxième l'avait plié en deux, gémissant de douleur, et le troisième, le plus puissant — celui pour Michaela —, dans l'estomac doux et mou, l'avait fait tomber par terre.

Tandis que Colin gisait là en geignant, Davy s'en alla. Il arriva au coin de la rue, puis ses jambes l'abandonnèrent et il dut s'arrêter. S'appuyant contre le mur, il vomit. Il se sentait affreusement mal et transpirait à grosses gouttes. Il vomit à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il n'ait plus rien dans l'estomac. Finalement, il se redressa et essuya la sueur accumulée dans son cou. Il allait repartir quand il sentit les nausées le reprendre. Il se pencha mais rien ne sortit.

Davy s'était déjà battu, à de très nombreuses reprises et dans des combats beaucoup plus durs que celui-ci. Il ne les avait jamais voulus et, ayant été la cible d'une violence gratuite dans son enfance, il avait appris à la détester. Davy avait compris, enfant, que ses prétendus méfaits étaient juste des excuses pour que son père puisse s'adonner au plaisir sadique de le fouetter. De la même façon, il avait compris en prison que les accusations des autres — il les regardait, semblait-il, « bizarrement » — n'étaient que des prétextes pour laisser libre

cours à leur propre colère. Mais maintenant, Davy pensait qu'il ne valait guère mieux et soupçonnait que Cliona n'avait été qu'une excuse pour qu'il frappe le mari de Michaela.

Davy prit le chemin de la maison à petits pas. Lorsqu'il arriva à Cathedral View, il se mit à plat ventre et rampa par le trou de la porte d'entrée. Puis, n'ayant pas envie de se changer, il se glissa sous les vieilles couvertures sales, laissées par les précédents locataires. Et, dans le lit défoncé — autre héritage de ces inconnus —, il resta étendu toute la nuit et pendant la majeure partie de la journée et de la nuit qui suivirent. Il dormit peu, mais demeura allongé, fixant le plafond, n'ayant pas la tête à lire. Il se leva plusieurs fois pour aller aux toilettes ; il broyait du noir et envisagea de partir de là mais il n'avait pas envie de se prendre trop la tête et, chaque fois, il retournait au lit. Car, finalement, l'optimisme qui l'avait soutenu depuis sa sortie de prison l'abandonnait totalement.

L'incident avec Colin n'avait rien à voir avec cela, c'était juste le déclencheur. Son malheur prenait son origine dans les mois écoulés et, en réalité, dans sa vie tout entière. Il restait allongé à se la remémorer. Pour l'essentiel, il pensait qu'il avait été stupide de ne pas comprendre que les nouveaux départs n'arrivaient que dans les contes de fées et non dans une pauvre vie comme la sienne. Il avait été naïf de ne pas se douter que sa tentative pour laisser tout le mauvais derrière lui était vouée à l'échec dès le début. Il avait aussi fait preuve d'aveuglement en étant si sûr de sa capacité à s'en sortir, il avait cru que ses économies, 300 livres, dureraient jusqu'à ce qu'il trouve un emploi pour vivre et décroche enfin un travail qui corresponde à ce qu'il voulait.

Et ce que Davy voulait vraiment, c'était travailler dans une bibliothèque car il avait été très impressionné par le calme, la dignité, l'atmosphère générale de la bibliothèque de la prison lors de sa première visite — alors qu'elle était à vrai dire assez misérable. Une vie qui serait aussi

différente que possible de celle de sa famille. En prison, il avait passé de nombreuses nuits à s'imaginer dans la peau d'un bibliothécaire, passant sa vie assis derrière son bureau en tapotant sur son ordinateur, vêtu d'une veste en tweed et portant ces amusantes lunettes rondes cerclées d'argent — c'était étonnant car, pour le moment, il ne portait pas de lunettes. Il se voyait impressionner les jeunes filles par l'étendue de ses connaissances littéraires et tenir la porte aux vieilles dames alors qu'elles emportaient leur ration de romans en gros caractères. Etre bibliothécaire, telle était la plus grande ambition de Davy, ou plutôt sa plus grande ambition réaliste, car voir Michaela tomber amoureuse de lui appartenait davantage à l'ordre de la rêverie.

Jusque-là, Davy n'avait rien tenté dans ce sens ; il ne s'était même pas senti prêt pour se présenter à un poste. Il avait voulu s'installer d'abord, trouver un endroit correct pour vivre et un travail alimentaire qui lui permette d'attendre le temps nécessaire. Mais, malgré des efforts considérables, il n'avait rien trouvé, bien qu'il se fût efforcé de ne postuler que pour des travaux nécessitant peu de qualification ou d'expérience. Une semaine plus tôt, il avait été candidat à un emploi insalubre dans une peausserie de l'une des ruelles de la ville. Il s'agissait d'apprêter les peaux d'animaux, destinées à l'exportation et qui seraient ensuite transformées en belles valises de cuir. C'était un emploi, pensait Davy, que seuls les plus désespérés pouvaient accepter ; étant donné le peu d'amateurs, il aurait peut-être une chance. Une chance bien mince, comme la suite le prouva. Même s'il avait appris, avec le temps, à garder les détails peu flatteurs de son passé pour lui-même, le trou, inexplicable et suspect, entre quinze et vingt-trois ans le condamnait à tous les coups. Il pouvait montrer ses références mais celles-ci, aussi brillantes fussent-elles, venaient d'un directeur de prison.

Son seul coup de chance avait été de dénicher cet endroit. C'était assez correct et les précédents occupants avaient laissé beaucoup de choses derrière eux. Hormis les couvertures et l'empreinte de leurs corps, il restait le lit, une cuisinière, quelques pots et poêles, objets qu'ils avaient jugés trop usés pour les emporter. L'électricité n'avait jamais été coupée, et c'était sans doute là le plus grand avantage. Ainsi, Davy était parvenu à vivoter d'une semaine à l'autre, en dépensant très peu. Il avait deux tenues dont il faisait le meilleur usage possible. La majeure partie de son temps était consacrée à lire dans les bibliothèques de la ville et de l'université, ce qui ne lui coûtait guère. Cependant, comme il ne pouvait emprunter d'ouvrages dans aucune des deux, il les achetait, un par un, dans une librairie de livres d'occasion ; une fois terminés, il les rapportait, en tirait la moitié de leur valeur et pouvait ainsi réinvestir dans un autre livre. Il dépensait environ 6 livres sterling par semaine en nourriture. Conscient des effets que l'alcool avait eus sur les membres de sa famille, il ne buvait qu'en de rares occasions, avec les hommes du pont et de temps à autre dans un pub, mais seulement pour pouvoir rester assis là. Jusqu'ici, il avait réussi à survivre avec quelques centaines de livres sterling. Il avait même réussi à se faire un petit cadeau de temps à autre, comme le jour où il avait acheté le CD de Nick Cave que Michaela avait sélectionné quand il l'avait repérée. Et ce n'avait pas été une dépense inutile. Bien sûr, ne possédant pas de lecteur de CD, il n'avait pas pu l'écouter, mais il avait passé des heures sur les paroles et les connaissait par cœur. A son avis et de façon étrange, elles auraient toutes pu être écrites pour Michaela. Mais maintenant, l'argent allait commencer à manquer.

Enfin, le matin du deuxième jour après la bagarre, il s'étira, sortit du lit, quitta la maison et marcha en direction de la ville. Des 300 livres gagnées à la bibliothèque

de la prison, il lui en restait 29, et 45 pence, somme qui ne serait pas éternelle. C'est pourquoi il alla dans un café et décida de dépenser ce qu'il faudrait pour une grande friture. Il commanda, s'assit en pensant que le monde n'était qu'une vaste fumisterie. Quand la serveuse plaça la friture devant lui, il la regarda et, savourant la vue et l'odeur, en conclut que, le monde étant ce qu'il était, il existait cependant des compensations. Mourant de faim, il se jeta sur son assiettée et eut rapidement achevé son festin.

Moins de quinze minutes plus tard, il quittait le café. Une bonne friture et une théière de thé bien fort valent tous les manuels de remise en forme. Il avait retrouvé toute sa vigueur, ressentait un bien-être qui l'avait quitté depuis longtemps et voyait les choses avec lucidité.

Il comprit que l'image de lui-même en jeune voyou indigne de travailler dans une bibliothèque ne changerait jamais et qu'il n'y avait aucune raison d'attendre que cela change. Il allait découvrir une fois pour toutes s'il existait au moins une chance qu'il puisse devenir un jour bibliothécaire. Après tout, il était diplômé en anglais et l'université serait peut-être plus indulgente à l'égard de son passé que les patrons de la peausserie Healy. Peut-être pas, mais il allait faire ce qu'il aurait dû faire dès son arrivée à Cork. Et, s'il n'y avait aucun espoir, il ne passerait pas une seconde de plus à rêvasser, il irait directement s'inscrire au chômage, et au diable les rêves.

Les vieilles maisons à trois étages de College Road avaient été construites comme des résidences privées mais, au fil des ans, l'université voisine les avait presque toutes rachetées à la mort de leurs propriétaires afin de pouvoir accueillir une population estudiantine toujours plus importante. Dans leur nouveau rôle de départements à échelle réduite ou de bureaux, les maisons avaient vite perdu leur aspect bien entretenu. Les stores tordus et jaunis derrière des fenêtres sales, la peinture écaillée, les mauvaises herbes et, pour couronner le tout,

les étudiants entrant et sortant en masse, abandonnant leurs mégots de cigarettes sur les sols carrelés et racontant le nombre de pintes de bière de la nuit précédente.

Très résolu, Davy se rappela que l'une de ces maisons abritait le Bureau des emplois et pensa que ce serait là un bon point de départ dans sa quête d'informations. Il se rendit donc directement du café jusqu'à College Road, où il lut les petites plaques sur les portes d'entrée, cherchant celle qui lui désignerait le Bureau des emplois. Il resta devant l'allée d'accès pendant quelques minutes, le temps de rassembler son courage. Il se rendit compte qu'il devait avoir un drôle d'air car il n'avait pas senti le besoin de se laver ou de se changer depuis l'incident de l'autre soir. Il mouilla la paume de sa main avec sa salive et essaya d'aplatir ses boucles, mais sans grand résultat. Regardant ses vêtements, il constata qu'ils étaient assez sales et estima qu'ils ne devaient pas sentir très bon, mais n'en était pas très sûr car c'est difficile de s'en rendre compte par soi-même. Il savait qu'il aurait dû retourner se laver à Cathedral View, mais il ne voulait pas, craignant de ne jamais trouver le courage de revenir. Il pénétra dans la maison, dit bonjour, salut auquel personne ne répondit, et traversa l'entrée pour pénétrer dans ce qui avait autrefois constitué le salon. Les murs de cette pièce étaient tapissés d'étagères débordant de livres et de brochures. A une extrémité, deux femmes étaient assises derrière un bureau. C'était l'heure de la pause café, et chacune avait une tasse en main et un biscuit déjà entamé. Davy leur sourit. La plus âgée, qui devait avoir une soixantaine d'années et un visage gentil, répondit à son sourire ; elle semblait sur le point de lui adresser la parole quand la plus jeune, ayant procédé à un examen rapide et décidé que Davy ne valait pas la peine d'interrompre leur pause, l'en empêcha.

— Rose, est-ce qu'il y a assez d'eau dans la bouilloire pour une deuxième tasse ? demanda-t-elle à la femme

plus âgée, qui n'avait pas encore bu une gorgée de la sienne... Et attention, il était un peu fort la dernière fois.

Soulagé qu'elles ne remettent pas en cause son droit d'être là, Davy fit le tour de la pièce en examinant le contenu des étagères surchargées. Il ne savait pas par où commencer mais, pour se donner une contenance, il prit un livre posé sur une table. C'était l'annuaire des emplois pour les diplômés en informatique et, en le feuilletant, il songea que c'était du chinois et qu'il n'avait jamais entendu parler de ces carrières répertoriées en langage informatique. Que signifiait Java et quelles qualifications fallait-il pour travailler sur ce système, c'était un mystère pour lui. Que pouvait être un technicien de progiciel — drôle de nom pour une personne experte dans l'art de faire des projets ? Que pouvait bien faire un réalisateur de langage de menus ? Il reposa l'ouvrage et en prit un autre, consacré à l'ingénierie. Au moins, il avait quelques idées sur ce que pouvait être un ingénieur, pensait-il. Mais il découvrit grâce à ce livre qu'il existait des dizaines d'associations de ce terme avec d'autres — chimie, mécanique, génie civil, électricité, électronique, industrie —, vaguement compréhensibles, alors que d'autres apparaissaient mystérieuses. Ainsi, que pouvait bien faire un « localiseur » ? Soudain, il envisagea la possibilité que le terme « bibliothécaire » soit en réalité un terme générique correspondant à de nombreuses professions spécialisées. Il se sentit très ignorant et comprit qu'il allait devoir s'adresser à l'une des femmes. Il constata qu'elles avaient suivi chacun de ses mouvements, qu'il était devenu le spectacle de la pause café en quelque sorte.

— Je peux vous aider ? questionna la plus jeune, alors que sa voix et son expression faisaient clairement comprendre que c'était bien la dernière chose dont elle avait envie.

Elle approchait de la trentaine et aurait pu être jolie si elle n'avait eu cette expression revêche et autant de

maquillage. Son fond de teint trop foncé avec des nuances orangées donnait l'impression qu'elle portait un masque s'arrêtant en une ligne nette autour de la mâchoire, se poursuivant par un cou blanc comme neige.

— Peut-être, répondit Davy en s'approchant du bureau. Je voudrais devenir bibliothécaire et je me demandais si vous aviez des informations sur des cours que je pourrais suivre.

La jeune femme renifla, fixa son regard sur Davy et, avec une expression peinée sur le visage, elle s'adressa à sa collègue :

— Rose, ouvre la fenêtre, s'il te plaît, pour avoir de l'air.

Mortifié de sentir aussi mauvais, Davy s'éloigna un peu du bureau.

— Vous êtes étudiant ici ? interrogea-t-elle.

— Eh bien, non, mais...

Son expression confirma que c'était bien ce qu'elle pensait.

— Notre service n'est ouvert qu'aux étudiants ou futurs étudiants d'UGC, vous comprenez ?

— Je pensais qu'UGC aurait peut-être un cours que je pourrais suivre.

— Je ne pense pas, dit-elle en se détournant.

— Je vois. Peut-être auriez-vous des informations sur des cours dans d'autres facultés, suggéra Davy, qui ne voulait pas abandonner aussi rapidement.

La jeune femme soupira.

— C'est possible, mais il s'agirait de cours donnés aux diplômés. (Et, au cas où il n'aurait pas su de quoi elle parlait, elle expliqua :) Il faut un diplôme dans une matière pour y avoir droit.

— J'ai un diplôme, annonça Davy avec satisfaction.

— Vraiment ? lui répondit-elle, sceptique. Je vous suggère donc de contacter votre Alma Mater, qui pourra peut-être vous aider.

— Ma quoi ?

— Votre Alma Mater.

Davy la regarda, déconcerté. Elle leva les yeux au ciel.

— Où avez-vous obtenu votre diplôme ?

— C'était un cours par correspondance.

— Je vois. (A nouveau, son expression confirma que c'était ce à quoi elle s'attendait.) Vous êtes bien sûr d'être diplômé ? Ce n'était pas un certificat ?

Il fut terriblement tenté de lui dire qu'elle n'était qu'une sale peste et de s'en aller, mais cela ne lui aurait apporté rien de bon, et elle aurait été ravie d'avoir raison. Il acquiesça donc sans mot dire.

— Je suis sûre de ne rien avoir en la matière, continuait-elle, mais, si vous voulez, vous pouvez consulter les étagères près de la porte. Si nous avons quelque chose, cela se trouvera là.

— Bernie, interrompit sa collègue, nerveuse.

— Qu'y a-t-il, Rose ?

— Je crois que...

— Tu as refait du café ?

— Non, je vais le faire. Mais je pense qu'à UGC...

— Vas-y pendant que l'eau est encore assez chaude.

Davy se dirigea vers les étagères que Bernie lui avait désignées et commença à passer en revue les titres des classeurs. Ils étaient disposés sans aucun ordre — loi, commerce, médecine et beaucoup d'autres —, pêle-mêle. Il semblait y avoir des choses pour tout le monde, sauf pour lui. La femme avait raison, il perdait son temps.

Bernie ne le vit pas partir. En « ayant fini » avec lui, selon l'expression qu'elle utilisait pour les services qu'elle rendait, elle concentrait toute son attention ailleurs, sur son poignet gauche en l'occurrence. Elle le maintenait devant elle en le regardant, essayant de juger si son nouveau bracelet en or allait mieux avec sa montre ou seul.

Rose, obéissante, était allée préparer le café de Bernie et, le dos tourné, n'avait pas vu non plus Davy partir. Faire le café avait été jusqu'à présent l'activité la plus

exaltante de son nouvel emploi, qui n'était pas véritablement un emploi, mais un stage de quatre semaines qui clôturait le cours qu'elle suivait afin de se réinsérer dans le monde du travail. Avant de commencer, elle avait espéré qu'on la garderait si elle arrivait à faire valoir ses qualités. Pourtant, une semaine plus tard, elle se demandait comment elle allait supporter tout cela une heure de plus et envisageait sérieusement de laisser tomber. Sa récente décision de réintégrer le monde du travail était due à des raisons financières, nées de circonstances nouvelles. Si elle avait eu le choix, elle serait restée chez elle à s'occuper de Gerard, son mari, comme elle l'avait fait avec bonheur au cours des trente dernières années. Mais, à l'évidence, ce n'était pas ce que Gerard souhaitait et, malheureusement, elle l'avait découvert trop tard, la nuit où il lui avait annoncé qu'il la quittait pour aller vivre avec la fille d'un de leurs amis.

Après tant d'années chez elle, le retour au travail terrifiait Rose ; elle était persuadée qu'elle en serait incapable. Il était évident que c'était le sentiment de Bernie. Depuis le départ, elle avait montré qu'elle avait affaire à une créature quasi préhistorique. Sans doute avait-elle raison. Après tout, Gerard pensait la même chose, et il devait bien le savoir, ayant vécu avec elle pendant tant d'années. Il ne la quitterait pas, avait-il expliqué durant cette terrible nuit, si elle n'était pas aussi lente et aussi stupide, si peu excitante et si vieille.

Ainsi la jeune femme traitait-elle Rose comme une demeurée. Rose lui en voulait mais pensait que cela était justifié, sa confiance en elle étant pratiquement nulle. Mais une autre chose avait commencé à la tracasser beaucoup plus : la façon inéquitable dont Bernie traitait les étudiants. Pour Bernie, c'étaient des interruptions mal venues dans sa journée, à l'exception de quelques-uns — de beaux jeunes gens qui avaient l'air riches et étaient, pour le dire en peu de mots, de race blanche —, pour lesquels elle n'épargnait aucune peine. C'était pour

attirer l'un de ces riches jeunes gens que Bernie avait pris ce travail dix ans plus tôt mais, jusqu'à présent, ses espoirs n'avaient pas été couronnés de succès. Son ambition restait la même, alors que ses chances devenaient de plus en plus minces puisque la différence d'âge ne cessait de se creuser, que son maquillage se faisait plus épais et son expression plus revêche de jour en jour. Tous les autres, les hommes laids ou à la peau sombre, ou encore ceux qui n'avaient pas de fortune personnelle, étaient rapidement expédiés par Bernie, le plus souvent sans les informations qu'elle aurait pu leur fournir avec un minimum de bonne volonté.

Jusqu'à présent, Rose s'était sentie sans moyen d'agir, n'étant pas suffisamment au courant des possibilités d'emploi offertes à ces étudiants pour les aider elle-même ; elle avait trop peur de Bernie pour oser formuler une remarque sur les conseils qu'elle donnait ou, comme c'était plus souvent le cas, sur ceux qu'elle ne donnait pas. Mais, plus tôt dans la matinée, un fax était arrivé de la faculté de lettres, indiquant une nouvelle formation pour les diplômés en technologie des bibliothèques qui commencerait l'année suivante, ce qui correspondait à ce que cherchait ce jeune homme. Elle avait réceptionné elle-même le fax, l'avait donné à Bernie et elle savait qu'il était maintenant dans un tas placé sur son bureau. Rose était extrêmement douce, mais de voir Davy si peu sûr de lui, si vulnérable et si négligé, cela lui avait noué la gorge et elle pensait que si elle le laissait partir sans l'informer, elle ne se le pardonnerait jamais. Cependant elle sentait son estomac se serrer à l'idée d'affronter Bernie.

— Rose, mon café ? Ça fait des heures que j'attends ! cria Bernie, ignorant les tourments intérieurs de Rose.

— Va te faire voir, toi et ton café !

Il y eut un blanc. Il était difficile de savoir laquelle des deux était la plus surprise, de Rose ou de Bernie. Rose n'avait jamais été aussi grossière de toute sa vie. En

réalité, elle ne l'avait jamais été avec personne : si quelqu'un la heurtait ou resquillait dans une file d'attente, c'était toujours elle qui finissait par s'excuser. Mais la vie était assez dure pour les jeunes sans que des gens comme Bernie s'en mêlent. Il était temps qu'elle prenne parti.

— Excuse-moi, mais je crois que je suis payée, pas beaucoup, certes, mais payée néanmoins, pour un travail qui ne consiste pas à préparer le café, dit-elle.

Poussant une Bernie bouche bée, elle fouilla dans la masse de papiers sur le bureau.

— Comment oses-tu, c'est ma correspondance privée !

— C'est totalement faux ! répondit Rose tout en poursuivant ses recherches.

Même si elle ne devait rien faire d'autre pendant ce stage, elle s'assurerait que le jeune homme ait connaissance de cette formation. Elle retrouva le fax, décrocha le téléphone et composa le numéro. Ce n'est qu'alors qu'elle se retourna et se rendit compte que Davy était parti. Elle plaça l'appareil dans la main de Bernie et lui dit :

— Quand le professeur Thompson répondra, garde-le en ligne, dis-lui que je veux lui parler.

Elle sortit du bâtiment et courut le long de College Road jusqu'à ce qu'elle rattrape Davy, qui, la tête dans les épaules, allait s'inscrire au chômage. Sans un mot d'explication, elle saisit un Davy médusé par la main et retourna au bureau en le tirant derrière elle.

— Tu as le professeur Thompson en ligne ? demanda-t-elle à Bernie.

Bernie opina du chef.

— Il n'est pas très content d'avoir dû attendre, pleurnicha Bernie.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Rose à Davy, en prenant le téléphone.

— Davy, Davy Long.

— Bonjour, c'est le professeur Thompson ? Bonjour, professeur, ici Rose O'Rourke, du Bureau des emplois.

Je vous appelle de la part de Davy Long, qui est ici avec moi. Il est très intéressé par cette nouvelle formation en technologie des bibliothèques, qui commence à l'automne prochain, vous savez, celle dont vous nous avez envoyé le détail par fax ce matin. J'aimerais vous l'adresser tout de suite, si c'est possible. Oh, je vois. Bon, et cet après-midi ? Non ? Demain ? Non ? Bon, en fin de semaine alors ? Non ? (Son visage devenait rouge de colère.) Je dois dire, professeur, que je suis très déçue. C'est un comportement un peu léger, je me serais attendue à mieux de la part du personnel enseignant. Vous n'avez pas envie que des étudiants s'intéressent à cette formation ? A quoi bon nous envoyer un fax si vous n'êtes pas disposés à les recevoir ? (Elle écouta pendant un moment.) OK, je vais voir si ça lui convient. Trois heures, cet après-midi ? questionna-t-elle en regardant Davy et, avant qu'il ait eu le temps de répondre, elle continua : Oui, ça lui va. Merci beaucoup, professeur. (Elle raccrocha, étonnée de son audace, plus encore que Bernie, qui la regardait la bouche grande ouverte.) C'est bon, vous avez rendez-vous à 3 heures cet après-midi.

Elle se leva, fit une photocopie du fax et la tendit à Davy.

— Vous trouverez tous les détails dont vous avez besoin. Apportez une photocopie de votre CV et ne soyez pas intimidé par le professeur Thompson, il a l'air d'un vieux grincheux. Exprimez-vous et regardez-le dans le blanc des yeux. Rappelez-vous que tout le monde a commencé un jour. Maintenant, conclut-elle en le regardant de haut en bas, je vous suggère de rentrer chez vous pour vous changer, d'accord ?

Davy acquiesça, intimidé par cette femme autoritaire.

— Et je veux que vous reveniez dans les prochains jours me dire comment ça s'est passé, OK ?

Davy opina à nouveau. Rose n'était pas totalement convaincue.

— Promettez-le-moi, insista-t-elle.

— Oui, répondit Davy.

— Dites-le !

— Je vous le promets.

— Bonne chance ! lui lança Rose alors qu'il partait.

Il faillit entrer en collision avec une jeune Asiatique qui pénétrait dans le bâtiment.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? demanda Rose alors que la jeune fille s'approchait du bureau.

Tout à coup les choses allaient beaucoup trop vite pour Davy. Il avait espéré sortir en ayant une idée de ses chances et peut-être un nom et un numéro de téléphone pour donner suite au moment qui lui conviendrait. Mais pas un rendez-vous avec un professeur. Non, ça allait beaucoup, beaucoup trop vite. Il aurait été très heureux d'appeler cet homme. Il l'aurait peut-être même fait cet après-midi, s'il avait été prêt, mais il détestait être soumis à une telle pression. Il marchait sur la route, et son pas rapide reflétait son agitation. Qu'elle aille au diable, pensa-t-il, en donnant un coup de pied dans une canette placée sur son chemin et en écrasant un paquet de cigarettes. Peu importait ce qu'il avait promis, il n'y avait aucune chance qu'il revienne lui parler de l'entrevue, car il n'aurait rien à lui dire puisqu'il ne s'y rendrait pas.

Sans se rendre compte de la direction qu'il avait prise, il réalisa soudain qu'il était presque arrivé au pont. C'était bien le dernier endroit sur terre où il avait envie d'être ; bien qu'il eût résolu de parler de Colin à Michaela, il n'avait pas encore décidé de la façon dont il allait présenter les choses. Que lui dire ?

« Salut, Michaela. Tu ne devineras jamais qui j'ai rencontré à la soirée l'autre jour. Ton mari, Colin ! Tu te rends compte ! Le monde est vraiment petit ! Et tu n'imagineras jamais ce qu'il y faisait ? Il essayait de violer une pauvre fille sans défense étendue sur son lit ! Tu aurais pu imaginer ça ? Oh, et d'ailleurs, ce n'est pas tout, il a aussi une petite amie. Eh oui, je me suis retrouvé assis

derrière eux au cinéma. Mon Dieu, j'aurais voulu que tu puisses les voir, se câlinant sans arrêt du début jusqu'à la fin du film, complètement collés l'un contre l'autre. »

Non, il ne pouvait supporter de la rencontrer maintenant. L'horloge, au loin, lui apprit qu'il était 13 h 05, précisément l'heure à laquelle il la voyait sur le pont ; il fit donc demi-tour et retourna vers la ville. Pourtant, le pauvre Davy pensait de travers car Michaela emprunta une autre route et, alors qu'il tournait au coin de Hot and Saucy, il tomba en plein sur elle.

— Salut, Davy ! Ça faisait un moment que je ne t'avais vu.

— Salut, Michaela, comment ça va ?

— Ça va, mentit-elle.

Elle n'avait pas l'air d'aller bien mais, au contraire, paraissait très malheureuse. Seule sa bouche souriait et ses beaux yeux verts avaient perdu leur vivacité habituelle ; même ses cheveux semblaient déprimés et avoir perdu un peu de leurs ondulations. « Et, pensa-t-il, elle serait beaucoup plus triste si je lui parlais de Colin. » Il imagina ses yeux se remplissant de larmes et la lèvre inférieure de sa bouche parfaite tremblant de chagrin. Et, pendant une seconde, il pensa au plaisir qu'il aurait à stopper ce tremblement par un baiser.

— Davy ?

A des années-lumière, savourant le bonheur né de ce geste de réconfort imaginaire, il ne l'entendit pas.

— Davy !

— Excuse-moi, qu'est-ce que tu disais ?

Il se demanda si ses yeux n'avaient pas été fixés sur les lèvres de Michaela.

— Je te demandais juste si tu avais assisté à de beaux feux de joie, récemment.

Il fit non de la tête, souhaitant qu'elle n'ait pas fait allusion à ce moment qui lui rappelait sa gentillesse envers lui : les saucisses, la couverture, le whisky, mais surtout au fait qu'elle était assise à ses côtés dans le froid alors

qu'elle aurait pu être bien au chaud sous la couette. Et il sut qu'il fallait qu'il lui parle maintenant ; il le lui devait. Elle avait été gentille avec lui, à présent c'était à son tour. Il ne pouvait la laisser partir sans qu'elle sache qui était vraiment son mari. Il n'avait pas besoin de tout lui raconter, suffisamment pour l'avertir, même au risque qu'elle ne lui adresse plus jamais la parole, et ce serait probablement le cas.

— Michaela.

— Oui.

— Il faut que je te dise quelque chose.

— Ah oui ?

— Tu vois. (Elle le fixait avec tristesse. Mon Dieu, heureuse ou pas, elle était si jolie !) Tu vois...

— Oui ? Tu as l'air très sérieux...

— Ce que j'ai à te dire est sérieux.

— Oh.

— Ce que je dois te dire, annonça-t-il, est que... est que... est que...

Et il recommença, comme un disque rayé. Il envisagea de se frapper la poitrine afin d'y déloger les mots et fit une nouvelle tentative.

— Ce que je dois te dire, reprit-il, est que j'ai-un-rendez-vous-cet-après-midi-à-3-heures.

« Mon Dieu, mais d'où ça sortait ? » On aurait dit qu'il avait appuyé sur le bouton Avance rapide. Qu'était-il arrivé aux mots qu'il avait l'intention d'utiliser ? Il n'avait pas la force de lui parler de Colin, mais pourquoi n'avait-il pu se contenter d'un commentaire anodin sur le temps, au lieu de ces mots-là ?

— Vraiment ? C'est ça, tes nouvelles fantastiques ?

Et elle éclata de rire.

— Oui, répondit-il avant d'ajouter avec humeur : Mais je ne vois pas ce qu'il y a de drôle.

Il était contrarié que sa grande révélation, même s'il n'en avait pas eu l'intention, ait provoqué une telle réaction.

— Je suis désolée. Je ne ris pas, non vraiment. J'étais sûre que tu allais me dire quelque chose d'horrible, quelque chose sur... Oublions ça. Tu as donc un rendez-vous cet après-midi, mais pour quoi ?

— Pour une formation en technologie des bibliothèques, dit-il en essayant de ne pas avoir l'air trop fier.

Il se rendait compte qu'il était heureux qu'elle le sache, même s'il n'avait pas l'intention d'y aller. Ce n'était pas la peine de compliquer les choses en le lui avouant.

Elle le regarda, son visage n'exprima de la surprise que pendant quelques secondes, mais assez longtemps pour que Davy s'en aperçoive.

— Il faut que j'y aille, fit-il, vexé.

Michaela comprit que sa réaction l'avait offensé.

— Tu es fin prêt ? demanda-t-elle en essayant de se racheter.

— Oui, répondit-il d'un ton revêche.

Il n'allait pas passer l'éponge aussi facilement.

— Ton CV est prêt ?

— Ouais.

— Et ton costume repassé ?

Il hésita.

— Oh, mon Dieu ! Je suis sûre que tu n'en as pas ! Je parie que tu n'as même pas pensé à la façon dont tu allais t'habiller. (Elle le regarda, soupçonneuse, puis demanda :) Davy, tu as quelque chose à te mettre ?

En plein dans le mille. Sa pauvreté vestimentaire n'était pas la moindre de ses raisons pour ne pas vouloir aller au rendez-vous.

— Je...

Pour elle, son hésitation répondait amplement à la question.

— Bon, dit-elle en tendant la main vers lui. Viens.

— Où ?

— Tu viens avec moi. Je vais te trouver quelque chose. Elle lui saisit la main et commença à le tirer.

— Viens.

Elle le tira pratiquement tout le long de la route, sur le pont et pendant la montée jusqu'à la maison jaune. Elle ouvrit la porte, le fit entrer puis, en haut de l'escalier, le poussa dans la salle de bains, ignorant ses protestations chemin faisant.

— A quelle heure as-tu dit que tu avais rendez-vous ?

— Trois heures.

— On a tout le temps. (Elle se tourna vers la douche.)

OK, tu y vas.

Il resta immobile en la fixant des yeux.

— Quoi ? demanda-t-elle. Où est le problème ?

— J'attendais juste que tu t'en ailles avant que je... avant d'enlever mes affaires.

— Quoi ? Tu penses que je vais te trouver tellement irrésistible que je vais te sauter dessus dès que je t'aurai vu nu ?

— Non, mais...

— D'accord, je m'en vais. Tu devrais aussi mettre le verrou pour plus de sécurité !

Il passa sous le jet d'eau chaude. C'était la première douche que Davy prenait depuis bien longtemps et c'était formidable. Surtout après des mois de bains pris au 7 Cathedral View, la salle de bains n'étant qu'une extension non chauffée à l'arrière de la maison, et la réserve d'eau chaude insuffisante pour remplir un lavabo, encore moins une baignoire. Assis dans une mare, il prenait de l'eau tiède dans ses mains et la versait sur lui alors que le vent soufflait par les trous du toit en tôle ondulée, ce qui ne donnait guère envie de traîner. Il resta donc longtemps sous l'eau brûlante. Cinq, dix, quinze minutes s'écoulèrent avant qu'il cherche le shampooing. Il vit qu'il y avait deux bouteilles, une noire masculine et une rose féminine, « Bouquet estival ». Il déboucha la seconde, respira — une des odeurs de Michaela — et se servit, pensant que cette nuit-là il aurait son odeur sur son oreiller. Dix minutes plus tard, il se rendit compte qu'on frappait à la porte, il ferma l'eau.

— Davy, ça va, là-dedans ?

— Oui, j'ai terminé.

Il sortit de la douche et chercha une serviette ; il n'y en avait pas, à l'exception d'une toute petite pour se sécher les mains.

— Michaela, Michaela ! cria-t-il.

Pas de réponse.

Il entoura le petit bout de serviette autour de lui comme il pouvait.

— Davy, viens ici ! lança-t-elle depuis la chambre à coucher.

Il avança en longeant le mur, essayant de dissimuler sa quasi-nudité. L'absence de serviette n'était pas due au hasard et Michaela l'examina discrètement en approuvant ce qu'elle voyait. Son corps était peut-être un peu trop fin, mais il était beau, bien dessiné et proportionné, joliment hâlé.

— OK, j'ai fait le tour de la garde-robe de Colin, disait-elle. Malheureusement, pour s'habiller il s'inspire de Barry Manilow ou de gens comme ça, ce qui n'est guère convenable pour un aspirant bibliothécaire, mais on va te trouver quelque chose. OK, commençons par le costume, essaye celui-ci pour la taille.

— Mais il est couleur crème !

— Et alors ? Rien ne dit que les bibliothécaires ne peuvent pas porter cette couleur.

— Michaela, je ne veux pas avoir l'air ingrat, mais regarde les revers, ils sont plutôt grands, tu ne trouves pas ?

— Pour quelqu'un qui, voilà peu de temps encore, n'avait rien à se mettre, tu es bien tatillon, tout à coup.

— Barry Manilow ? Ça ressemble plus à Joe Dolan ! grommela-t-il en prenant le costume.

Il attendit qu'elle ait quitté la pièce. Au bout d'un moment, il comprit qu'elle n'en avait pas l'intention. Songeant qu'elle ne se retournerait pas, il abandonna la serviette et enfila le costume aussi vite que possible.

— Je peux me retourner maintenant ? demanda Michaela en l'observant dans le miroir de la penderie.

— Je crois.

Elle essaya de garder son sérieux mais n'y parvint pas. Il avait l'air ridicule. L'absence de chemise accentuait encore la taille des revers, et ils étaient énormes ! En apercevant le sourire sur ses lèvres, il se regarda, puis se tourna vers elle et ils éclatèrent de rire.

— Avec un fort vent arrière, tu pourrais nettoyer l'Atlantique, disait Michaela, hilare.

Davy avisa une brosse à cheveux sur la coiffeuse, il la prit et sauta sur le lit. Avec son « micro » dans une main et l'autre tendue vers Michaela — son public —, il commença à chanter en remuant les hanches :

*J'écris des chansons qui font chanter les jeunes,
J'écris des chansons d'amour et des tru-ucs très
spéciau-aux...*

Michaela riait aux éclats et Davy continuait à chanter, heureux que son interprétation de Barry Manilow remporte autant de succès. Il intensifia les mouvements de son bassin, sans se rendre compte que son pantalon trop large se défaisait lentement et que, depuis son premier « *J'écris...* », il était descendu. Michaela regardait, attendant qu'il tombe, car c'était juste une question de temps. Il continuait à chanter de tout son cœur. Les larmes coulaient sur le visage de Michaela et elle essaya de lui désigner son pantalon, mais les mots ne sortaient pas, tant elle s'étouffait de rire. Trop faible pour rester debout, elle tomba sur les genoux en riant toujours.

— *La, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la,* poursuivait-il.

Ce n'est que lorsqu'il éprouva une sensation particulière de froid qu'il baissa les yeux.

— Mon Dieu, murmura-t-il.

Mortifié, il se baissa pour remonter son pantalon mais trébucha et tomba du lit. Essuyant ses larmes, Michaela parvint enfin à se relever et à l'aider.

— D'accord, peut-être le costume crème n'est-il pas idéal.

— Où sont mes affaires ? Je rentre chez moi.

— Arrête, je suis désolée d'avoir ri.

Il n'écoutait pas. Tenant le pantalon dans une main, il marcha jusqu'à la porte. Elle sortit un costume vert de la penderie et lui demanda :

— S'il te plaît, Davy, essaye juste celui-là, s'il te plaît.

— Non.

— S'il te plaît.

— Non.

— S'il te plaît.

Se rendant compte qu'il réagissait sans doute de façon excessive, il le lui prit des mains et, essayant de garder une certaine dignité, il suggéra :

— Ça te dérangerait de sortir pendant que je me change ?

— Mais j'ai déjà tout vu !

Il la poussa hors de la pièce.

Plusieurs minutes s'écoulèrent.

— Davy, je peux venir ?

— Non.

— Je t'en prie...

— Non, celui-ci est encore pire.

— Je viens.

Il était debout au milieu de la pièce. Le costume semblait plus grand encore sur lui, ses mains se trouvaient au milieu des manches et l'extrémité du pantalon retombait en faisant des plis sur ses pieds. Il avait l'air d'un garçonnet qui a enfilé le costume de son père.

— Au moins, les revers sont bien, dit Michaela en l'examinant avec circonspection.

— C'est vrai, mais ce serait plus pratique si je pouvais marcher avec.

— Monte sur le lit.

— J'ai déjà fait ça.

— Mais non, je vais mettre des épingles pour les bras et les jambes.

— Ça n'ira pas.

— Mais si, ça ira. Allez, monte sur le lit.

Il obéit à contrecœur alors qu'elle fouillait dans un tiroir à la recherche d'une boîte d'épingles.

— Ça ne marchera jamais, répéta-t-il.

— Mais si. Reste tranquille.

— S'cusez-moi, mam'zelle, mais c'est un jour spécial, c'est ma communion, j'économise pour ma bicyclette, dit-il, la main tendue.

— Arrête de faire l'idiot. Et aussi de bouger.

Elle plaça des épingles pendant cinq minutes. Le résultat était passable — à peu près. Puis elle lui passa une cravate, une chemise, des chaussettes et des chaussures pour aller avec le costume. Il enleva délicatement le costume chargé d'épingles, réalisant qu'il était inutile de lui demander de sortir ; il se tortillait chaque fois qu'il la surprenait en train de le regarder. Il mit finalement l'ensemble.

— À présent, tu es paré. Tu es très beau, très, très beau, dit-elle, sincère. Inutile de prendre tes affaires maintenant, reviens les chercher après le rendez-vous. Je serai là à partir de 5 heures. De toute façon, je veux absolument savoir comment ça s'est passé.

Il était 14 h 20 lorsque Davy quitta la maison. A cette heure-là, Michaela aurait déjà dû être de retour au bureau. Mais elle remonta d'abord à l'étage pour ranger les affaires de Colin. Celui-ci était très maniaque pour ses vêtements et si jamais il rentrait du travail avant elle et découvrait ses affaires éparpillées à même le sol, il piquerait une crise de nerfs. Et cela d'autant plus qu'il était de très mauvaise humeur ces jours-ci. Au cours des deux jours précédents, il lui avait à peine dit trois mots, si ce n'est pour la rembarquer chaque fois qu'elle lui adressait

la parole. Au début, elle avait attribué sa mauvaise humeur aux crampes d'estomac dont il s'était plaint deux nuits auparavant, quand il était revenu plus tôt de Sligo. Elles l'avaient suffisamment fait souffrir pour qu'il reste au lit toute la journée du lendemain. Cela s'était calmé, mais son humeur ne s'était pas améliorée pour autant. Elle attribuait désormais son aigreur actuelle aux mystérieux coups de téléphone qu'il recevait. Il ne lui en avait pas parlé mais, deux fois (une fois il était sous la douche, l'autre il faisait des courses), elle avait répondu sur son portable et l'interlocuteur avait immédiatement raccroché sans un mot. Depuis lors, à plusieurs reprises, elle avait remarqué que Colin ne répondait pas au téléphone avec sa grosse voix coutumière : lorsque son téléphone sonnait, il se dépêchait de sortir de la pièce et elle l'entendait chuchoter sous le porche d'entrée.

Elle ramassa le costume crème et le remplaça sur un cintre, souriant pendant qu'elle se rappelait la gêne de Davy. Tandis qu'elle continuait à ranger, elle songea qu'il était beau ; elle n'y avait jamais prêté attention, avant qu'il sorte de la douche fraîchement lavé.

Puis elle s'arrêta et écouta. Elle crut avoir entendu une latte craquer au rez-de-chaussée mais, considérant qu'il s'agissait juste d'un de ces bruits mystérieux si fréquents dans les vieilles maisons, elle reprit son rangement. Elle alla dans la salle de bains, ramassa les affaires de Davy et, alors qu'elle constatait combien elles étaient sales, elle entendit la porte de la cuisine grincer. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête : il y avait bien quelqu'un en bas, et ce ne pouvait être Colin, qui, surchargé de travail, avait déjà à peine le temps de revenir le soir, encore moins en plein jour. Elle essaya de se souvenir si elle avait laissé ses clés sur la porte. Elle écouta, se demandant où se trouvait l'intrus, mais n'entendit rien, hormis les battements de son cœur. Sans bruit, elle recula dans la chambre à coucher jusqu'au téléphone, près du lit. Alors qu'elle allait s'en saisir, elle entendit quelqu'un monter

l'escalier, se chercha une arme et s'empara d'un cintre en fer. La porte était grande ouverte, elle se précipita et chargea.

— Michaela ! appela Colin.

— Colin ! hurla Michaela au même moment.

Trop tard. Elle avait déjà abattu l'extrémité du cintre sur sa joue.

— Aïe ! cria Colin.

— Oh, mon Dieu !

La main de Colin se dirigea vers son visage. Il se précipita vers le miroir de la coiffeuse.

— Mon œil, Michaela, tu aurais pu me blesser !

— Je suis désolée, je croyais que tu étais un voleur.

— Qu'est-ce que tu m'as fait ?

Il fixait son visage dans le miroir, regardant la trace rouge, longue de quelques centimètres.

— Je suis désolée, Colin. Je ne pouvais pas savoir que c'était toi. Je vais te chercher de la glace.

Elle se précipita au rez-de-chaussée et, quelques secondes plus tard, revint avec un sac de glaçons.

— Tiens, mets-le sur le visage. Ça fait très mal ?

— Bien sûr que ça fait mal.

— Je suis navrée.

— Mais qu'est-ce que tu fais ici ? demanda-t-il, furieux.

— J'ai déjeuné tard. (Le voyant jeter un regard curieux à ses vêtements entassés sur le lit, elle ajouta :) J'ai passé en revue tes affaires pour voir si elles avaient besoin d'être nettoyées.

— Je vois.

Il étudiait à nouveau sa blessure et ne réalisait pas que cette explication n'était guère plausible. Car elle n'était pas plausible, c'est bien la dernière chose qu'elle pensait à faire pendant une pause déjeuner.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais là ? rétorqua-t-elle.

— Je suis venu chercher des affaires avant de partir pour Limerick, bien que je ne sois plus sûr de pouvoir y aller maintenant, dans cet état. (Tout en continuant à

toucher sa blessure, il ajouta avec humeur :) Tu aurais pu me crever l'œil !

— Limerick ?

— Oui, tu te souviens, je t'en ai parlé ce matin.

« Ça m'étonnerait beaucoup », pensa Michaela, il lui avait à peine dit bonjour ce matin-là.

— Tu as encore mal ? s'inquiéta-t-elle.

Il opina du chef, puis questionna :

— Tu crois qu'il faut que je voie un médecin ?

— Non, un bisou te fera plus de bien.

Et elle s'approcha pour l'embrasser.

— Ne sois pas si légère, tu aurais pu me crever l'œil, dit-il en la repoussant. Je vais appeler le docteur.

— Tu devrais lui dire de venir avec un chirurgien plastique.

— Oh non ! Tu crois que je vais avoir une cicatrice ?

— Sans doute pas. De toute façon, les cicatrices peuvent être très sexy, plaisanta-t-elle. (Elle stoppa net quand elle le vit examiner son visage avec inquiétude.) En réalité, je ne pense pas que tu aies besoin d'un médecin. Garde la glace sur ton visage, je vais te faire une tasse de thé.

— Oui, une tasse de thé est très utile après un choc.

Michaela redescendit.

— Et peut-être un sandwich, ajouta-t-il.

Un peu plus tard, elle l'entendit appeler :

— Tu as vu mon costume vert ?

— Quel costume vert ?

— Je n'en ai qu'un. Et ma nouvelle cravate en soie, tu sais, celle qui a des motifs de poissons bleu-vert.

— Oui... oui, je les ai prêtés à un ami, répondit-elle depuis la cuisine. Il avait un rendez-vous et je lui ai dit que tu ne verrais pas d'inconvénient à ce qu'il t'emprunte quelques affaires.

— Tu as fait quoi ? rugit-il.

— Calme-toi, je plaisantais. Comment pourrais-je savoir où sont tes affaires ? Est-ce que tu ne les classes pas pour

les ranger ? Ne sont-elles pas ordonnées selon leur marque, leur prix et leur couleur ?

— Hein ?

— Rien, dit-elle en remontant avec un plateau chargé de thé et de sandwiches. Pourquoi ne mets-tu pas la cravate avec les fleurs jaunes, à la place ?

— Oh non, elle est beaucoup trop voyante.

— Tu trouves ?

C'était elle qui la lui avait offerte pour Noël.

— Oui, elle n'est pas de très bonne qualité. Mon Dieu, c'est absurde, je ne trouve rien.

Michaela s'assit sur le lit et mangea son sandwich en le regardant.

— Cette cravate a coûté à Anne... à moi... une fortune, elle est peinte à la main. J'aimerais beaucoup la retrouver, ronchonna-t-il.

— Combien de temps seras-tu absent ?

— Je serai de retour demain après-midi.

— C'est bien que je le sache, cela m'évitera d'aller pour rien déclarer ta disparition à la police.

— Je suis sûr que je te l'ai dit. De toute façon, j'aurais laissé un mot.

— C'est extrêmement aimable de ta part, commenta-t-elle.

— A quelle heure dois-tu retourner au bureau ?

— Je devrais déjà y être, je vais bientôt partir.

— Je pensais que tu te baladais en ville et que tu déjeunais avec tes copines du boulot.

— Non, je rentre généralement à la maison, dit Michaela, songeant que décidément il ne comprenait rien.

« Des copines du bureau, bien sûr ! »

— Ça fait un bout pour revenir à la maison le midi ? questionna-t-il.

— Non, en réalité, ça prend cinq minutes. De toute façon, j'aime le parcours.

— A quelle heure tu as dit que tu repartais ?

- Dès que j'aurai fini mon sandwich.
- Tu ne veux pas que je te dépose ? proposa-t-il.
- Oh oui, ça serait une bonne idée, répondit-elle, surprise qu'il soit soudain si prévenant.

Davy prenait de grandes inspirations : « Inspire, expire, inspire, expire. » Il essayait de rester calme, marchait de long en large dans le corridor, malade de peur, l'estomac noué, avec sa chemise remontant en cadence et ses mains horriblement moites. Et il marchait, il marchait, il marchait.

C'étaient surtout ses mains moites qui le tracassaient. Il regrettait de n'avoir rien pour les essuyer au cas où le professeur lui serrerait la main quand ils se rencontreraient. Il avait déjà fouillé dans les poches de Colin à la recherche d'un mouchoir, mais il n'avait trouvé qu'une enveloppe — vide — de préservatif, rappel désagréable de la vie sexuelle de cet individu.

Même s'il s'efforçait de ne pas concentrer son attention sur un sujet aussi pénible, ses pensées ne cessaient d'y revenir. Il semblait étrange que Colin ait remis l'emballage dans sa poche. Pour Davy, cela signifiait qu'il portait sa veste quand il avait utilisé le préservatif : un scénario plutôt répugnant, suggérant un acte fait à la hâte, en cachette, sur la banquette arrière d'une voiture avec quelqu'un qui ne convenait pas — c'est-à-dire pas avec Michaela.

Chaque fois qu'il passait devant la poubelle et voyait l'emballage qu'il avait jeté là, il faisait une grimace. Violet et solitaire, l'objet se manifestait dans toute sa splendeur et Davy craignait que le professeur ne le voie et suppose que cela lui appartenait. Finalement, il se baissa pour le ramasser.

— Davy, appela la jeune secrétaire par la petite ouverture du guichet, et, étonnée de le voir la main droite dans la poubelle, elle poursuivit : Le professeur va vous recevoir.

— Merci, répondit-il.

Il se redressa et fourra rapidement l'emballage dans sa poche.

— C'est la première porte sur la droite, indiqua-t-elle.

Il alla jusqu'à la porte désignée et frappa. Pas de réponse. Il frappa à nouveau. Toujours pas de réponse. Il pensa entrer tout de même, mais se demanda s'il ne serait pas extrêmement incorrect de procéder ainsi. Il frappa pour la troisième fois, attendit une bonne minute avant d'essayer à nouveau. A la quatrième tentative, la porte s'ouvrit brutalement. Davy regarda fixement : il n'avait jamais vu un homme possédant un système pileux aussi développé que celui qui se tenait devant lui.

— Qu'est-ce que vous attendez ? Un tapis rouge ? demanda l'homme d'un ton sec.

Le mouvement de sa barbe était le seul témoin de ses paroles.

Rapidement, l'homme tourna les talons et revint à son bureau. Davy resta à la porte pendant quelques secondes, pensa s'enfuir puis le suivit dans la pièce. L'homme s'assit à son bureau et, avec un mouvement d'une main incroyablement velue, il indiqua à Davy le siège d'en face, très bas. Quand Davy s'assit, son faible poids provoqua pourtant l'affaissement du fauteuil. Il se trouva ainsi installé à quelques centimètres du sol ; il voyait à peine le professeur au-dessus des monceaux de paperasses sur le bureau. Il n'apercevait en fait que sa grosse tête chevelue et ses énormes sourcils derrière la partie supérieure de ses lunettes. Puis ceux-ci disparurent de son champ de vision ; le professeur Thompson s'était remis à écrire. Davy n'arrivait pas à comprendre ce qui se passait. Il était assis là, poliment, se demandant ce que l'homme était en train de faire derrière ces paperasses et attendant qu'il réapparaisse.

Cinq minutes s'écoulèrent sans un bruit, hormis des grognements de concentration de l'autre côté du bureau. Davy avait envie de bouger ; il regarda alentour. Du sol

au plafond, les murs étaient tapissés d'étagères débordant de livres. Il s'inquiéta. Peut-être n'était-il pas au bon endroit, peut-être était-ce une salle de lecture, peut-être ne s'agissait-il pas du professeur Thompson. Peut-être le professeur l'attendait-il ailleurs.

— Excusez-moi, êtes-vous... ?

— Chut !

— Je voulais juste...

— Chut !

Davy se tut et patienta. Il regarda la grande horloge au cadran blanc sur le mur d'en face et décida de partir à 15 h 15 s'il ne s'était rien passé d'ici là. Les minutes s'égrénaient avec fracas... 15 h 15. L'heure de partir. Il se leva.

— Asseyez-vous, intima le professeur Thompson d'une voix extraordinairement sonore.

Surpris, Davy se laissa retomber sur son siège. Le professeur se redressa, pratiqua une ouverture dans la masse des papiers et fixa Davy avec des yeux avoisinant la taille d'un grain de raisin à travers ses lunettes épaisses. Puis il se pencha en avant, retira ses lunettes et Davy, surpris de constater que ses yeux étaient effectivement de la taille d'un raisin, se demanda comment des sourcils aussi épais pouvaient rester en place sans l'aide des lunettes.

— Comment vous appelez-vous ? grommela-t-il dans sa barbe.

— Davy Long.

— Ainsi, Davy Long, vous voulez devenir bibliothécaire.

— Oui.

— J'imagine que vous avez suivi des cours, vous êtes déjà diplômé ?

— Oui.

— Et maintenant vous souhaitez trouver un emploi lucratif. On en est tous là. Vous avez apporté votre... votre... votre bidule, vous l'avez avec vous ?

— Je ne suis pas sûr.

— Mon garçon ! Soit vous l'avez, soit vous ne l'avez pas.

— Je ne suis pas sûr de ce que vous voulez dire par « bidule ».

— Mais bien sûr que si. Ce morceau de papier avec tous les détails vous concernant. Comment cela s'appelle-t-il ?

— Un acte de naissance ?

— Pourquoi en aurais-je besoin ? vociféra-t-il. Mais non, vous savez, votre... votre...

Son incapacité à trouver le mot le frustrait et il promenait son regard dans la pièce, comme s'il avait espéré voir le mot flotter quelque part.

— CV ? fit Davy.

— Oui, c'est ça. Vous avez apporté votre CV ?

— Absolument.

Davy le lui tendit.

Après avoir quitté la maison de Michaela, il était retourné à Cathedral View le chercher.

Davy avait en horreur cette partie des entrevues. Lorsqu'il avait commencé à chercher un travail, et avant d'avoir assez de jugeote pour laisser le CV chez lui, il avait subi cette épreuve à de nombreuses reprises. Et cela se déroulait toujours de la même façon. Il détestait être assis à regarder ses interlocuteurs qui lisaient, leur expression devenant de plus en plus perplexe alors qu'ils avançaient dans le détail de sa vie jusqu'à ce qu'ils arrivent au nom du directeur de la prison. Alors la perplexité cédait la place à la compréhension et tout devenait limpide.

Le professeur Thompson semblait prendre un temps fou à le déchiffrer, et le fait qu'il lève les yeux et fixe Davy toutes les dix secondes n'arrangeait pas les choses. Davy n'arrivait pas à garder ses jambes en place et à les empêcher de bouger.

Enfin, le professeur reposa le CV et regarda Davy pendant deux bonnes minutes. Puis il commença à parler :

— Bon, Davy Long, je constate que vous n'êtes pas issu de Presentation.

— Pardon ? demanda Davy, ne sachant pas que le professeur faisait allusion à l'une des écoles privées dans lesquelles allaient les garçons des familles les plus riches de Cork.

— Ça vaut mieux pour vous. Ce sont tous des mollas-sons. Ainsi, Davy Long, vous êtes un ancien délinquant. Très intéressant. On n'en voit pas beaucoup par ici. Dites-moi, hormis le désir d'exercer un travail rémunérateur, pourquoi un ex-prisonnier voudrait-il devenir bibliothécaire ?

— Pourquoi ?

— Oui, pourquoi ?

— Eh bien...

— Oui ?

— Je ne sais pas vraiment.

— Vous ne savez pas vraiment ? Ce n'est pas très convaincant. Les anciens détenus ne sont pas vraiment la partie de la population que nous essayons d'attirer pour cette formation. Vous ne pourriez pas faire un petit effort ?

— Je pense que ce serait un travail agréable et...

— Travailler dans un magasin de prêt-à-porter pour hommes constituerait aussi un travail agréable et, à en juger par vos vêtements, dit le professeur en s'attardant sur la cravate en soie à motifs de poissons et sur la bonne qualité du costume, cela vous conviendrait peut-être mieux. (Puis, voyant les épingles le long des manches, il ajouta :) En espérant que le costume vous appartient et que le détective de la boutique n'est pas lancé à vos trousses.

— Merci beaucoup, professeur, dit Davy en se levant. A l'évidence, vous vous êtes fait votre opinion sur moi, il est inutile que je vous fasse perdre votre temps.

— Allez, asseyez-vous et ne prenez pas la mouche, j'essaye seulement de vous évaluer. Je voudrais savoir pourquoi vous voulez devenir bibliothécaire, pourquoi ne me l'expliquez-vous pas ? Et dire qu'il s'agit d'un travail agréable n'est pas la réponse que j'attends. Vous avez écrit que la lecture était l'un de vos passe-temps. Lisez-vous depuis toujours ?

— Non, en fait non, répondit Davy toujours debout.

— Non ?

— Non, il n'y avait pas beaucoup de livres à la maison et j'ai commencé à lire tardivement en... en fait, au cours des dernières années.

— Et par quoi avez-vous commencé ?

— Tout, tout ce qui me tombait sous la main. Maintenant, c'est mieux car je peux choisir ce que je lis.

— Et que choisissiez-vous ?

— Je viens de terminer *Simple Contes des collines* de Kipling et de commencer *Des souris et des hommes*.

— Et lequel préférez-vous ? demanda le professeur en ajoutant : Pourquoi ne vous asseyez-vous pas ?

Davy s'assit et oublia son énervement.

— Sans aucun doute *Des souris et des hommes*. J'aime les deux personnages, ils semblent bien réels alors que je ne peux pas m'identifier à ceux de Kipling.

C'était la première fois qu'il parlait à quelqu'un de ses lectures depuis qu'il avait quitté la prison, et le plaisir qu'il en ressentait lui faisait oublier qu'il avait un professeur d'université comme auditeur ; c'était là un auditeur attentif et il écouta Davy lui conter l'histoire de Steinbeck pendant les cinq minutes suivantes. Le professeur était assis en silence et Davy s'animait de plus en plus. En ayant terminé avec *Des souris et des hommes*, il poursuivit :

— Avant cela, j'avais lu *A l'est d'Eden*. C'était bien, mais très différent. Les personnages étaient beaucoup plus nombreux et le récit s'étirait sur une longue période de temps... (Le professeur le laissa parler, appréciant de

le voir s'exprimer avec autant d'enthousiasme.) Bien sûr, le personnage de Doc apparaît ailleurs que dans *Tendre Jeudi*, mais dans celui-ci Mack et les garçons décident qu'il a besoin d'une petite amie. C'est un peu comme *Tortilla Flat*, où Danny hérite de vieilles maisons dans lesquelles il s'installe avec ses amis et...

Le professeur se rendait compte que Davy pouvait continuer ainsi pendant des heures. Mais, à présent qu'il avait réussi à le détendre, il lui fallait réorienter la conversation.

— Il est temps que je relise Steinbeck, dit-il. Maintenant, revenons-en à...

— Je peux vous prêter *Des souris et des hommes*, si vous voulez, l'interrompit Davy, je peux vous le déposer dès que je l'aurai fini...

— D'accord, ce serait bien. Quant à la formation...

— Mais il faudra que je le récupère, expliqua Davy, pensant à l'argent qu'il perdrait s'il ne le revendait pas à la boutique d'ouvrages d'occasion.

— Bien sûr. Maintenant, Davy, revenons à la raison de votre présence ici. Dites-moi pourquoi vous voulez être bibliothécaire.

Davy était sur un petit nuage, son enthousiasme à propos de Steinbeck perdurait et il oublia sa réticence habituelle à parler de lui-même.

— En fait, quand je suis arrivé en... en prison, c'est d'abord l'ennui, plus que toute autre chose, qui m'a saisi. Je pensais que j'allais devenir fou si je restais assis à ne rien faire jour après jour. Quelques semaines après mon arrivée, j'en ai parlé à l'assistante sociale et elle m'a suggéré de me rendre à la bibliothèque. Comme je vous l'ai dit, je n'avais pas beaucoup lu jusque-là mais, puisqu'il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire, j'ai résolu de m'y mettre. Le premier livre que j'ai eu entre les mains était un roman de Terry Prachett et je l'ai apporté à la salle de loisirs. Je n'avais pas l'habitude de lire et j'ai d'abord eu peur de ne pas arriver à le terminer, mais au

bout de quelque temps je suis finalement entré dedans. Quand la cloche a sonné le retour en cellule pour la nuit, j'ai eu du mal à croire que c'était déjà l'heure. Normalement, les nuits s'écoulaient lentement, mais celle-là est passée à la vitesse du son. De retour dans ma cellule, j'ai continué de lire et, lorsque je suis parvenu à la dernière page, le jour se levait. Ce matin-là, je suis retourné à la bibliothèque dès que possible et j'ai emprunté un autre roman de Terry Prachett. J'ai lu tous ses livres, puis j'ai changé. J'ai sûrement lu tous les ouvrages de la bibliothèque, ils formaient une drôle de collection. La majeure partie avait été donnée par une vieille dame, une « amie de la prison » ; comment elle avait pu imaginer que nous aimerions *Peter Pan* m'échappait totalement, mais ça n'avait pas d'importance. Par la suite, lorsque l'assistance sociale a constaté combien j'aimais lire, elle m'a conseillé de tenter un diplôme d'anglais. C'est ce que j'ai fait et, comme je m'en étais bien sorti, elle m'a aidé à m'inscrire à l'université par correspondance. C'est à ce moment que le prisonnier chargé de la bibliothèque est parti que j'ai hérité de la charge. Ce fut mon meilleur moment à l'intérieur de la prison : j'adorais ça, vous savez, gérer une bibliothèque et étudier sur place. Cela m'a amené à penser que j'aimerais faire quelque chose de similaire après ma sortie. J'aime l'idée d'être entouré de livres, de les prêter aux gens, des gens qui n'ont pas les moyens de les acheter. J'aime respirer l'odeur des livres, les toucher... l'excitation ressentie en lisant la première page d'un nouveau livre. J'aime ça, termina-t-il en désignant les étagères qui l'entouraient.

Il s'arrêta, se rendant compte qu'il s'était laissé emporter. Le professeur le regardait.

— Je me demande pourquoi vous étiez en prison, fit-il.

— En réalité, je...

— Peu importe. Je ne veux pas vraiment le savoir.

Le professeur examina le CV et bougonna :

— D'un échec au brevet à une licence avec mention en littérature anglaise... Voyons voir. Le père, un illettré, sans doute alcoolique. Même chose pour la mère. Quartier ouvrier dans la banlieue de Belfast. Ecole sordide, enseignants sordides. Toute une famille passant sa vie à faire de la prison... Vraiment pas un garçon de chez Presentation.

Davy le considéra, étonné. Il pensait que tout se passait si bien... Qu'avait-il dit de travers ?

— Bon, Davy Long, comment allez-vous vivre jusqu'à ?

— Comment ?

— Eh bien, la formation ne commence qu'en septembre prochain.

— Je...

Le professeur griffonna quelque chose sur un morceau de papier et lui tendit.

— Téléphonez à ce numéro. C'est celui de mon frère, il a un pub sur Southern Road. Vous aurez besoin d'un travail jusqu'au début des cours et il a besoin d'un barman, dites-le-lui de ma part. On ne peut risquer de vous retrouver en prison parce que vous aurez volé de la nourriture, ou un costume, d'ailleurs, avant le début des cours.

Davy chez Bartley et Rebecca

Davy essayait de marcher calmement, afin de reprendre ses esprits. Il faisait tout pour cela mais n'y arrivait pas, car il ne pouvait lutter contre les formidables vagues d'excitation qui s'emparaient de lui, le précipitaient vers l'avant, le catapultaient très haut dans les airs et le contraignaient à frapper dans le vide en criant : « *Ouiiiii* » à tue-tête. Après chaque cri, il tentait de se calmer, conscient des regards étonnés de ceux qui croisaient son chemin, conscient aussi de ces deux dames âgées avançant péniblement avec leurs courses et qui s'étaient brutalement arrêtées pour le regarder alors qu'il gambadait dans leur direction.

— Mesdames, leur dit-il après s'être arrêté en riant comme un petit fou, qu'est-ce que ce sera ?

Puis, après une courbette exagérée et un signe de la main dans la même veine, il leur proposa de choisir entre Peter Pan et Steinbeck. Se redressant de toute sa hauteur, il proclama avec force :

— Car je suis Davy, le bibliothécaire, je suis Davy le barman !

Après avoir exécuté une révérence très appuyée, il poursuivit son chemin, les laissant les yeux écarquillés et la bouche grande ouverte.

Un autre saut, un autre coup de poing dans l'air, un autre « *Ouiiiii* ».

Et il continua son chemin joyeusement alors qu'il allait la voir pour lui raconter comment les choses s'étaient passées. Car n'était-ce pas ce qu'elle lui avait demandé ? « Viens me voir, je veux absolument savoir. » C'est ce qu'elle lui avait dit. Tels étaient ses propres mots. Elle attendait sa visite. Elle l'avait invité. Ce serait incorrect de ne pas y aller, c'est pourquoi il se dirigeait vers chez elle. Une petite visite. Rendre une petite visite, faire un petit saut, comme les amis en ont l'habitude.

Ouiiiii !

Il n'était pas encore 16 heures, trop tôt pour qu'elle ait fini son travail, mais il savait comment il occuperait son temps. Il dirigerait d'abord ses pas vers Southern Road, où se trouvait le pub du frère du professeur Thompson, et qui n'était pas loin de chez elle : à cinq minutes de là, en réalité. Il irait voir s'il parvenait à identifier quelqu'un ressemblant au professeur afin de lui parler tout de suite de cet emploi de barman, il n'y avait aucune raison d'attendre.

Il traversa donc le pont, dépassa le groupe des pirovrots, plus nombreux que d'habitude et particulièrement éméchés, avec un rapide « Ça va ? » sans s'arrêter. Aucun de ses potes, comme Connie ou Francey, n'était là. Il dépassa la maison jaune de Michaela — avec un soupir et une douce chaleur au fond du cœur — au coin de la rue, dépassa son mari installé dans une voiture garée là, avec des lunettes noires, comme un flic en opération de surveillance. Quoi ? *Installé dans une voiture garée là, avec des lunettes noires, comme un flic en opération de surveillance ?* Davy revint sur ses pas, s'arrêta et le fixa. Colin fit de même, s'attarda sur le visage de Davy, et la haine absolue inscrite sur ses traits fit comprendre à Davy qu'il avait été reconnu. Puis les yeux de Colin se promenèrent sur sa silhouette, sur sa cravate en soie à motifs de poissons, son costume vert et ses chaussures marron toutes neuves à 159 livres. Davy vit alors son expression hésiter entre la perplexité et la

colère. Il s'éloigna rapidement, nerveusement, anticipant le bruit de la portière de la voiture qui allait s'ouvrir, anticipant des pas précipités derrière lui, puis une main sur son épaule et un face-à-face accompagné des mots : « Qu'est-ce que tu fous avec mes affaires ? » Mais rien de tout cela ne se produisit. « Etrange », pensa Davy, toujours soupçonneux. Il alla jusqu'au coin de rue suivant, s'abrita sous un porche d'entrée et attendit.

Il n'était pas sûr de ce qu'il attendait : quelque chose de suspect, à n'en pas douter, l'arrivée d'une fille peut-être, une fille que Colin avait l'intention de conduire dans le lit de Michaela. Mais alors, pourquoi était-il assis dans sa voiture au bord de la route ? Peut-être guettait-il une parfaite inconnue, une jolie fille solitaire et, quand elle arriverait, il jaillirait de la voiture et la contraindrait à faire le chemin jusqu'à chez lui. Ça ne pouvait pas être aussi glauque, se dit Davy, mais n'avait-il pas vu cet obsédé à l'œuvre auparavant ?

Il n'attendit pas longtemps. Presque immédiatement, une camionnette blanche s'arrêta à la hauteur de la voiture de Colin et, depuis la porte, Davy vit celui-ci baisser sa vitre, pendant que le passager de la camionnette — un homme, tant pis pour l'hypothèse de Davy — faisait de même. Davy observa les deux hommes qui s'exprimaient avec l'air de ceux qui « sont en train de traiter des affaires sérieuses » ; la gravité de leurs propos était encore soulignée par des hochements de tête solennels. Quand ils eurent terminé de discuter, Davy vit Colin tendre à l'homme un petit objet puis mettre le contact, alors qu'il l'entendait dire : « Très bien, les gars, je m'en vais », et il quitta les lieux. Puis la camionnette blanche démarra elle aussi, descendit doucement la route et tourna. Davy se dépêcha de les suivre et vit qu'ils s'arrêtaient à l'extérieur de la maison jaune. Le conducteur, un gros type robuste, et son passager, un gars de petite taille, sortirent de leur véhicule. Le plus petit ouvrit la porte d'entrée et ils pénétrèrent tous deux dans la maison. Quelques minutes

s'écoulèrent avant qu'ils réapparaissent tous les deux, le petit portant un poste de télévision et le gros la stéréo. Ils les placèrent à l'arrière du véhicule.

— Comment ça va ? lui demanda le gros type qui, en se dirigeant vers la maison, l'avait vu les regarder.

— Belle journée, renchérit le petit, en opinant du chef alors qu'il suivait son collègue à l'intérieur.

Quelques instants plus tard, ils ressortirent. Tous les deux emportaient des boîtes de CD.

— Que se passe-t-il ? demanda Davy.

— Déménagement, répondit le petit gars.

— Je ne vois pas la pancarte « A vendre ».

— Et qui êtes-vous ? Le gardien du quartier ? questionna le gros type.

— Non, juste un... ami.

— Vous n'en êtes pas vraiment un, s'ils ne vous ont pas dit qu'ils partaient ! se moqua le plus gros.

— Mais j'étais là il y a quelques heures à peine et rien n'indiquait qu'ils allaient partir. Où vont-ils ?

— Ça ne vous regarde pas. Allez, maintenant, vous devriez nous laisser faire notre travail, OK ?

Sans lui prêter attention, Davy se pencha à l'intérieur de la camionnette et s'empara de l'une des boîtes de CD. Mais, l'ayant vu, le gros type arriva aussi vite que sa corpulence le lui permettait, lui prit la boîte des mains et le fit tomber par terre.

— Mais, bon sang, vous jouez à quoi ? cria-t-il à Davy toujours au sol.

Le petit gars se précipita entre les deux.

— Du calme, Frank, du calme, dit-il d'un ton égal, à la façon dont un dresseur de chien parlerait à sa bête. On ne veut pas de vague, OK ? ajouta-t-il avec une menace dans la voix. (Puis il se tourna vers Davy.) Ça va ? Je m'excuse pour mon copain. Il est un peu impétueux, surtout après une nuit à faire la fête. Pas vrai, Frank ? Il a pris une bonne cuite la nuit dernière.

Frank grommela une réponse. Le petit gars se tourna vers Davy et l'aida à se relever.

— Ecoutez, si vous êtes un ami, il n'y a aucune raison que je ne vous dise pas où ils vont. Ils déménagent pour Londres.

— Londres ?

— Oui, Hampstead, pour être plus précis.

— Mais j'étais là il y a quelques heures et ils ne m'ont rien dit.

— Etrange, on aurait pensé qu'ils en parleraient.

— Londres ? Je ne vous crois pas.

— Si, si, pour un an. Il a eu une promotion et sa compagnie a arrangé un échange de maison avec un cadre britannique qu'ils envoient ici. On travaille pour Le Jour J, l'entreprise de déménagement. La société dans laquelle travaille votre ami est en partenariat avec nous. Nous sommes chargés de faire les cartons et de transporter le tout d'une maison à l'autre. Ça leur enlève tous les tracas et on va beaucoup plus vite quand les gens ne sont pas là. *De porte à porte en une journée*, tel est notre slogan.

« Cet homme doit dire la vérité », pensa Davy.

Après tout, il avait vu Colin lui donner quelque chose qui devait être la clé de la maison.

— Alors, satisfait ? Vous allez nous laisser travailler ? demanda le petit gars.

— Oui, oui, murmura Davy.

— Vous pensiez qu'on était en train de cambrioler la maison ? ricana le gros type.

Ils le regardèrent partir.

— Très bien, Frank, le « vous pensiez qu'on cambriolait la maison ? » ... Ha ha ha !

Davy n'avait plus le cœur à chercher le frère du professeur Thompson. Il se dirigea vers Cathedral View en se disant qu'il avait été stupide d'imaginer qu'ils allaient devenir amis, quand elle s'était contentée de montrer un

peu de sympathie envers un SDF avant de partir pour l'Angleterre avec son époux nouvellement promu, cadre de haut vol. Il était si occupé à constater quel parfait idiot il avait été qu'il ne remarqua pas sur le pont la mare de vomi dans laquelle il avait mis les pieds avant de sentir quelque chose de gluant sous ses chaussures. Il regarda et son dégoût initial fut rapidement remplacé par la satisfaction de voir dans quel état se trouvaient les chaussures de Colin. Puis il se souvint que c'était désormais la seule paire qu'il possédait car, assurément, les déménageurs lui diraient d'aller se faire voir s'il leur demandait la permission de pénétrer dans la maison afin de récupérer ses affaires. Il essuya ses chaussures sur une touffe de mauvaises herbes et regarda avec répugnance le poivrot allongé plus loin ; du vomi s'écoulait encore de sa bouche. « Ils sont pathétiques, pensa Davy. Des perdants misérables et pathétiques. »

— Davy ! appela une voix.

Il leva les yeux : la petite Eva était assise en haut de l'escalier donnant sur l'arrière de l'hôpital.

— Salut ! lui répondit-il en souriant.

— Tu m'avais promis que tu jouerais avec moi la prochaine fois que tu viendrais, lui dit-elle sans avoir pourtant beaucoup d'espoir.

Elle avait appris depuis longtemps à ne pas espérer que les adultes tiendraient leurs promesses, mais ça valait la peine d'essayer.

— Vraiment ?

— Oui. L'autre jour, tu as dit que tu ne pouvais pas jouer parce que tu avais tes leçons à apprendre, tu te souviens ?

Davy regarda alentour et vit le père d'Eva assis sur le bord du trottoir, à moins de cinq mètres de là. Il leur tournait le dos, un bras passé autour de l'épaule d'un autre poivrot dans un état quasi comateux, fait dont le père d'Eva ne semblait pas se rendre compte alors qu'il bredouillait des paroles incompréhensibles à l'oreille de

l'homme endormi. Très régulièrement, sa propre tête basculait et il perdait conscience ; cependant, il parvenait chaque fois à se redresser et à reprendre ses élucubrations là où il les avait interrompues. Satisfait de constater qu'il ne le verrait pas parler avec sa fille, Davy monta l'escalier et s'assit à côté d'elle.

— A quoi tu joues ? lui demanda-t-il.

— A l'école, idiot, répondit-elle en levant les yeux au ciel, tu ne te souviens plus ?

— Bien sûr que si, assura-t-il. (Désignant la collection de bouteilles à côté d'elle, il demanda :) Ce sont tes élèves, n'est-ce pas ? Laquelle est Billy, déjà ?

Le fait qu'elle soit assise là, à jouer toute seule, alors que son père passait l'après-midi à s'abrutir dans l'alcool, lui ramenait en mémoire des images de sa propre enfance.

— Je l'ai renvoyé, répondit-elle.

— Tu as renvoyé ce pauvre Billy ? Ce n'est pas très gentil. Je suis sûr qu'il aimerait être à l'école avec ses amis.

— Mais il a été très très méchant.

— Si tu ne le laisses pas revenir à l'école, il n'apprendra jamais à être gentil.

— Non, il était vraiment méchant. Quand il s'est mis en colère, il m'a frappé. Tu veux voir ?

— Voir quoi ?

— Ce qu'il a fait ?

Davy acquiesça. Elle descendit sa chaussette et il vit un linge sale enveloppé autour de son mollet. Elle l'enleva soigneusement pour dévoiler une entaille longue et profonde qui avait l'air infectée, rouge, douloureuse, et dont s'écoulait du pus.

— Ça fait mal ? demanda-t-il.

Elle fit oui de la tête.

— Quand est-ce arrivé ?

— Avant-hier.

— Tu as été à l'hôpital ?

Elle secoua la tête.

— Tu es courageuse, pas vrai ? D'autres petites filles n'arrêteraient pas de pleurer si elles avaient un bobo comme ça. Snif, snif, snif, c'est ce qu'elles feraient.

Elle rit.

— Snif, snif, snif, snif, continua-t-il.

— Tu fais l'idiot, dit-elle en riant.

« Pauvre petite », pensa-t-il. En plus de la blessure, elle avait l'air négligée : ses vêtements étaient beaucoup trop petits, sa jupe tombait bien au-dessus de ses genoux sales et écorchés, l'une de ses épaules sortait du cardigan. Ses cheveux étaient emmêlés et son visage sale. Puis il regarda en direction de son père, toujours assis et tenant des propos incompréhensibles. La réplique exacte de son propre père.

Il se leva, prit Eva dans ses bras, la porta jusqu'au bas de l'escalier et se dirigea vers son père.

— J'emmène votre fille à l'hôpital. Il faut qu'ils voient sa jambe.

— Laisse-la et va te faire foutre.

Davy l'ignora et s'éloigna avec Eva dans les bras. Le père se leva aussi vite que son état le lui permettait et se précipita vers Davy. Lui entourant le cou, il le fit basculer et essaya ensuite de lui arracher sa fille qui criait, mais Davy la tenait fermement tout en essayant de se remettre sur pied. Le bruit avait eu un effet sur les autres poivrots, éveillant même le plus hébété d'entre eux et, quand ils virent que leur pote Chalky tentait de reprendre Eva, ils se mirent debout comme ils le pouvaient. Déduisant de la scène que Chalky avait attrapé un type essayant de faire du mal à Eva, et dynamisés par la boisson et la colère, ils s'abattirent tous sur Davy. Avec Chalky, ils étaient dix et, une fois qu'ils eurent mis Eva à l'écart, chacun poussa l'autre pour donner à Davy, à terre, les coups de pied que, selon eux, il méritait. Après avoir subi tous ces coups, la plupart visant la tête, Davy perdit conscience. Deux de leurs chiens couraient, tout excités, en lisière du groupe, jappant et aboyant, jusqu'à ce que

l'un d'entre eux parvienne à se frayer un passage parmi la forêt de jambes et à enfoncer ses crocs dans le mollet gauche de Davy, qui, à ce moment-là, ne ressentait plus rien.

— Par-dessus le pont ! cria l'un des hommes.

Davy n'entendait rien.

— Par-dessus le pont ! renchérit le chœur haineux.

Davy ne se sentit pas soulevé, porté par cette horde, puis jeté du haut du pont. Il n'entendit pas les cris de joie alors que les hommes le regardaient faire une chute d'une dizaine de mètres et atterrir sur les restes calcinés du feu de joie, et il ne sentit pas non plus la palette en bois qu'ils lancèrent et qui vint s'écraser sur lui.

— Selon la rumeur, expliquait Mme Odlum plusieurs heures plus tard, une certaine jeune personne, qui restera incognito, faisait la fête.

C'était vendredi soir chez les Odlum pendant le « moment mère-fille ».

— Quoi ? répliqua Polly.

— Eh oui, il n'y a pas grand-chose que je ne sache pas. Mes sources m'ont dit qu'une certaine jeune fille était là avec un certain jeune homme.

— Maman, tu n'es pas journaliste. Tu n'as pas de sources. Tu devrais arrêter de lire le *Sunday Independent*, sérieusement, ça te donne des idées fausses. Bon, que sais-tu au juste ?

— Mon petit doigt m'a dit que ton petit copain est plutôt joli garçon.

— Petit copain ?

— D'accord, le terme est sans doute dépassé, tout comme « prendre une cuite », on dit *se soûler la gueule*, de nos jours, pas vrai ? Et les gens ne s'embrassent plus, ils se *bécotent*. Et ils ne font pas l'amour, ils *baisent*. Ou ils *s'enc...*

— Maman !

Polly l'arrêta avant qu'elle n'ait prononcé le mot. Dieu seul savait où sa mère avait entendu de telles expressions, mais elle ne cessait de les utiliser alors que, la moitié du temps, elle ne savait pas vraiment ce qu'elle disait.

— Ne sois pas si farouche, Polly. Si tu ne peux pas parler avec ta mère, avec qui le feras-tu ? Tu sais que ça m'intéresse. De toute façon, mon petit doigt m'a dit que c'était un « beau mec », comme vous dites, vous les jeunes, et il a l'air effectivement très beau. J'imagine qu'il ressemble un peu à cet acteur, le brun marié à cette actrice... Tu sais, il a joué un Irlandais... C'est David, n'est-ce pas ?

— Comment le saurais-je ? répondit Polly, n'abandonnant pas un pouce de terrain. Je ne sais pas de qui tu parles, et toi non plus.

— Je parle de ton petit copain David.

— Davy. Maman, tu devrais laisser ton petit doigt tranquille, sinon bientôt il n'aura plus rien à te dire.

— Bon. Mais la rumeur prétend que David ou Davy est vraiment superbe.

— Et que dit encore la rumeur, ou ton petit doigt, ou tes sources secrètes comme tu dis si bien ? Ou plus précisément tante Deirdre via Cliona ?

— Pas grand-chose.

— Que le ciel en soit loué !

— Juste qu'il vient du Nord, qu'il doit avoir vingt-trois ans et prépare une maîtrise. Il doit être très intelligent. Imagine, Polly, tu pourrais épouser un professeur !

Polly allait assassiner Cliona. « Mon Dieu quelle commère ! »

— Tu devrais lui demander de te donner un coup de main dans tes devoirs à la maison, continua sa mère.

— Devoirs à la maison ? Maman, je ne suis plus à l'école mais à l'université, et là on ne nous donne pas de devoirs à la maison.

— Bon, tes dissertations, c'est la même chose, de toute façon. Au moins, tu t'es arrangée pour rencontrer quelqu'un de bien, pas comme cette pauvre Cliona.

— Quoi ?

Cliona n'avait rien dû dire à ses parents de ce qu'il s'était passé à la soirée.

— Ta tante Deirdre a fait sa connaissance lorsqu'ils sont allés à Cork. Mon Dieu, il a l'air horrible, un personnage sorti d'un film d'horreur. Et puis, dis-moi, comment pourrait-on sortir avec quelqu'un qui se prénomme Piailleur ?

— Ce n'est pas son vrai nom.

— Ça, j'avais compris, mentit-elle.

— Tu as dit New York ? demanda l'agent Hogan en opinant du chef, émerveillé. C'est pas génial ?

— Génial, acquiesça Colin.

Quand Michaela avait téléphoné à Colin sur son portable quelques heures plus tôt, il était en plein rendez-vous avec un client à Moore's Motor Inn, à Limerick. Elle lui avait annoncé qu'ils venaient d'être cambriolés et il lui avait répondu qu'il allait rentrer aussi vite que possible à la maison. Comme elle n'avait pas encore appelé la police à ce moment-là, il lui enjoignit d'attendre son retour. Il s'était arrangé pour revenir un peu plus d'une heure plus tard et, dix minutes après qu'il eut appelé la police, l'agent Hogan était arrivé chez eux. Une fois qu'il eut noté les détails de l'effraction et la liste de ce qui avait été volé, les questions commencèrent à fuser, l'une après l'autre.

— De quel coin de Galway venez-vous ? demanda-t-il à Colin et à Michaela. A quelle école avez-vous été ? A quelle famille appartenez-vous ? Quel était le nom de jeune fille de vos mères ?

Jusqu'à ce que finalement, il dénicher une relation commune, John, le cousin de Colin, qui avait été à l'école avec le jeune agent et qui, comme Colin venait de le dire, se trouvait actuellement à New York.

— Génial, répéta l'agent Hogan, méditant sur cette information alors qu'il se calait dans le fauteuil, attentif à ne pas renverser sa tasse de thé remplie à ras bord.

Sur le fauteuil d'en face, Colin, assis près de Michaela, pensait avec irritation que, désormais, ça allait être difficile de le bouger, et il maudit son épouse de lui avoir offert du thé.

— Est-ce que je n'ai pas rencontré John aux Quays il n'y a pas très longtemps ? continuait le jeune agent, maintenant bien installé. En fait, lorsque je dis il n'y a pas si longtemps, plusieurs mois ont dû s'écouler. Et comme vous en parlez, Colin, je me souviens maintenant qu'il m'avait dit que tout allait bien, mais je ne savais pas qu'il avait un projet aussi précis.

Il s'arrêta, but une gorgée de thé, allongea le bras afin d'attraper un biscuit dans l'assiette posée sur la table du salon, l'engloutit et prit une autre gorgée pour le ramollir selon sa technique favorite.

— *Oesce quil se plet le be ?* demanda-t-il, la bouche pleine de biscuit à la noix de coco.

— Pardon ? demanda Colin.

L'agent Hogan avala bruyamment, puis répéta :

— Est-ce qu'il se plaît là-bas ?

— Je crois que oui, répliqua Colin.

— Et, dites-moi, il vit avec des gens de Galway ?

— Oui, lui répondit Colin.

— Est-ce que je les connaîtrais pas, par hasard ?

— Le, corrigea Colin. Non, je ne pense pas.

Il commençait à se rendre compte que plus ses réponses seraient courtes, plus vite ils se débarrasseraient de lui.

— Il ne s'agirait pas de Conor Twohig, ils étaient très liés à l'école ?

— Non.

— Pete Flemming alors ?

— Non.

— John Walsh ?

— Non.

— Peter Maxwell ?

— Non.

— Mais alors de qui pourrait-il s'agir ? (Il réfléchit une ou deux minutes.) Ce ne serait pas ce Burke, John ou James ? Je ne me souviens plus de son prénom. Il habitait dans la même rue.

Colin soupira et, réalisant que l'agent n'abandonnerait pas, il lâcha le morceau.

— Simon Field. Il s'agit de Simon Field.

— Simon Field ? Je n'en connais aucun.

« Dieu en soit remercié », pensa Colin, mais l'agent Hogan s'entêtait.

— Ne s'agirait-il pas de l'un des Field qui possèdent la station-service sur Headford Road, à moins qu'il ne s'agisse des Fielding ? C'est terrible, je devrais me souvenir de leur nom, je le connais comme ma poche. Laissez-moi une minute pour que j'y réfléchisse.

« Ça va durer la nuit entière », songea Colin qui soupira et bâilla. Il mourait d'envie d'aller se coucher, il était épuisé après les heures de route et, bien que l'agent eût rangé son carnet, Colin avait peur qu'il ne revienne au sujet pour lequel il était ici, à savoir le cambriolage. Il fallait donc rester assis là à supporter cet idiot qui parlait, parlait, parlait...

— Ce Patsy Field était vraiment un grand homme, disait l'agent.

— Patsy Field ? interrogea Colin, se demandant de qui diable il pouvait bien parler.

— Patsy Field, le capitaine de l'équipe du comté pendant cinq ans, ou six... Mais je ne pense pas qu'il soit de la même famille que le Simon Field dont vous parlez ou que celle des gens qui possèdent la station-service car, si je me souviens bien, il s'agit de Fielding et non de Field.

— Monsieur l'agent, intervint Colin (car il y avait des limites à ce que pouvait endurer un homme et, ces limites, Colin les avait atteintes), nous ne devrions pas vous retenir, vous avez sûrement des milliers de choses à faire au commissariat.

— Pas du tout. A dire vrai, c'est très calme en ce moment. De toute façon, c'est formidable de pouvoir parler avec quelqu'un du pays.

Colin laissa échapper un grognement involontaire et Michaela se tourna vers lui, fronça les sourcils, mais le visiteur ne s'aperçut de rien.

— Et vous rentrez souvent au pays ? demanda-t-il, comme s'ils étaient des émigrants installés à New York et non à quelques heures de leur ville d'origine.

— A chaque Noël, murmura Colin.

— Ah, c'est super. C'est bon de rentrer à la maison, pas vrai ?

— Oh oui, répondit Colin, et si nous étions plus nombreux ici, nous pourrions fonder une petite société pour la diaspora de Galway. On se retrouverait une fois par semaine et on se donnerait les dernières nouvelles de là-bas. Les plus heureux d'entre nous, qui auraient reçu une lettre d'un proche, pourraient la lire à haute voix. Qu'en penses-tu, Michaela ?

Michaela se tourna à nouveau vers lui.

— On vous a déjà précédé dans cette voie ! répliqua l'agent, à qui l'ironie de Colin avait échappé. Il en existe déjà une à Cork, vous saviez pas ? J'imaginais que vous en étiez la cheville ouvrière.

Colin n'en pouvait plus, il n'allait pas continuer à distraire cet idiot pendant toute la nuit.

— Je suis désolé, monsieur l'agent, mais...

— Pas de monsieur l'agent, appelez-moi Brian.

— OK, pour dire la vérité, Brian, je pense que cette pauvre Michaela aimerait aller se coucher, les événements l'ont épuisée. Bien sûr, j'aurais adoré passer la nuit à vous écouter parler des Field, des Fielding et des autres que nous ne connaissons ni l'un ni l'autre, mais peut-être une autre fois. Peut-être dans le cadre de cette société ?

— Je sais que la journée a été dure pour vous et voilà que je discute sans m'arrêter. J'avale le reste de mon thé et je me sauve.

Michaela et Colin se levèrent rapidement, de peur qu'il ne change d'avis.

— Merci d'être venu, lui dit Colin en sortant dans le couloir et en espérant que l'agent le suivrait.

Il se demandait s'il allait devoir placer des biscuits à la noix de coco tout le long du chemin jusqu'à la porte pour l'inciter à partir.

— Pas du tout, c'est mon travail, répondit Hogan, s'empressant de reprendre son calepin, son képi et d'avaler un ultime biscuit pour la route.

Il suivit Colin dans le couloir, Michaela derrière lui.

— Vous me tiendrez au courant s'il y a du nouveau ? demanda Colin en ouvrant la porte d'entrée.

— Assurément. Et je reviendrai pour l'autre chose, de toute façon.

— Quelle autre chose ?

— Aller ensemble à la société de Galway.

— Oh, oui. Bien sûr.

L'agent Hogan s'arrêta sur le seuil alors qu'il remettait son képi et regarda alentour.

— Dites-moi, Colin, vous n'avez jamais eu de problèmes avec les gens du pont ?

— Non, mais ils n'ont pas l'air commodes du tout.

— En effet. Ils ont saccagé la voiture de l'un de vos voisins, l'autre nuit, brisant les phares, les rétroviseurs et l'antenne, puis ils ont dansé sur le toit. Ce sont des bons à rien, aucun doute là-dessus. Ça ne fera pas de mal que je leur pose quelques questions sur ce qui vous est arrivé.

— Mon Dieu ! s'écria Michaela.

Les deux hommes se tournèrent vers elle.

— Michaela, qu'est-ce qu'il y a ? demanda Colin.

Le visage de la jeune femme était devenu livide.

— Rien, répondit-elle rapidement, trop rapidement.

— Que se passe-t-il ? insista Colin.

— Rien. C'est juste que... c'est juste que lorsque vous avez parlé des gens du pont, monsieur l'agent, je me suis

souvenue d'en avoir ramené un à la maison à midi. (Elle s'arrêta et regarda Colin.) Ne fais pas cette tête-là, fit-elle à son mari et elle se tourna à nouveau vers le policier. Il est venu emprunter des vêtements de Colin et il devait me les rendre vers 17 heures, mais il n'est jamais revenu et, pendant l'espace de quelques secondes, j'ai pensé qu'il pourrait être le coupable. Mais je le connais, c'est impossible.

— Tu... quoi ?

— Calme-toi, Colin, je peux tout expliquer.

— Calme-toi, calme-toi ! répéta Colin, fou furieux.

— Pourriez-vous le décrire ? demanda l'agent Hogan, soucieux de restaurer la paix.

— Inutile. Ce n'était pas lui.

— Peut-être pas, mais nous aurions besoin de lui poser des questions, au moins pour le mettre hors de cause.

— Attendez une minute, monsieur l'agent, interrompit Colin. Moi aussi j'aimerais poser quelques questions. Je voudrais bien savoir pourquoi notre mère Teresa a soudain décidé de transformer notre demeure en centre pour SDF.

— Ce n'est pas un SDF, pas vraiment. Il allait à un rendez-vous.

— Ah oui, vraiment ? C'est ce qu'il t'a dit ?

— Pourriez-vous me le décrire, s'il vous plaît ? insista l'agent.

— Bien sûr que je pourrais, mais à quoi cela servirait-il ?

— S'il vous plaît.

— Il est mince, brun, vingt-trois ans environ.

— Et il portait ?

— Que croyez-vous qu'il portait ? hurla Colin. Mes putains d'affaires, voilà ce qu'il portait !

Puis, se souvenant qu'il avait vu ce type quelques heures plus tôt, avec des vêtements qui ressemblaient fort aux siens, il réalisa de qui Michaela parlait.

— Il les a juste empruntés, Colin, disait-elle.

— Vraiment ? répondit Colin sceptique.

Zut, zut et zut, que faire ? Alors que Michaela préparait le thé dans la cuisine, Colin avait pris soin de dire au policier qu'il avait passé la journée à Limerick. Maintenant, si ce Sherlock Holmes retrouvait ce type pour lui poser des questions, son mensonge serait découvert. Il lui parlerait peut-être aussi de la fille à la soirée.

— Il va rapporter tes affaires, assura Michaela.

— Oh, il est déjà revenu, mais pas pour rapporter mes affaires, répondit Colin alors qu'un plan venait de se former dans sa tête.

— Tu vas trop vite.

— A peine.

Le policier pensa qu'il valait mieux ne pas poursuivre la description des vêtements pour le moment.

— Et, Michaela, vous dites qu'il passe du temps près du pont ? demanda-t-il.

— Est-ce qu'il a un accent du Nord ? interrompit Colin, pensant que, s'il incriminait cet individu, ce dernier aurait moins de chance d'être cru lorsqu'il serait interrogé.

— Oui, répondit-elle.

— Tu te souviens, la semaine dernière je t'ai dit que j'avais arrêté un type qui essayait de fracturer une voiture, je suis sûr que c'était le même type. Monsieur l'agent, quand vous m'avez demandé tout à l'heure si je n'avais jamais eu de problème, je pensais à nous deux, j'avais oublié cet homme qui essayait d'ouvrir la voiture du voisin, jusqu'à maintenant. Je l'ai pourchassé et je lui ai flanqué quelques coups de poing pour lui donner une leçon. Je sais que nous ne devrions pas faire justice nous-mêmes, mais je suis devenu enragé quand je l'ai vu tenter de fracturer cette voiture.

— Je sais que je ne devrais pas vous le dire, mais, si plus de gens agissaient ainsi, la criminalité ne serait pas aussi importante.

— Peut-être pas. En tout cas, c'est peut-être la raison du cambriolage, il aura fait ça pour se venger.

— Colin, tu ne m'en as jamais parlé, intervint Michaela, étonnée.

— Mais bien sûr que si, quand je suis revenu tu étais couchée, tu ne te souviens pas ?

— Non.

— Tu devrais t'en souvenir, j'étais hors de moi.

— Je ne m'en souviens pas.

— Peut-être étais-tu endormie, mais tu m'as répondu.

— Cette histoire de rendez-vous était peut-être une ruse, dit le policier, afin de repérer les lieux.

Michaela écarquilla les yeux.

— Oh, arrêtez ! fit-elle, dégoûtée. Je crois que vous avez regardé trop de séries américaines. De toute façon, c'est moi qui l'ai invité à la maison.

— Quoi qu'il en soit, cela n'empêche pas de l'interroger, il sera facile à trouver.

Le policier partit finalement, alors que Michaela et Colin allaient se coucher. Après que Colin se fut lamenté pendant une heure sur la perte de ses vêtements — ce qui semblait le peiner beaucoup plus que le cambriolage —, le silence se fit au bout du compte et Michaela put s'endormir.

« Tout bien considéré, les choses ne se sont pas trop mal passées », pensa Colin avant de plonger dans le sommeil.

Bartley Collins n'était pas du genre à se prélasser au lit. Dès qu'il se réveillait, à 5 h 30 tapantes, et ce tous les jours sans exception, il sortait du lit, mais doucement, car Rebecca était encore endormie. Puis, ne voulant pas allumer la lumière de peur de l'éveiller, il s'habillait dans le noir, cherchant ses vêtements sur la chaise où il les avait posés la veille. Il était maniaque en ce qui concernait ses caleçons, chaussettes et maillot de corps, et il en changeait tous les jours mais, en semaine, il enfilait tous les jours le même pantalon, les mêmes pull et chemise car il n'y avait guère de raisons de se préoccuper

de ces vêtements, étant donné que le nettoyage des rues était un métier salissant. La seule variante consistait dans le type de blouson qu'il enfilait : doublé ou réversible. Aujourd'hui, c'était le blouson doublé mais, comme d'habitude, il n'était pas sûr d'avoir fait le bon choix.

— Rebecca, appela-t-il doucement.

— Doublé, répondit-elle automatiquement, avant de se retourner et de se rendormir.

— Exact : le blouson doublé, dit-il, heureux de voir son choix confirmé.

Il l'enfila, puis mit ses lourdes bottes et descendit au rez-de-chaussée. Ayant rempli la bouilloire, il prépara ses deux sandwiches habituels : bœuf en conserve sur du pain blanc. Dès que l'eau se mit à bouillir, il prépara la théière, laissa le thé infuser et s'assit pour manger ses deux bols de Weetabix quotidiens, imbibés de lait et généreusement arrosés de sucre. Le Weetabix le mettait en forme pour la matinée. Ces jours-ci, il revenait rarement au dépôt pour la pause, et cela depuis la mort de son copain Val. Bartley était désormais le doyen des balayeurs, plus âgé de quelques dizaines d'années que la plupart des autres, et il n'appréciait guère la compagnie des jeunes pendant les pauses. Il savait qu'ils se moquaient souvent de lui et imaginaient qu'il était trop bête pour comprendre. Seul l'un d'entre eux, John-John, était là depuis aussi longtemps que lui, mais Bartley avait appris à l'éviter car, en vieillissant, il devenait de plus en plus hargneux. La dernière cause de mécontentement, à l'origine de plaintes constantes, était due à la décision de la municipalité d'embaucher deux jeunes filles pour balayer les rues. Bartley ne voyait pas où était le problème. Pour lui, il était normal d'engager des femmes, d'autant que, souvent, elles nettoyaient mieux qu'eux, lui semblait-il. Il n'aurait pas aimé que sa propre fille le fasse — s'il en avait eu une — ou son fils, mais ils n'auraient pas été balayeurs, il imaginait qu'ils auraient été du côté de leur mère, qu'ils auraient été intelligents.

Une fois le thé infusé, il ajouta un peu de lait et du sucre, remua le tout et servit une tasse qu'il apporta à Rebecca. Ayant posé la tasse sur la table de nuit, il la regarda quelques instants avant de prononcer doucement son nom.

— Merci, Bartley, murmura-t-elle en réponse, sans vraiment se réveiller.

En se penchant, il l'embrassa sur le front puis il redescendit verser le reste du thé dans sa gourde, prit ses sandwiches et quitta la maison sans bruit.

Généralement, Bartley commençait le travail à partir du dépôt situé au coin de chez lui, mais, John-John ayant été malade toute la semaine, on lui avait demandé de le remplacer. Le territoire de John-John se trouvait au sud et cela mettait Bartley de mauvaise humeur car il détestait changer sa routine ; de plus, devoir traverser la ville l'énervait plus encore. Après les festivités du vendredi soir, la ville était répugnante. Il ne cessait jamais de s'étonner de l'accumulation de saletés d'un jour sur l'autre. Comment les gens pouvaient-ils jeter sans raison les emballages de chips ou toute autre chose par terre, cela restait pour lui une énigme.

Il aimait la propreté, mais d'un autre côté cette saleté lui permettait d'avoir un emploi. Il se plaisait à nettoyer son petit territoire au nord — il s'en sentait responsable, en quelque sorte — mais il n'éprouvait pas les mêmes sentiments pour le sud et il n'obtenait pas la même satisfaction de ses incursions, toujours plus fréquentes, pour remplacer John-John. Dans son coin, les gens le connaissaient : « Comment ça va, Bartley ? » demandaient-ils quand ils l'apercevaient dans la rue et certains s'arrêtaient pour discuter. Mais, dans le sud, il avait l'impression d'être l'homme invisible et se sentait plutôt seul. Les gens passaient devant lui sans le voir. Il était frappé par la façon dont, au cinéma, on voyait toujours un agent déguisé en balayeur lorsque la police était sur le point d'investir un lieu. Il comprenait parfaitement pourquoi.

Il prit son chariot, son balai et sa pelle dans le dépôt proche de la mairie et commença son travail.

Une autre chose qui ne cessait de l'étonner était le type d'objets qu'il pouvait retrouver par terre. Il se penchait pour ramasser la seconde chaussure d'une paire dont il avait retrouvé l'autre quinze minutes plus tôt. Hormis les chaussures dépareillées, il mettait la main sur toutes sortes de vêtements : chaussettes, chapeaux, pulls et même des culottes de femme. Comment une personne ne remarquait-elle pas qu'elle avait perdu une chaussure ou, pis encore, sa culotte, cela demeurerait un mystère pour lui, mystère à propos duquel il n'avait pas trop envie de se creuser la cervelle. Les rares fois où il le faisait, il imaginait que la perte de la culotte se faisait conjointement à des activités associées aux préservatifs usagés qu'il retrouvait de plus en plus nombreux ces dernières années. Préservatifs, seringues et crottes de chien, tels étaient les trois types d'objets qu'il détestait le plus. Il lança la chaussure dans le chariot, balaya un tas d'ordures et continua à marcher en poussant ledit chariot devant lui.

En passant devant un terrain à l'abandon, il vit un panneau sur le grillage et s'arrêta pour l'étudier. Il comprenait les mots « municipalité de Cork » — il travaillait pour eux et c'était inscrit sur son chèque mensuel — mais c'était à peu près tout. Il n'avait jamais été très bon en lecture, Rebecca s'occupait de ce secteur-là. Il espérait qu'il s'agissait d'un projet d'aménagement car il détestait ce type de site : leur nettoyage était une perte de temps. En effet, l'endroit se remplissait d'ordures en un clin d'œil. Surtout celui-ci, avec les poivrots qui ne cessaient de jeter leurs canettes depuis le pont juste au-dessus.

Bartley ne comprendrait jamais pourquoi les propriétaires de tels terrains ne faisaient pas bâtir. Mais ils vivaient sans doute à Douglas ou à Blackrock et ne voulaient pas

entendre parler de l'état de leur propriété ; après tout, ils n'habitaient pas à proximité.

A l'autre bout du terrain, Bartley aperçut un vieux frigo gisant sur le côté et, en levant les yeux, il remarqua que l'une des maisons situées une dizaine de mètres plus haut était en rénovation. Il semblait que les maçons, pour s'éviter un voyage à la décharge, aient fourré là tout ce dont ils ne voulaient pas. Bartley sentit la moutarde lui monter au nez, les hommes se conduisaient plus mal que des animaux.

Laissant son chariot sur la route, il enjamba la barrière cassée et traversa le terrain, jetant un oeil professionnel sur le sol pour voir s'il n'y avait rien d'intéressant à ramasser. Bartley connaissait un type possédant un magasin d'articles d'occasion et, quand il trouvait une chose susceptible d'être revendue, il la lui apportait. L'autre jour, l'homme lui avait donné 5 livres pour un grille-pain ; il était en parfait état, seulement bloqué par des miettes de pain. Il n'y avait rien d'intéressant et Bartley fit rapidement demi-tour ; cependant, comme il retournait vers son chariot, son regard s'arrêta sur les restes du feu de joie, au centre du site, et il remarqua un tissu vert pâle coincé sous une palette en bois. Le type n'était pas très chaud pour reprendre des vêtements à Bartley, mais il le faisait parfois, s'ils étaient propres et en bon état. Bartley enjamba. Avec soin, il dépassa les cendres, les canettes noircies, les morceaux de bois carbonisés ainsi que l'armature d'un vieux siège auto. Ensuite il se pencha et tira sur ce qui semblait être une manche, mais c'était beaucoup plus lourd que ça n'aurait dû, et il comprit soudain qu'un bras se trouvait à l'intérieur de la manche.

— Dieu du ciel !

Il lâcha la manche, le bras, se signa et fit marche arrière en trébuchant. Il reprit son équilibre, fit demi-tour et courut jusqu'à son chariot. Il sortit son mouchoir, essuya la sueur sur son front et regarda alentour pour

voir si quelqu'un l'observait. Puis, en toute hâte, il poussa son chariot sur la route, essayant de mettre autant de distance que possible entre le corps et lui-même. La dernière chose qu'il souhaitait était bien d'avoir affaire à un mort. Il maudit John-John car, sans lui, il se serait tranquillement trouvé dans le secteur nord, où il ne lui arrivait jamais rien de tel. Enfin il entendit la voix de Rebecca dans sa tête : « Bartley. Comment as-tu pu le laisser là-bas ? Et s'il n'était pas mort ? »

— OK, OK, murmura-t-il.

Il soupira, fit demi-tour avec son chariot et, le laissant sur la route, retourna sur les lieux et s'arrêta à quelques mètres du feu de joie. Il appela prudemment :

— Ohé ! Ohé !

Comme s'il s'attendait à ce qu'un être humain précipité sur un feu de joie et laissé pour mort sous une palette soit susceptible de se redresser et de lui répondre...

— Ohé, répéta-t-il.

Il s'approche encore afin de vérifier s'il ne pouvait pas en voir davantage. Il nota qu'une jambe était sortie, mais cela ne lui disait pas si la personne était vivante ou morte. Il ramassa un bâton et tâta la jambe avec circonspection, sans résultat. Il essaya à nouveau et, cette fois, elle effectua un mouvement imperceptible. Encouragé par le fait qu'il savait maintenant qu'il ne s'agissait pas d'un cadavre, il grimpa sur les restes du feu et, à l'endroit où devait se trouver approximativement la tête, il demanda d'une voix forte à travers la palette :

— Bonjour ! Ça va ? Vous allez bien ?

Il n'obtint aucune réponse.

— C'est affreux, murmura-t-il, affreux.

Il saisit la palette et la souleva, puis il dégagea le corps et le mit sur le dos.

— Dieu du ciel ! gémit-il en apercevant Davy.

Son visage était sillonné de sales coupures sanguinolentes rendues plus terribles encore par la suie qui s'était collée dessus.

— Que vais-je faire ? demanda-t-il tout haut, comme s'il s'attendait à ce que Davy puisse le lui dire.

Il aurait aimé que Rebecca soit là, elle aurait su quoi faire.

Il retourna jusqu'à la route, prit son chariot, le fit passer par le trou dans le grillage et rouler sur le sol bosselé jusqu'à l'endroit où Davy était étendu. Il vida le contenu du chariot et, plaçant son véhicule sur un côté, il y installa le blessé. Il regarda le jeune homme pendant quelques minutes en se demandant quoi décider. Il pensa l'amener à l'hôpital mais il doutait que sa carte puisse couvrir les dépenses d'une autre personne et il n'avait pas d'argent sur lui. De plus, les hôpitaux coûtent des fortunes, c'est ce qu'il avait entendu dire. Rebecca saurait quoi faire, trancha-t-il. Il remit le chariot droit et retourna chez lui.

La sonnette réveilla Colin. Il consulta la pendule sur l'armoire : pas encore 8 heures. Il se leva, se demandant qui pouvait venir si tôt un samedi matin, enfila un jean et descendit ouvrir la porte.

— Oh, monsieur l'agent, vous êtes déjà de retour ?

— Juste pour vous tenir au courant des événements, répondit le policier. Je peux entrer ?

Sans attendre la réponse, il pénétra dans la maison.

— Quand je vous ai quitté la nuit dernière, je me suis rendu jusqu'au pont et j'ai discuté avec quelques types qui se trouvaient là. Ils savaient très bien de qui je parlais, même s'ils ont fait semblant de ne pas comprendre au début. Mais c'est une réaction normale, ils ont tendance à se serrer les coudes. Finalement, j'ai réussi à les faire parler et ils m'ont dit que notre homme était près du pont, hier. Apparemment, il a provoqué des problèmes... une bagarre, semblerait-il. Ils m'ont dit qu'il vivait près de la cathédrale, je vais donc aller y faire un tour. Je ne vous dérange pas, au moins ? Vous n'étiez pas en train de prendre votre petit déjeuner ?

— Non, répondit Colin.

Colin aime Michaela,
mais aussi Samantha, Anna
et maintenant Denise ?

Muriel et Denise montraient toujours leur visage le plus sombre le lundi matin. Elles restaient en général assises sans dire un mot, se contentant de taper sur leur ordinateur, le visage renfrogné, jusqu'à ce que les choses s'améliorent un peu avec la pause matinale. Mais ce matin-là, alors que Michaela aurait accueilli le silence avec bonheur, elles ne cessaient de discuter et ça la rendait folle. Elle avait tant de sujets d'inquiétude...

Que des étrangers aient pénétré chez elle l'ennuyait fortement et, même si c'était illogique puisqu'ils s'étaient emparés de tous les objets de valeur, elle s'était inquiétée tout le week-end de l'éventualité de leur retour. Le samedi soir, Colin était sorti ; elle avait essayé de lire, mais le moindre bruit, réel ou imaginaire, la mettait sur des charbons ardents. La disparition de la télé et autres objets ne la bouleversait pas outre mesure car, comme l'avait expliqué Colin, ils pourraient être remplacés lorsque l'assurance aurait payé ; ce qui la contrariait beaucoup plus, c'était la perte de sa collection de CD rassemblée avec amour au fil des années. Le fait qu'elle eût parlé de la présence de Davy la rongeait aussi : malgré les certitudes de Colin et du policier, elle n'était pas convaincue. Quelqu'un qui vous rend votre portefeuille un jour ne vient pas cambrioler votre maison le lendemain, cela n'a aucun sens.

Hogan était revenu la veille pour leur annoncer qu'il avait vérifié où vivait Davy et leur dire qu'on ne l'avait pas vu dans le coin depuis le vendredi matin. La description qu'il avait donnée des terribles conditions de vie de Davy l'avait bouleversée. Le fait que Colin et elle ne se parlaient plus n'améliorait pas son humeur. Il ne cessait de se plaindre qu'elle eût prêté ses vêtements à Davy, affirmant que, si elle n'avait pas ouvert la maison à ce vandale — comme il l'appelait —, il n'y aurait jamais eu de cambriolage. Le samedi soir, ne voulant pas rester seule, elle avait demandé à Colin de ne pas sortir, mais il avait rétorqué qu'il ne pouvait pas laisser tomber Ben Philips et que, de toute façon, il avait besoin de s'éloigner d'elle et de la maison.

A contrecœur, elle chercha une lettre pas trop difficile à taper, avec une écriture lisible, puis elle alluma son ordinateur et décida de ne plus penser.

— Je m'assurerais que M. O'Neill ait votre message dès qu'il arrivera. Oui. Merci pour votre appel. Au revoir.

Denise raccrocha et, remplaçant immédiatement son accent snob par sa façon de parler habituelle, reprit sa conversation.

— Je vais le retrouver samedi prochain. Il a dit que...

— Denise, tu mets la charrue avant les bœufs, interrompit Muriel. Reviens au début et dis-moi comment tu l'as rencontré, je veux tout savoir.

— Bah, je ne sais pas si je peux te dire... tout.

Elle sourit d'un air suffisant.

« Merci, mon Dieu », songea Michaela.

— OK, commence par me dire comment tu l'as rencontré, reprit Muriel.

— J'étais assise dans le salon de l'hôtel Jury et j'attendais Theresa, la copine avec laquelle je sors le samedi soir. On se retrouve toujours là, c'est chouette et ils ne t'obligent pas à consommer. Theresa était très en retard, sûrement à cause de sa mère, qui n'est pas en très bonne santé ces temps-ci, un problème interne, Theresa ne m'a

pas donné beaucoup de détails. Juste au moment où je me demandais si je devais aller téléphoner pour savoir ce qui la retenait, cet homme, assis en face de moi, il m'a souri. Bien sûr, j'ai fait comme si je ne voyais rien, mais il s'est levé et m'a demandé s'il pouvait se joindre à moi.

— Vraiment ?

— Il m'a expliqué qu'il avait remarqué que j'attendais quelqu'un et, puisqu'il en était de même pour lui, il a dit que le temps passerait plus vite si nous nous tenions compagnie.

— Hum ! il a l'air assez entreprenant, observa Muriel avec envie.

— Non, ce n'était pas ça. Il était juste amical. C'était le plus gentil type que j'aie jamais rencontré et il avait de bonnes manières. Il était très beau aussi, avec un sourire charmant.

— Que fait-il dans la vie ?

— Il dirige une société, il possède sa propre compagnie de software et emploie cinquante personnes. Il était à l'hôtel Jury pour son travail, un travail qui l'amène aux quatre coins du pays. Bon, où en étais-je ?

— Il t'a demandé s'il pouvait s'asseoir à ta table.

— Ah oui. Et avant que j'aie pu répondre quoi que ce soit, il était assis. Juste après qu'il s'est présenté, un employé est venu et m'a demandé si j'étais Denise Cleary. Comme j'ai répondu oui, il m'a dit qu'il y avait un appel pour moi à la réception. C'était Theresa m'avertissant qu'elle ne pourrait pas bouger à cause de sa mère. J'étais très déçue, après tous mes efforts pour me pomponner, sans parler de la dépense du taxi pour me rendre en ville. Je devais repasser par le salon en sortant, et j'ai informé Colin du coup de fil et...

— Colin ? C'est le prénom de mon mari, nota Michaela.

— Je ne savais pas que tu écoutais, Michaela.

— Ce n'est pas comme si j'avais le choix, murmura Michaela.

— Bref, Muriel, je dis à Colin que mon amie ne viendra pas et il propose que nous prenions un verre ensemble, comme il semblait que lui aussi il avait été planté là. Je refuse d'abord, prétextant n'avoir pas l'habitude de prendre un verre avec un étranger rencontré dans le salon d'un hôtel. Puis il sourit... oh, Muriel, je t'ai parlé de son sourire ?

— Oui, oui, continue.

— Il a souri et répondu que lui non plus mais que, si je faisais une exception, il en ferait une aussi. Pour aller à l'essentiel, nous avons pris quelques verres ensemble au bar de l'hôtel, en fait c'étaient des cocktails. C'était un véritable gentleman, il m'a tenu la porte, il a tiré ma chaise, pris mon manteau, et il a tout réglé, sans me laisser dépenser un penny de la soirée.

— Tu vas le retrouver samedi ?

— Il a proposé que nous allions dîner chez Lovett ou chez Simm, il va me téléphoner.

— Il doit avoir une belle situation.

— En effet, il a laissé entendre que sa compagnie avait fait un chiffre d'affaires de deux millions et demi de livres l'année dernière.

— Comment s'y est-il pris pour le laisser entendre ? questionna Michaela.

— Pardon ?

— Est-ce qu'il a dit : « Allez, prends un cocktail, Denise. C'est mon tour, avec un chiffre d'affaires de deux millions et demi de livres, je devrais pouvoir te payer un verre ? »

— Oh, la ferme, Michaela !

— Tu vas l'inviter à la soirée de Noël ? demanda Muriel.

— J'y pensais.

— Mais c'est à des années-lumière, Denise, interrompit Michaela.

Les deux filles levèrent les yeux au ciel.

— Michaela, je parle à Muriel.

— Ce n'est pas un problème pour toi, Michaela. Tu es mariée, tu n'as pas de souci à te faire, lui dit Muriel.

— Je pensais bien l'inviter, poursuivit Denise.

— On est seulement en novembre, insista Michaela.

Denise laissa échapper un soupir d'exaspération mais choisit d'ignorer l'interruption.

— Muriel, tu trouves que je ressemble à Elizabeth Taylor ?

— Bah, répondit Muriel, hésitante, peut-être, pourquoi ?

— Colin m'a dit que c'était la première chose qui l'avait frappé en me voyant.

— Vraiment ? fit Muriel, surprise.

— Voulait-il parler de son apparence actuelle ou d'il y a quarante ans ? plaisanta Michaela.

— Michaela, j'aimerais que tu arrêtes de faire des remarques insidieuses. Tu es jalouse, c'est tout.

A ce moment-là, le téléphone de Muriel sonna.

— Bonjour, un moment, SVP. (Muriel plaça sa main sur l'appareil et murmura :) C'est pour toi, Denise, je crois que c'est lui.

— Salut, Cliona, dit Polly alors qu'elle croisait sa cousine à la sortie du premier cours de la semaine. Comment se fait-il que je ne t'aie pas vue dans le train hier soir ?

— Le train de 9 heures avait été annulé. Je suis arrivée ce matin. Tu veux prendre un café ? Je voudrais te dire quelque chose.

— Quoi ?

— Viens et je vais te le dire.

— D'accord, mais moi aussi j'ai quelque chose à te dire.

Elles se dirigèrent vers la cantine et attendirent.

— Deux cafés, s'il vous plaît, Noreen, commanda Cliona, et une pâtisserie. (Puis elle se tourna vers Polly :) Je vais chercher une table, tu payes ? J'ai donné 20 livres à

Piailleur ce matin, je n'ai plus un sou jusqu'à ce mon argent arrive mercredi.

— Cliona, tu sais bien que je n'ai pas assez pour tenir une semaine.

— Mon Dieu ! Comment peux-tu être aussi radine !

— Ce n'est pas vrai. En plus, tu m'avais dit que Piailleur avait un boulot.

— Il l'a envoyé balader, ça ne lui convenait pas, ça interférait avec sa peinture.

Polly paya Noreen et se dirigea vers l'endroit où Cliona était assise.

— Bon, reprit Polly, qu'est-ce que tu voulais me dire ?

— Eh bien, tu connais mon amie Jacqui ?

— Laquelle est-ce ? L'une de celles avec qui j'ai parlé à ta soirée ?

— Non, je ne crois pas, mais elle y était. Tu l'as sans doute vue. Elle porte toujours un treillis militaire et un piercing au sourcil.

— Cette description pourrait correspondre à n'importe laquelle de tes amies.

— Je vois ce que tu veux dire, c'est secondaire. L'important est que Jacqui a pris plein de photos cette nuit-là et il est dessus.

— Qui ? Le type qui t'a attaquée ?

— Ouais, le sale type.

— C'est très bien, Cliona. Tu les as apportées à la police ?

— Je ne voulais pas donner suite, ce qui est fait est fait, et Davy est arrivé à temps. Et puis j'ai pensé qu'il pourrait recommencer et peut-être que la prochaine fois sa victime n'aurait pas autant de chance. Je veux dire que, si Davy n'était pas venu, je n'avais pas les moyens de l'arrêter.

— Tu te souviens que je t'ai dit que je pensais l'avoir déjà vu ?

— Ah oui ?

— C'est bien le cas. C'est ce que je voulais te dire. C'est seulement quand je suis rentrée à la maison pour le week-end que je me suis rappelé où je l'avais vu. Il est venu dans la boutique avec sa petite amie la semaine dernière. Je suis sûre que c'était lui.

— Il a une copine. Mon Dieu, la pauvre ! Tu imagines ? Sortir avec ce genre de type ! De toute façon, j'ai fait tout ce que je pouvais. Je suis allée faire une déclaration et au moins la police a sa photo.

— Très bien.

— Je ne peux rien faire de plus. Je suis vraiment reconnaissante à Davy de ce qu'il a fait pour moi, tu lui feras la commission ?

— Eh bien...

Polly devait avouer la vérité à Cliona, il était ridicule de prétendre que Davy était son petit copain, elle ne l'avait même pas revu depuis cette fameuse soirée.

— Il est vraiment chouette, Polly.

— Tu sais, il n'est pas vraiment...

— Ecoute, pourquoi ne venez-vous pas tous les deux ce soir ? On va au Casket, on y sera à partir de 9 heures.

— Je ne sais pas, je...

Depuis qu'elles avaient commencé la fac, la seule fois où Cliona l'avait invitée était cette fameuse soirée. Polly se doutait qu'elle avait lancé l'invitation afin d'augmenter le nombre des invités.

— Parles-en à Davy, poursuivit Cliona. Si vous venez, vous venez. Sinon, ça sera pour une autre fois. Je suis contente que tu aies rencontré Davy. Il est vraiment très, très chouette.

— Tu crois ?

— Oh oui. Et ta mère est du même avis, d'ailleurs. Elle pense qu'il est très beau.

— Ne fais pas attention à elle. Elle ne l'a jamais vu.

— Désormais, c'est fait. Je lui ai montré sa photo.

— Tu as.. quoi ?

— Il y en avait une de vous deux dans les photos prises par Jacqui.

— Et tu lui as montré ? Quand ? Elle ne m'a rien dit.

— Hier soir. Après que tes parents t'ont déposée à la gare, ils ont appelé les miens.

— Oh, mon Dieu ! gémit Polly.

Sa mère n'allait plus cesser d'en parler désormais.

— Quand tu rentreras le week-end prochain, tu pourras récupérer les photos ? lui demanda Cliona.

— Quoi ?

— J'avais deux tirages et elle m'a demandé d'en emprunter un.

— Tu as laissé ma mère emporter une photo de Davy à la maison ! Cliona, comment as-tu pu faire ça ?

— Où est le problème ? C'était une belle photo, vous avez l'air vraiment très heureux tous les deux là-dessus. Il a la tête en arrière et il rit, comme si tu venais de dire quelque chose de très drôle.

— Vraiment ? répondit Polly, suffisamment intéressée pour oublier sa contrariété, juste pendant deux secondes... Tu ne vois pas où est le problème ? Tu sais comment elle est. Elle n'arrête pas d'en parler et elle imagine qu'on est pratiquement fiancés. Elle s'est sûrement précipitée chez Mallow à l'aube pour la faire agrandir et encadrer. Il trônera sur le dessus de cheminée quand je reviendrai le week-end prochain.

— Pas si je lui dis ce que j'ai découvert sur lui.

— Quoi donc ?

— Oh, rien... Piailleur avait déjà vu Davy auparavant, vers le pont piétonnier près de l'hôpital, tu sais, là où ils vendent de la drogue.

— Et qu'est-ce que Piailleur faisait là ?

— A ton avis ? La même chose que Davy, sans doute.

— C'est-à-dire ?

— Allez, grandis, Polly ! Comment veux-tu que Piailleur soit complètement défoncé ?

— D'accord. Mais Davy n'est pas drogué !

— Qu'est-ce que t'en sais ? Il pourrait prendre de la cocaïne devant ton nez et tu le croirais s'il te disait qu'il prend un médicament pour soigner un rhume. Tout ce que je sais, c'est que Piailleur dit qu'il l'a vu près du pont à plusieurs reprises.

— Non, Davy ne se drogue pas, mais affirmer le contraire à mes parents serait un bon moyen de leur ôter l'envie de me demander sans cesse de l'inviter.

— Mais pourquoi tu ne veux pas ? Je pensais que tu serais contente.

— C'est un peu compliqué.

— Que veux-tu dire ?

— Je... je ne souhaite pas qu'il vienne à la maison dans un futur immédiat.

Elle avait désormais perdu toute envie de dire la vérité à Cliona.

— Qu'est-ce que ce sera, les garçons ? demanda la serveuse en souriant à Ben Philips et à Colin.

— Un café, répondit Ben Philips.

— La même chose, dit Colin.

Tous les deux regardèrent la serveuse s'éloigner, puis ils se tournèrent l'un vers l'autre.

— Moyen, dit Colin, sept, huit peut-être.

— Non, trop grosse. Elle a passé sa date de consommation, répliqua Ben Philips, à qui cette remarque aurait fort bien pu s'appliquer. Colin, je suis désolé pour samedi soir. Ton téléphone était éteint, je ne t'ai pas trouvé dans l'annuaire, mais je ne pouvais absolument pas laisser Peg.

— Ça ne fait rien. Que lui est-il arrivé ?

— Rien de grave, en réalité. Mais étant donné l'état dans lequel elle se trouvait quand elle a appelé de sa salle de sport, j'ai imaginé que j'aurais de la chance si elle était encore vivante à mon arrivée.

— Était-elle sérieusement blessée ?

— Non, pas du tout. Elle s'était juste tordu la cheville sur le tapis de course. Mais elle tenait absolument à ce que je la conduise à l'hôpital pour vérifier et ça a pris toute la soirée. Depuis, elle n'a pas bougé du lit : « Ben, tu peux m'apporter une tasse de thé », « Ben, c'est l'heure de mes médicaments », « Ben, mon livre est tombé par terre ». Je pète les plombs.

— Voilà vos cafés, messieurs.

— Merci, dit Ben et il poursuivit : J'attendais samedi soir avec impatience. Comme le dit Phil, on ne sait jamais où ni avec qui on terminera la nuit quand on passe une soirée avec toi. Tu as attendu longtemps ?

— Non, pas vraiment.

— Bien, au moins tu n'as pas perdu toute la nuit.

— Non, loin de là.

— Que veux-tu dire ?

— Tu ne sais jamais qui tu peux rencontrer dans le salon de l'hôtel Jury quand tu attends quelqu'un.

— Quoi ?

— Il ne faut jamais laisser passer une occasion, c'est ma doctrine.

— Quoi ? Essaies-tu de me dire que tu as rencontré une fille pendant que tu m'attendais ? demanda Ben, éberlué. T'es incroyable. Tu devrais donner des cours ! Bon, dis-moi, quel genre de fille était-ce ?

— C'était le genre simple et timide, mais ce sont souvent les meilleures. Elles sont très reconnaissantes, si heureuses qu'elles feraient n'importe quoi pour te plaire. Eh oui, on a passé une bonne soirée au bar de l'hôtel Jury.

— T'es fou, tu le sais ? Et est-ce que vous... ?

— Pas encore. Je dois peaufiner le travail. Mais je l'ai appelée pendant que je t'attendais.

— Tu vas donc la revoir ?

— Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. Je pars pour Limerick ce soir et je vais être absent toute la

semaine, mais je la verrai à mon retour. Nous allons nous retrouver chez Simm samedi soir.

— Colin, t'es dingue ! Où tu vas comme ça ? Tu as combien de filles en même temps ?

Colin haussa les épaules.

— Samantha la sexy est de retour, n'est-ce pas ? interrogea Ben.

Colin opina du chef.

— Tu vois encore cette snob de Limerick ?

Colin hocha à nouveau la tête.

— Et celle-ci ? Sans parler de cette pauvre Michaela. Comment fais-tu, Colin ? Comment tu peux y arriver ? Ce n'est pas étonnant que tu aies l'air fatigué.

— Ce n'est pas ça, dit Colin.

— Oui, bien sûr.

— Non, on a été cambriolés vendredi et le policier débile qui est chargé de l'enquête a passé la nuit à discuter. Puis il est revenu à l'aube samedi et dimanche.

— Il a déjà retrouvé les coupables ?

— Non, apparemment pas, puisqu'il ne cesse de venir me dire que les choses n'ont pas avancé. Un têtù, mais dans le mauvais sens. Il semble que le type ait agi seul. Ils connaissent son identité mais il paraît avoir disparu. D'ailleurs, il est de ton coin, c'est un type du Nord.

— Oh oui, comment s'appelle-t-il ?

— Davy Long.

— Long ? (Ben réfléchit quelques secondes.) Il y a une famille de ce nom célèbre à Belfast. Je me demande s'il en fait partie. Une famille incroyable : la mère est en prison pour trafic de drogue et je crois que le père y est lui aussi pour une affaire similaire. Dès qu'il se passe quelque chose à Belfast, le fils, Stephen, est la première personne interrogée, bien qu'ils n'aient jamais réussi à l'inculper pour quoi que ce soit. C'est vraiment un sale type, tout le monde sait qu'il fait du racket et Dieu sait quoi d'autre. Sa femme ne vaut pas mieux, Hulk, ils l'appellent. Il y a quatre ou cinq mois, armée d'une bouteille, elle

s'en est prise à une fille dans une discothèque. C'était dans tous les journaux, la fille a dû avoir cinquante points de suture et elle a perdu un œil. Quel est son prénom, déjà ?

— Davy.

— Il y a un autre frère, mais je ne sais pas comment il s'appelle. Il a été mis sous les verrous il y a des années, quand il avait quinze ou seize ans. Je me souviens que les journaux ont parlé de lui à l'époque.

— Vraiment ?

— Oui, c'était une affaire horrible. Au moment des faits, tout le monde savait que c'était le frère de Stephen Long qui avait fait le coup, même s'il n'a pas été nommé à cause de son jeune âge. Il a pénétré dans une maison par effraction et, alors qu'il la cambriolait, la propriétaire — une vieille dame — est rentrée : il l'a attaquée avec un marteau, il l'a violée, puis ligotée. Pour couronner le tout, il a mis le feu à la maison. Les journaux ont suivi cette affaire pendant des semaines. La vieille dame est morte dans l'incendie. S'agirait-il de lui ? Est-ce qu'il pourrait être déjà sorti de prison ?

— Davy chéri, dit Rebecca, tu es réveillé ?

Davy la regarda, puis fixa Bartley, se demandant qui pouvaient bien être ces deux personnes penchées vers lui. Toutes deux l'observaient avec une intensité qui l'inquiéta et il promena son regard sur ce qui l'entourait avec une certaine angoisse, essayant de déterminer où il était, tentant de se souvenir de ce qu'il s'était passé.

Bartley avait traversé la ville avec Davy dans son chariot et l'avait ramené chez lui. Là, avec l'aide de Rebecca, il l'avait déshabillé, nettoyé, avait soigné ses coupures et la morsure faite par le chien à la jambe. Enfin, il l'avait mis au lit — cela se passait tôt le samedi matin, vers 11 heures. Mais Davy ne se réveilla pas ce jour-là, ni le lendemain. Il resta étendu, inconscient, veillé avec anxiété par Bartley et Rebecca qui se relayaient à ses côtés.

Ce n'est que le lundi, à l'heure du déjeuner, qu'il reprit connaissance.

Et, alors qu'il se réveillait tout doucement, ce furent les visages inquiets de Bartley et de Rebecca qui lui apparurent d'abord quand il ouvrit les yeux.

— Davy, tu as eu un accident. Tu te souviens ? Tu sais qui je suis ? demanda Bartley.

Davy essayait de fixer ses yeux sur lui, mais il n'arrivait pas à les garder ouverts. Ses paupières retombaient puis, dans son cerveau confus, il y eut soudain une étincelle de lucidité.

Rebecca se tourna vers Bartley, qui regardait Davy avec autant d'inquiétude qu'elle. Pendant qu'ils veillaient Davy, attendant qu'il reprenne connaissance, ils avaient discuté pour savoir s'ils devaient ou non appeler un médecin, mais ils avaient patienté en se disant que ce n'était pas nécessaire, que son réveil était imminent. Ils avaient estimé que Davy ne pourrait que les remercier de ne pas avoir alerté les autorités, étant donné les circonstances étranges de son accident. Sans parler des bizarreries propres à Davy.

— Davy, c'est Bartley, tu te souviens de moi ? Je balaie les rues dans le secteur de Cathedral View. Tu te rappelles que nous avons pris une bière ensemble une fois chez Flaherty ? Tu t'en souviens ?

Davy fit un effort pour ouvrir à nouveau les yeux et fixa son attention sur Bartley. Flaherty ne lui disait rien, mais il commençait à se souvenir de Bartley. Il se rappelait vaguement, ou pensait se rappeler, qu'il l'avait rencontré en sortant de chez lui. Il essaya de penser. Et, bien que l'effort le fatiguât, cela lui revint finalement. Il se souvint de Bartley lui disant que ses collègues de la municipalité le préviendraient lorsque la démolition commencerait.

— La municipalité, murmura Davy.

— Exact, Davy, je travaille pour la municipalité.

— Vous êtes bien introduit, ajouta Davy, se souvenant de ce dont Bartley s'était vanté.

Bartley et Rebecca poussèrent un soupir de soulagement et Rebecca se sentit très fière — un tel éloge adressé à son mari et venant d'un étranger.

— Tiens, dit Rebecca, tu entends ça ?

Elle regarda avec affection Bartley, à la fois content et gêné. Son mari ne faisait pas partie des personnes les plus intelligentes de son entourage mais, à son avis, il était l'un des meilleurs. Elle se tourna à nouveau vers Davy et, posant une main sur son bras, lui dit :

— Je suis la femme de Bartley : Rebecca. Dis-moi, te souviens-tu de quelque chose concernant l'accident ?

Davy fit non de la tête et son regard se porta sur son propre torse. La découverte de son corps bleu et noir lui donna la nausée. Alors qu'il contemplait sa vilaine apparence, il n'entendit guère ce que lui disait Rebecca.

— Je l'ai vu ramener à la maison un nombre incroyable d'oiseaux aux ailes brisées et de chiens boiteux dans son chariot. Mais je peux te dire, Davy, que quand il est arrivé à la porte et m'a dit de regarder dans le chariot, de te voir allongé là, ça m'a fait un choc.

— Il n'y avait aucun autre moyen de te ramener à la maison, expliqua Bartley. La seule chose que je pouvais faire était de te transférer dans le chariot et de traverser la ville. Quelqu'un t'avait laissé pour mort à cet endroit. Tu étais en grande partie dissimulé par une palette en bois et toutes sortes de saletés. C'est un miracle que je t'aie vu là-dessous.

— Je lui ai dit qu'il allait un peu loin dans son sens du devoir, que son travail consistait à garder les rues propres mais n'allait pas jusqu'à se charger des blessés gisant sur son chemin, ajouta Rebecca en essayant de conserver l'attention de Davy.

Mais ses yeux se fermèrent à nouveau.

— Davy, Davy ! appela Rebecca.

Il s'était déjà rendormi.

Alors qu'elle suivait ses cours, Polly médita longuement sur le fait que Piailleur avait vu Davy sur le pont, mais la journée était bien avancée quand elle se décida à se rendre sur place. S'il y avait une chance que Davy y soit, cela valait la peine d'essayer. Au cours de la fameuse soirée, après que Davy avait traîné le « sale type » dans l'escalier, Polly s'était arrêtée pour voir comment allait Cliona, puis elle avait suivi les deux hommes dehors, mais à ce moment-là, ils avaient disparu. Elle voulait revoir Davy pour être sûre que ce type ne lui avait pas fait de mal et le remercier d'avoir défendu Cliona. Mais, en réalité, juste pour le revoir.

Il allait bientôt être 17 heures quand elle approcha du pont. Cela avait été une journée grise et la nuit tombait déjà. Davy n'était pas là, d'ailleurs il n'y avait personne. Déçue et déprimée, elle monta l'escalier et s'assit sur la dernière marche.

Le cœur de Michaela bondit quand elle distingua une silhouette dans la pénombre. Pendant une seconde, elle pensa que Davy était assis à sa place habituelle mais, comme elle se rapprochait, elle constata que c'était une fille. Une fille jeune, à l'air innocent, qui n'avait, en principe, rien à faire là toute seule. Néanmoins, elle décida que ça ne la regardait pas mais, alors qu'elle passait devant les marches, elle leva les yeux et remarqua que la fille avait l'air terriblement triste, le regard perdu au-dessus du pont.

— Ça va ? demanda Michaela, qui avait ralenti.

Elle ne voulait pas apprendre par la suite que la fille avait résolu de se tuer. Elle avait déjà assez de raisons de se culpabiliser, notamment en mettant les policiers sur les traces de Davy.

— Tu sais, il y a beaucoup de poivrots par ici, ce n'est pas très sûr, dit-elle à Polly.

— Tu as raison, soupira celle-ci. J'allais partir, de toute façon.

Polly soupira, se leva et descendit les marches. Michaela continua son chemin et Polly commença à marcher dans la direction opposée.

— Eh ! cria soudain Polly.

Michaela se retourna et attendit que la fille arrive à sa hauteur.

— Est-ce que tu passes souvent par ici ? demanda Polly à Michaela quand elle la rejoignit.

— Presque tous les jours.

— Ils vendent de la drogue par ici, n'est-ce pas ?

— Je n'en sais trop rien, c'est vraisemblable, répondit Michaela en regardant la fille et en pensant qu'elle n'avait pas l'air du tout d'une droguée, mais on ne pouvait jamais savoir.

— Tu n'as pas vu un jeune type ? Environ vingt-trois ou vingt-quatre ans, brun, la peau mate, beau garçon et très mince, avec un accent du Nord.

— Oui, Davy Long, dit Michaela doucement. Est-ce pour ça que tu es là, pour le rencontrer ?

— En réalité, je le cherche.

— Il vend de la drogue ?

— Quoi ? Oh, mon Dieu, il n'en vend pas, n'est-ce pas ?

— Non, non, je croyais que tu avais dit qu'il en vendait.

— Non, ce n'est pas ce que j'ai dit. Je veux juste le remercier. Il a empêché un fou de s'attaquer à ma cousine pendant une soirée et on m'a dit qu'il traînait souvent par ici, je suis donc venue voir si je pouvais le trouver. Si Davy n'avait pas été là... mais, bon, il a été là quand il le fallait. Tu le connais ?

— En quelque sorte. Mais...

— Tu peux lui transmettre un message de ma part si tu le rencontres ?

— Je ne pense pas le rencontrer. Il a disparu.

— Comment ça ?

— La police pense qu'il a cambriolé une maison, ma maison en fait, vendredi dernier, et il semble avoir disparu depuis.

— Cambriolé ta maison ? Davy ? C'est dingue ! C'est le type le plus gentil que j'aie jamais rencontré.

— En réalité, je ne pense pas non plus qu'il en soit responsable, mais essaie de dire ça aux policiers.

— Tu sais où il habite ?

— Oui, Cathedral View, dans le nord de la ville. Mais c'est inutile d'y aller, les policiers disent qu'on ne l'y a pas vu depuis vendredi.

Polly réfléchit quelques instants, puis elle ouvrit son sac, farfouilla, sortit son calepin et écrivit le numéro de téléphone du foyer.

— S'ils le trouvent, tu me le feras savoir ? Voici mon numéro de téléphone.

A 7 heures ce soir-là, Rebecca passa la tête dans l'ouverture de la porte pour voir comment allait son malade.

— Davy, tu es réveillé ? Tu as faim ?

Il secoua la tête.

— Je ne crois pas.

— Il faudrait quand même que tu manges.

Elle partit et revint quelques minutes plus tard.

— Voilà, on va voir si ça passe.

Davy se redressa et Rebecca lui tendit un bol de soupe, tout en s'asseyant sur le côté du lit.

— Je suis contente que les choses te reviennent en mémoire, lui dit-elle en le regardant avaler quelques gorgées. Mais quand je pense à ces types qui t'ont jeté par-dessus le pont, je deviens folle. J'ai envie de... d'y aller avec un fusil et de leur mettre une balle dans la tête jusqu'au dernier. J'ai envie...

— Je sais, interrompit Davy, qui avait entendu Rebecca imaginer une bonne douzaine de châtiments différents à l'intention des poivrots, si elle arrivait à mettre la main sur eux.

— Tu as meilleure mine, dit-elle en se calmant. Comment va ta jambe ?

— Pas trop mal. Elle n'est plus enflée.

— Bartley et moi nous inquiétions beaucoup pour toi. Mais tu seras comme neuf dans quelques jours. Je sais que tu as déjà dit que tu voulais rentrer chez toi mais je préférerais que tu restes ici encore un peu. Tu ne peux pas marcher. Nous souhaitons que tu restes jusqu'à ce que tu te sentes mieux, d'accord ? Je serai plus tranquille.

Rebecca quitta la pièce et Davy passa à plusieurs reprises du sommeil à l'éveil. Quand il était réveillé, deux choses lui apparaissaient clairement : d'abord, il dormait dans le lit de Rebecca et de Bartley. Plus tard dans la journée, quand Rebecca était revenue voir comment il allait, il avait proposé de se lever et de leur laisser le lit, mais elle ne voulait pas en entendre parler et il se sentait trop fatigué pour insister, même si ses réponses évasives lui laissaient penser qu'ils devaient se contenter d'un lit de fortune. Le second fait, tout aussi évident, était que l'épisode concernant les déménageurs de la maison de Michaela n'était guère plausible. Plus il y pensait, plus il comprenait que quelque chose clochait. Bien sûr, Michaela n'avait aucune raison de lui faire part de son départ mais, à l'inverse, il ne voyait pas pourquoi elle ne lui en aurait pas parlé. De plus, une personne qui va déménager dans les heures à venir aurait été trop occupée pour consacrer du temps à la préparation du rendez-vous d'un quasi-inconnu. Et, imaginait-il, même si une entreprise de déménagement faisait la majeure partie du boulot, elle se serait occupé des petits objets — les CD, les bijoux... Sa maison n'était pas particulièrement bien rangée au moment où il y était. De plus, la présence furtive de Colin était plutôt suspecte. Et, si elle ne déménageait pas, que s'était-il donc passé ? Davy se posait la question, et la seule réponse plausible semblait être que Colin avait quitté le domicile conjugal en emportant tous leurs biens.

Michaela et Polly chez les Odlum

— Mon Dieu, ce que tu peux être naïve, Michaela ! dit Colin.

C'était le samedi soir et Colin était revenu à Cork après avoir passé la semaine à Limerick. Alors qu'il prenait une douche, Michaela avait commandé des plats chinois pour s'entendre dire, une fois les plats arrivés, qu'il avait un dîner avec un client. Ils étaient maintenant assis à table, elle mangeait et lui picorait dans son assiette.

— Je ne suis pas naïve, répondit-elle, énervée. Et il y a maintenant une autre raison pour laquelle je pense que ce n'est pas lui.

— Quoi ? Laisse-moi deviner. Il est venu à la porte et a dit : « Je vous l'affirme, gentie dame, je n'ai pas volé votre maison, vous devez me croire. »

— Tu vas te taire ! Pour ta gouverne, j'ai rencontré une de ses amies qui le cherchait près du pont, lundi. Quand elle m'a demandé si je le connaissais, je lui ai parlé du cambriolage et, selon elle, il est impossible que ce soit lui. Elle m'a dit que...

— Et la boucle est bouclée, interrompit Colin. Finalement, voilà une preuve décisive de l'innocence de Davy Long : son amie a dit que ce n'était pas lui !

Il se pencha au-dessus de la table et donna des petits coups sur le front de Michaela.

— Coucou, coucou, appela-t-il, il y a quelqu'un ?

— Arrête, rétorqua-t-elle en enlevant sa main.

— Et tu dis que tu n'es pas naïve ? Elle est son amie, elle ne peut pas imaginer qu'il soit responsable.

— Tu vas m'écouter, Colin ? Je n'ai pas terminé. Il y a autre chose. Elle m'a raconté que, récemment, pendant une soirée, un dingue avait attaqué sa cousine et que, si Davy n'était pas arrivé à temps, Dieu seul sait ce qui serait arrivé. Donc, je ne suis pas en train de dire que c'est la preuve qu'il n'a pas cambriolé la maison mais, de la même façon qu'il m'a rendu mon portefeuille, c'est quand même une bonne indication sur le genre de personne qu'il est.

— Tu es sûre que ce n'était pas lui, le dingue qui a attaqué la cousine de cette fille ?

— Que veux-tu dire ?

— Tu n'es pas la seule à avoir discuté avec des gens qui le connaissent, moi aussi j'ai entendu des choses sur lui.

— Par exemple ?

— Beaucoup de choses.

— Comme quoi ?

— Par exemple, qu'il vient d'une famille de criminels de Belfast, les Long. Tout le monde les connaît là-bas.

— Cela ne fait pas de lui un criminel.

— Non, tu as raison.

Il avait attendu avec impatience le moment où il aurait la possibilité de lui dire ce qu'il savait sur Davy Long. La façon qu'elle avait de le défendre systématiquement l'exaspérait. Maintenant, c'est avec satisfaction qu'il poursuivait :

— Mais je pense que tu seras d'accord sur le fait qu'être condamné pour cambriolage et incendie est plutôt mauvais signe.

— Quoi ? Es-tu en train de me dire que Davy a été condamné pour cambriolage et incendie ?

— Tu veux arrêter de l'appeler Davy, comme s'il s'agissait de ton meilleur ami ? Oui, c'est exactement ce que je suis en train de te dire.

Michaela montra qu'elle n'en croyait pas un mot.

— Ai-je mentionné le viol ? ajouta Colin.

— Viol ? Davy ? Vraiment n'importe quoi !

— Cambriolage, incendie, viol, et il y en avait un quatrième, mais qu'est-ce que c'était ? (Il se gratta la tête, feignit de réfléchir profondément.) Ah oui, assassinat, c'est ça. Evidemment, ce n'est pas parce qu'il a été emprisonné pour viol, assassinat, cambriolage et incendie qu'il est notre voleur mais, je pense que tu seras d'accord, pour reprendre tes propres termes, c'est une indication sur le genre de garçon qu'il est.

— Je ne te crois pas, c'est ridicule.

— Vraiment ? Lis ça alors et vois par toi-même combien c'est ridicule.

Il tendit à Michaela une photocopie d'un article de journal. Elle le prit et commença à le lire. Tout ce que Ben Philips avait dit à Colin se trouvait là, avec tous les aspects sanglants, décrits dans leurs moindres détails.

— Ce « mineur » pourrait être n'importe qui. Rien ne prouve qu'il s'agisse de Davy, rétorqua Michaela en levant les yeux.

— C'est lui.

— Comment le sais-tu ?

— J'ai parlé du cambriolage à Ben Philips et, quand j'ai prononcé le nom de sa famille, il l'a reconnu. Ben est de Belfast, il m'a raconté l'histoire de la famille Long et de ton ami Davy. Apparemment, bien que le nom de Davy Long ne soit jamais paru dans les journaux à l'époque, à Belfast tout le monde savait qu'il s'agissait du frère cadet de Stephen Long. Ce dernier est un gangster célèbre là-bas. Plus tard, j'ai appelé notre ami le policier Hogan et je lui ai transmis les informations données par Ben. Il a vérifié à la gendarmerie royale d'Ulster et m'a rappelé sur mon portable mercredi, confirmant qu'il s'agissait bien là de la même personne.

— C'est horrible, pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ? (Puis une pensée lui traversa l'esprit.) Colin, tu m'as laissée seule toute la semaine ! Il aurait pu revenir.

— Je n'ai rencontré Ben que lundi matin, puis je suis parti à Limerick. Je n'ai pas eu la possibilité de te le dire.

— C'est faux, tu l'as vu samedi, tu te souviens ? Et tu as passé toute la journée de dimanche ici, pourquoi ne m'en as-tu pas fait part ?

— Non, Ben n'est jamais venu samedi. Sa femme Peg s'est tordu la cheville et il a dû la conduire à l'hôpital.

— Mais tu n'es pas rentré avant minuit.

— En fait, j'ai rencontré un ami, Maurice Murray, répondit Colin avec aisance, sans même s'arrêter une seconde, en menteur chevronné qu'il était. Il séjournait à l'hôtel Jury et je l'ai croisé au salon alors que j'attendais Ben, j'ai donc pris quelques verres avec lui au bar.

— Ah oui ?

— Pourquoi me regardes-tu avec ce drôle d'air ?

— Je te regarde bizarrement ?

— Absolument. Quoi qu'il en soit, nous étions en train de parler de ce Davy Long, reprit Colin. Quand Hogan m'a appelé, il m'a raconté qu'il était retourné au pont, juste pour s'assurer que les poivrots lui avaient dit tout ce qu'ils savaient sur Davy. Et, en tout état de cause, ce n'était pas tout. Il a rencontré un type qui lui a dit que Davy avait essayé d'enlever sa fille la semaine dernière, le même jour que le cambriolage. Il semble que, alors que ce type était assis près du pont avec des amis, Davy Long soit venu et se soit emparé de la petite qui jouait sur les marches, pendant qu'ils avaient le dos tourné. Apparemment, il essayait de partir avec elle. Dieu merci, ils s'en sont rendu compte et ils ont réussi à lui arracher la petite fille, mais elle était dans un état terrible. D'après ce que Hogan m'a dit, il semble que ce type et ses potes aient battu Davy Long.

Peu de temps après que Colin fut sorti pour se rendre à son dîner, Michaela se mit au lit, mais elle n'arrivait

pas à trouver le sommeil. Elle n'était pas soupçonneuse par nature, mais même elle ne pouvait manquer de voir les étranges similitudes entre les récits de Colin et de Denise. Denise avait dit qu'elle avait rencontré dans le salon de l'hôtel Jury un type appelé Colin lui ayant expliqué qu'on lui avait posé un lapin et qu'ensemble ils étaient allés prendre un verre au bar. Colin s'était trouvé lui aussi à l'hôtel Jury, son rendez-vous n'était pas venu, il avait rencontré quelqu'un dans le salon et avait fini par prendre un verre au bar.

Lorsque Colin revint vers 11 heures, elle ne dormait toujours pas. Elle fit d'abord semblant de sommeiller mais, comme elle l'entendait farfouiller dans le noir, jurant tandis qu'il se déshabillait, elle céda à la tentation de lui poser quelques questions.

— Coucou ! murmura-t-elle.

— Coucou toi-même, répondit-il brutalement.

— Tu as passé une bonne soirée ?

— Pas vraiment.

— Tu as été où ?

— Chez Simm.

— C'est chouette. Avec qui avais-tu rendez-vous, déjà ?

— Juste un client.

— Encore ce Maurice Murray ?

— Non, Maurice Murray n'est pas un client. C'était un type du nom de Bernard Byrne.

— Je l'ai déjà rencontré ?

— Non, enfin je ne crois pas.

— Est-ce que je connais Maurice Murray ?

— Je ne sais pas, Michaela. Et que veulent dire toutes ces questions ?

— Rien, je m'intéresse, c'est tout.

— Eh bien, tu peux réserver ton intérêt pour demain matin, je suis lessivé. (Il se mit au lit à côté d'elle.) Tu dors, Michaela, d'accord ?

Alors qu'il se penchait pour l'embrasser, Michaela sentit une odeur de parfum, faible mais bien réelle cependant.

— Quel type d'après-rasage porte-t-il, ce Bernard Byrne ? demanda-t-elle.

— Quoi ?

— Tu sens le parfum, Colin.

— C'est possible, j'ai toujours pensé que ce vieux Bernard était un peu trop efféminé. Ben Philips pense qu'il porte de la lingerie raffinée et il apprécie beaucoup trop les contacts physiques, à mon goût. Au moment où je suis entré dans le restaurant ce soir, il m'a entouré de ses bras et m'a donné une grande accolade, j'étais tout honteux.

Colin avait toujours une réponse toute prête, quelle que soit la question. Mais il était allé chez Simm et Michaela était presque sûre que c'était l'endroit où Denise devait retrouver sa nouvelle conquête. Mais si elle l'accusait maintenant, il s'en sortirait avec des mensonges et elle ne pourrait rien prouver. Il valait mieux attendre le lundi et parler à Denise.

Michaela ne ferma pas l'œil de la nuit. Alors que Colin était profondément endormi à ses côtés, elle restait éveillée et réfléchissait. Et, pour la première fois, elle s'avouait que leur mariage était en train de tourner au désastre et que la perfection des premiers mois appartenait à un passé définitivement révolu. Les longues heures pendant lesquelles Colin était supposé travailler n'avaient rien à voir avec cela, c'était juste l'excuse derrière laquelle elle avait choisi de s'abriter. Désormais, il était presque toujours absent de chez lui et, même présent, son esprit était à des années-lumière. Il ne faisait plus attention à elle. Elle comprit que si, par le plus grand des hasards, il ne voyait pas Denise, il y avait de fortes chances pour qu'il y ait quelqu'un d'autre. Tous les signes classiques étaient là, mais elle avait été trop stupide pour s'en apercevoir : les nuits passées ailleurs, les mystérieux coups de téléphone, le côté vague de ses plans, le fait qu'il n'avait jamais d'argent.

Si elle voulait être honnête avec elle-même, elle se devait d'avouer qu'elle n'avait plus de sentiments pour lui. Le fait qu'il soit absent toute la semaine, ne se souciant même pas de téléphoner pour lui dire que la personne qui avait cambriolé la maison était un violeur, était caractéristique. Que se serait-il passé si Davy Long était revenu ? S'il était arrivé sur le pas de la porte, elle l'aurait laissé entrer sans une seconde d'hésitation. Elle était si sûre de lui, comme l'autre fille, la fille du pont. Soudain Michaela se souvint qu'elle avait dit à cette fille où Davy habitait et elle comprit que, si elle était suffisamment désespérée pour aller près du pont en espérant qu'il passerait par là, il y avait toutes les chances pour qu'elle aille jusque chez lui. Et que se passerait-il si elle le trouvait chez lui ? Si Davy Long avait essayé d'enlever une petite fille la semaine précédente, il était évident que son séjour en prison ne l'avait pas réformé.

Michaela se leva et fouilla dans son sac jusqu'à ce qu'elle retrouve le bout de papier portant le numéro de téléphone de Polly. Elle regarda sa montre, il n'était que 7 heures moins le quart, elle attendrait 9 heures avant de l'appeler. Elle regarda Colin profondément endormi et, comprenant qu'elle ne pourrait supporter de retourner à ses côtés, s'habilla, quitta la maison sans bruit et alla faire un tour.

A 9 heures, elle passa son coup de téléphone.

— Bonjour, foyer du collège, répondit une voix féminine.

— Bonjour, c'est Polly Odlum ? demanda Michaela.

— Une seconde, je vais vous la passer.

Michaela entendit l'appareil tomber sur la table, des talons retentir dans un vaste espace au sol nu et la même voix qui criait : « Polly ! Polly ! » Puis les talons claquèrent en sens inverse.

— Désolée, Polly n'a pas l'air d'être là.

— Savez-vous où je peux la joindre ?

— Non, je regrette.

— C'est important.

— Je pense qu'elle a dû retourner chez elle. Sa famille tient une boutique à l'autre bout de Mallow, sur la route de Limerick, je crois qu'elle y travaille le week-end.

— Vous avez son numéro de téléphone ?

— Non, je suis désolée, mais vous pourriez essayer de chercher dans l'annuaire.

— Merci.

Et Michaela raccrocha. Alors qu'elle allait chercher le numéro, un Colin endormi fit son entrée dans la cuisine.

— Bonjour. Avec qui parlais-tu ?

Michaela comprit qu'elle ne pourrait pas supporter sa présence une seule minute.

— Juste une amie. Elle veut que j'aille la voir et j'ai accepté. Tu n'es pas contre ?

— Non. Tu as pris ton petit déjeuner ?

— Oui, oui. Ça fait des heures que je suis levée.

Elle monta à l'étage, se brossa les cheveux, prit son sac à main et redescendit.

— Je serai de retour vers 6 heures ce soir, lui dit-elle.

— Tu t'en vas maintenant ?

— Oui, à plus tard.

Le train de 11 h 20 partant de Cork mit une demi-heure pour arriver à Mallow et Michaela était là-bas avant midi. En quittant la gare, elle demanda où se trouvait la station de bus et s'y dirigea sans attendre, arrivant juste au moment où le bus pour Limerick allait partir. Elle pressa le pas et fut heureuse d'apprendre que le chauffeur connaissait la boutique des Odlum et qu'il s'y arrêterait pour elle. Elle régla le trajet et s'assit à l'avant du véhicule, qui démarra aussitôt.

— Ainsi, vous êtes une amie de Polly ? lui demanda le chauffeur de bus, regardant Michaela dans son rétroviseur alors qu'il quittait Mallow et arrivait sur la route.

— Oui, répondit-elle.

Il n'y avait aucune raison de donner des explications.

— J'ai eu la grand-mère de Polly, la vieille Mme Odlum, dans la semaine.

« Formidable, pensa Michaela, c'est vraiment ma chance de tomber sur un chauffeur bavard. »

— C'est une femme absolument formidable, vous la connaissez ? demanda-t-il.

— Non, pas encore.

— Un sacré personnage, ça ne fait pas l'ombre d'un doute. Elle me disait que Polly avait un petit ami. Mon Dieu, les enfants grandissent si vite ! Il semble qu'hier encore Polly commençait à prendre le bus pour aller à l'école. C'était une toute petite chose à l'époque, avec un tas de livres presque aussi haut qu'elle. C'est à la fac que vous l'avez rencontrée ?

— Oui.

— C'est la prunelle des yeux de sa grand-mère, ça c'est sûr. Elle doit leur manquer, la maison est sûrement très tranquille quand elle n'est pas là. Mais, comme je l'ai dit à Mme Odlum, il faut laisser les oiseaux prendre leur envol.

Le bus poursuivit sa route pendant une demi-douzaine de kilomètres et le chauffeur ne cessa de parler durant tout le trajet.

— Vous y êtes. Dites à Polly que j'ai demandé de ses nouvelles et de celles de la famille.

— Je n'y manquerai pas, merci. Au revoir.

Michaela descendit du bus et resta immobile. Maintenant qu'elle était arrivée, elle se sentait nerveuse. Cela lui avait paru être une bonne idée, ce matin, de partir à la recherche de Polly Odlum car, au moins, elle possédait une bonne raison pour sortir de la maison et ne pas être avec Colin. Mais, à présent, elle se demandait si elle ne s'était pas un peu précipitée. Un mouvement venu de l'intérieur de la boutique attira son attention et elle réalisa que quelqu'un regardait au-dehors depuis l'intérieur sombre. De toute façon, maintenant qu'elle était là... elle pénétra dans le magasin.

— Salut, dit Polly, assise derrière le comptoir. Je pensais bien que c'était toi quand je t'ai vue sortir du bus.

Tu es la fille que j'ai rencontrée près du pont, n'est-ce pas ?

— Salut, Polly.

— Tu te souviens de mon prénom ?

— Tu l'as écrit sur le morceau de papier.

— Oh oui, bien sûr. Mais c'est une coïncidence de te revoir ici, et aussi rapidement.

— Pas vraiment. Tu m'avais dit de t'appeler si j'avais des nouvelles de Davy.

— C'est vrai, confirma Polly, étonnée.

— J'ai appelé le foyer ce matin et la fille qui répondait au téléphone m'a dit où tu habitais.

— Pourquoi voulais-tu le savoir ? Je ne comprends pas. Tu n'as pas fait tout ce chemin pour me dire quelque chose sur Davy, n'est-ce pas ?

— Eh bien, si... tu vois...

— Polly ! cria-t-on de l'extérieur.

— C'est ma grand-mère ; s'il te plaît, ne parle pas de Davy devant elle.

— Polly, tu ne veux pas venir manger ? demanda grand-mère Odlum en entrant dans la boutique. (Puis elle vit Michaela.) Oh, excuse-moi, je ne savais pas qu'il y avait une cliente, je n'ai pas vu de voiture dehors.

— Bonjour, dit Michaela. J'ai bien peur de ne pas être une cliente. Je suis une... amie de Polly, vous devez être sa grand-mère.

— Une amie de Polly ! Je dois dire que vous êtes la bienvenue, nous commençons à penser que Polly avait honte de nous. On ne cesse de lui dire d'amener ses amis de Cork pour nous rendre visite, mais elle n'en fait rien, rien du tout. Je suis contente de voir qu'elle a fait une exception. Polly, pourquoi ne nous as-tu pas dit qu'une amie viendrait te voir aujourd'hui ? Dis-moi, ma mignonne, comment t'appelles-tu ?

— Michaela.

— Bon, Michaela, retourne à la maison avec Polly et va manger un morceau.

— C'est très gentil, mais je suis juste passée quelques instants.

— Allez, pas d'histoires ! On ne pourra pas dire que nous avons laissé une amie de Polly partir le ventre vide. Allez ouste ! (Elle prit Michaela par le bras et la propulsa vers la porte.) Polly, conduis ton amie à la maison.

— Ça doit être quelque chose de grave pour que tu aies fait tout le chemin jusqu'ici, dit Polly alors qu'elles se dirigeaient vers la maison.

— Est-ce qu'il y a un endroit où on pourrait parler ?

Avant de répondre, Polly jeta un coup d'œil en arrière et, comme elle s'y attendait, vit sa grand-mère debout sur le perron de la boutique, qui la regardait avec tendresse marcher avec son amie.

— Est-ce que ça t'ennuie d'attendre qu'on ait déjeuné ? demanda Polly, sachant que si sa grand-mère la voyait prendre une autre direction que la maison, elle intervendrait, lui demandant où elles allaient. On pourra parler dans la boutique ensuite.

— D'accord, si c'est ce que tu veux. Je vais aller me promener en attendant.

— Non, non, pas du tout. Grand-mère a raison, ça ne te fera pas de mal de manger un morceau.

— Mais quelle bonne surprise ! répétait Mme Odlum pour la quatrième ou cinquième fois tout en s'activant dans la cuisine. Nous n'avons pas souvent l'occasion de rencontrer une amie de Polly. Michaela, tu manges de l'agneau ?

— S'il vous plaît, ne vous donnez pas de mal pour moi, madame Odlum.

— Je ne me donne pas de mal.

— Bon. De l'agneau serait très bien.

Quelques minutes plus tard, une énorme assiettée d'agneau, de pommes de terre et de légumes était placée sur la table devant elle.

— Madame Odlum, protesta Michaela, c'est beaucoup trop. Je ne pourrai jamais tout manger.

— Mange. Cette jeune génération est beaucoup trop maigre.

— Ainsi, tu vas à la fac avec Polly ? lui demanda oncle Joe, assis en face d'elle.

— Non, en réalité, je travaille. Mais je songe à y aller.

— Tu devrais. Il n'y a rien de mieux que les études, c'est ce que je dis toujours, renchérit M. Odlum. Pas vrai, Polly ?

— Oui, papa, c'est ce que tu dis toujours, répondit Polly.

Elle regarda Michaela et leva les yeux au ciel.

— Je t'ai vue, Polly, dit M. Odlum, je t'ai vue faire des grimaces, et j'espère que tu ne laisses pas Davy te tourner la tête. Concentre-toi sur tes bouquins, Polly, concentre-toi. Pas vrai, Michaela ?

La jeune femme acquiesça. Elle n'avait pas compris que Davy était le petit ami de Polly, elle avait eu l'impression qu'elle le connaissait à peine.

— Michaela, connais-tu Davy ?

— Oui.

— Un garçon charmant, n'est-ce pas ?

— Maman, tu ne l'as jamais rencontré.

— Non, mais j'ai vu sa photo. Et j'ai retrouvé l'endroit où j'avais mis les photos de Cliona. Elles ont toujours été sur le réfrigérateur, juste sous mon nez. Je vais aller les chercher. (Elle se leva.) Il prépare une maîtrise, précisa-t-elle tandis qu'elle s'emparait de la pochette. Mais j' imagine que tu le sais déjà. Il veut être enseignant. Et voilà.

Elle se rassit à la table et sortit les photos de la pochette. Elle regarda la première, où Cliona et ses amis souriaient pour la photo, et commenta :

— Je n'ai jamais vu des énergumènes pareils de toute ma vie, y compris ma propre nièce. C'est la plus bizarre de tous. Tu la connais, Michaela ?

Celle-ci fit non de la tête. Mme Odlum lui tendit la photographie, qu'elle regarda.

— Laquelle est votre nièce ? demanda-t-elle.

— Là, celle qui est au milieu.

Michaela passa la photo à Polly, assise de l'autre côté, notant en même temps :

— Elle ne te ressemble pas du tout, Polly.

— Non, elle s'est détruite, elle s'est détruite, répondit Mme Odlum. Voici la photo de Polly et de Davy. Tu ne trouves pas qu'ils vont bien ensemble, Michaela ?

Michaela saisit la photo et l'examina, Davy en particulier. Il était très beau, rejetant ainsi la tête tout en riant. Difficile de croire qu'il avait fait des choses horribles.

— Bien sûr, il boit un verre, dit Mme Odlum en se penchant pour montrer la canette dans la main de Davy. Mais qui ne boit pas, de nos jours ? Il pourrait faire pire, j'imagine. Et voilà le petit ami de Cliona, ajouta-t-elle en passant une autre photo à Michaela. Combien as-tu dit qu'il mesurait, Polly ?

— Deux mètres vingt, répondit Polly en exagérant pour produire plus d'effet.

— Imagine ! Cliona mesure à peine un mètre cinquante. Ils l'appellent Piailleur ! Qui est celui-là, Polly ? questionna Mme Odlum en désignant Colin sur un autre cliché.

Il était debout, en dehors du groupe, les regardant avec dédain, sans réaliser qu'il allait se trouver sur la photo.

Polly se pencha par-dessus Michaela pour regarder.

— Juste un sale type, dit Polly. Celui dont je te parlais, Michaela. Montre-moi, maman.

Polly prit la photo et l'examina.

— Pourquoi tu l'appelles comme ça ? interrogea Mme Odlum. J'allais dire que c'était le seul homme ayant une allure normale dans cette soirée. Hormis Davy, bien sûr.

— C'est ce qu'il est. Un sale type.

— Qu'en penses-tu, Michaela ? demanda Mme Odlum en tendant la photo à Michaela. Il a l'air d'un sale type ?

Michaela fixa les yeux sur le cliché.

— C'est Colin. Mon mari.

— Ce n'est pas possible ! s'exclama Polly. C'est celui qui... (Elle s'arrêta, se souvenant que ses parents ignoraient ce qui était arrivé à Cliona cette nuit-là.) Ce n'est pas possible... Celui-là est venu à la boutique avec sa petite amie la semaine dernière.

Michaela étudia à nouveau la photo.

— Tu as raison, Polly, ce n'est pas lui. C'étaient les cheveux blonds. J'ai cru pendant une seconde qu'il s'agissait de Colin, je me suis trompée.

— Mon Dieu, mon Dieu, si jeune et déjà mariée ! commenta Mme Odlum. Mais, bien sûr, une jolie fille comme toi ne pouvait pas rester seule bien longtemps. Je commence à croire que Polly va demeurer avec nous jusqu'à la fin de nos jours.

— Maman, je n'ai que dix-huit ans. Tu t'inquiètes un peu tôt.

— Elle n'a jamais voulu aller aux soirées organisées par son lycée. Elle avait trop peur d'adresser la parole à quiconque.

— Maman, arrête, s'il te plaît.

Elles étaient arrivées à la fin du paquet. Mme Odlum se leva et commença à débarrasser la table.

— Polly, pourquoi ne fais-tu pas visiter la ferme à ton amie ? suggéra-t-elle.

— Maman, Michaela n'a pas trop envie de visiter la ferme. On est un peu vieilles pour ça. De toute façon, il faut que j'aille prendre la relève de grand-mère.

— Ne t'inquiète pas pour la boutique, grand-mère et moi nous en occuperons. Tu aimerais faire le tour de la ferme, n'est-ce pas, Michaela ?

Les deux filles descendirent finalement dans le champ. Pendant un moment, aucune ne prononça un mot. Enfin, Polly se décida.

— C'était ton mari sur la photo, n'est-ce pas ?

Michaela acquiesça puis, après quelques instants, demanda :

— Quand je t'ai rencontrée sur le pont, tu m'as dit que Davy Long avait empêché un homme d'attaquer ta cousine. Tu parlais de Colin ?

— Oui.

— Quand cela s'est-il passé ?

— Un mercredi, il y a deux semaines.

Michaela médita un moment.

— C'était la nuit où il était censé être à Sligo, mais il est rentré tôt à la maison, il était malade, il avait mal au ventre, dit-elle. Quand est-il venu à la boutique ?

— Il y a environ quinze jours

— Avec une amie ?

— C'est ce qu'elle avait l'air d'être à ce moment-là.

— Je vois... répondit Michaela. Hier, je ne t'aurais pas crue. Maintenant, je ne sais pas quoi penser. Hier soir, j'ai découvert qu'il voyait l'une des filles avec qui je travaille et j'ai compris soudain qu'il avait pu sortir avec d'autres filles. Il est souvent absent, tu comprends, il est censé travailler, mais il reste toujours très vague sur l'endroit où il dort et sur le moment de son retour.

Elles continuèrent à marcher. Polly ne savait pas quoi dire, elle essayait de trouver quelque chose de réconfortant, mais n'y parvenait pas. Elle se demandait ce qu'elle ressentirait si elle découvrait que son mari faisait le joli cœur. Elle scruta Michaela, qui avait l'air si triste. Elle eut envie d'ébaucher un geste de réconfort, de lui dire de se laisser aller à pleurer si elle en avait envie, mais elle la connaissait à peine. Elles poursuivirent leur marche. Polly trouvait le silence de plus en plus pesant.

— Michaela, je suis désolée... Je ne sais pas quoi dire ni quoi faire.

— Moi non plus... J'étais venue te parler de Davy.

— Ça peut attendre.

— Je ne savais pas qu'il était ton petit ami.

— Il ne l'est pas.

— Mais tes parents... ?

— C'est une longue histoire.

— Je vois.

— Quand j'ai commencé la fac, j'ai imaginé que ce serait formidable. Mais je ne sais pas pourquoi, je ne m'adapte pas. Je déteste ce mode de vie. Je n'arrive pas à me faire des amis et je rate tous mes examens. Mais ça ne sert à rien d'en parler à mes parents, ils sont si fiers de moi ! Donc, je les laisse croire que tout se passe très bien. Il y a quelques semaines, j'ai parlé de Davy, j'ai juste dit que je l'aimais bien et ma mère en a conclu qu'il était mon petit ami. J'ai essayé d'expliquer que ce n'était pas le cas, mais j'ai vu combien ça la rendait heureuse et j'ai abandonné. Et, d'une certaine façon, je pense que ça me plaît de faire comme si.

— Et tu l'aimes vraiment ?

— Oui. Je n'ai jamais eu de petit ami, tu sais. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui me plaisait. Mais avec Davy, c'est différent. Il est parfait : il est si gentil et si beau, du moins selon moi. Il est aussi très drôle et intelligent, tu sais, il prépare une maîtrise. (Elle s'arrêta.) Quoi que tu aies à me dire à propos de Davy, ce doit être très négatif, sinon tu n'aurais pas fait tout ce chemin jusqu'ici.

— C'est exact.

— Extrêmement négatif ?

— Tu veux vraiment le savoir ?

— Je crois que oui.

Michaela s'arrêta, prit la photocopie de l'article de journal dans son sac et la tendit à Polly, qui se mit à la lire.

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire ? Que ce mineur est Davy ?

— Oui.

— Je ne te crois pas. Davy ne ferait jamais des choses comme ça.

— Polly, c'est bien lui, la police a vérifié. Quand je me suis souvenue t'avoir dit où il habitait, j'ai eu peur que tu y ailles, que tu le cherches et qu'il puisse... je ne sais pas, qu'il fasse ce qu'il avait fait à la vieille dame. Tu vois, le policier a dit qu'il avait essayé d'enlever une petite fille le jour où il a cambriolé notre maison.

— Je ne te crois pas.

— Polly, écoute-moi. Il vit seul dans une maison en ruine et il sort de prison. Il a dévalisé notre maison, il a essayé d'enlever une petite fille. Il a violé une vieille dame, puis l'a frappée si fort avec un marteau qu'elle serait morte même s'il n'y avait pas eu d'incendie. Et c'est tout ce que nous savons sur lui, mais il pourrait y avoir beaucoup d'autres choses. Il ne vaut rien de bon.

Michaela observa Polly, dont le regard restait fixé dans le vague, le visage sans expression.

— Il t'a même menti sur la maîtrise, continua Michaela, il ne va pas à la fac. Mon Dieu, quand je pense qu'il m'a fait croire qu'il voulait être bibliothécaire ! Il n'est pas net. Je lui ai même prêté le plus beau costume de mon mari pour son rendez-vous... (Elle frissonna.) Mon Dieu, penser que j'ai été seule dans la maison avec lui...

— Et il t'a violée ?

— Non, mais...

— Il a mis le feu, il t'a frappée avec un marteau, enlevée ?

— Non, mais...

— Pourtant, il en avait la possibilité... Et, dis-moi, t'es-tu sentie menacée le moins du monde quand tu étais seule avec lui ?

— Non. Cela n'a jamais été le cas.

Pas lorsqu'elle était seule avec lui dans la maison. Pas quand elle était seule avec lui sur le pont. Elle s'était sentie réchauffée, heureuse avec lui.

— Et alors ? reprit-elle. Je ne savais pas ce que je sais maintenant.

Le projet de Michaela de reprendre le bus jusqu'à Limerick fut réduit à néant par Mme Odlum. Pour elle, c'était hors de question, et elle insista afin que Michaela reste pour le thé. Elle lui expliqua que M. Odlum accompagnerait Polly à la gare un peu plus tard dans la journée et qu'ainsi elles pourraient faire le trajet de retour ensemble.

Le thé était maintenant terminé et le moment venu de partir.

— Merci beaucoup pour le thé, madame Odlum, et pour le déjeuner, dit Michaela pendant qu'elles se serraient la main.

Polly embrassait sa grand-mère et oncle Joe mettait ses sacs dans le coffre de la voiture. Déjà prêt à partir, M. Odlum klaxonnait, impatient.

— Allez, Polly, dépêche-toi ! appelait-il. Mon Dieu, on ne croirait jamais qu'elle ne s'en va que pour une semaine !

— Je suis heureuse de t'avoir rencontrée, j'espère qu'on se reverra, Michaela, dit Mme Odlum.

— Je l'espère aussi. Au revoir.

Michaela s'installa à l'arrière de la voiture et Polly monta devant à côté de son père. Ce fut un trajet silencieux jusqu'à la gare. Ni Polly ni Michaela n'avaient envie de parler.

— Le blues du dimanche soir, remarqua M. Odlum en connaisseur.

Arrivé à la gare, il gara la voiture et tous trois sortirent.

— Papa, implora Polly, n'essaie pas de me prendre un billet demi-tarif. C'est gênant, ils savent ce que tu manigances.

— Ça marche toujours, rétorqua son père en sortant les sacs du coffre. Personne n'imaginerait que tu vas au lycée, encore moins à la fac.

Ils arrivèrent au guichet.

— Deux demi-tarifs pour Cork, s'il vous plaît, demanda M. Odlum au préposé derrière le guichet.

— Elle a ses papiers ? demanda l'employé en fixant Michaela, incrédule.

— Pourquoi en aurait-elle besoin ? Elle n'a que quinze ans, répondit M. Odlum.

L'homme soupira.

— Monsieur Odlum, fit-il d'un ton las, elle a autant quinze ans que moi, et c'est la même chose pour votre fille. Chaque semaine, je passe parce que je vous connais. Mais vous exagérez, monsieur Odlum. Vous ne pouvez tout de même pas espérer faire passer aussi son amie.

— Allez, allez.

— Je vous en prie, monsieur Odlum... Ce serait différent si vous manquiez d'argent.

— Papa, paie le plein tarif, supplia Polly.

A contrecœur, M. Odlum lui tendit le prix du plein tarif pour Michaela et du demi-tarif pour Polly, malgré les protestations de la première, qui voulait payer son billet, et celles du préposé, qui y perdait encore dans l'affaire. Mais finalement, résigné, il prit l'argent, comprenant que c'était tout ce qu'il obtiendrait de M. Odlum.

— Au revoir, monsieur Odlum, dit Michaela alors qu'elle montait dans le train.

— Au revoir, Michaela.

La jeune femme trouva une place et regarda par la fenêtre tandis que le père et la fille se disaient au revoir, le chef de gare avançait le long du quai en fermant les portes des wagons et Polly se dépêcha de monter.

— Regarde ça, dit-elle, après s'être installée à côté de Michaela. Il reste là, alors que tout le monde est parti.

Le train avait démarré, Michaela et Polly observèrent M. Odlum qui continuait de faire des signes, de plus en plus petit, seul sur le quai.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ? N'est-il pas adorable ? demanda Polly tandis qu'il disparaissait de son champ de vision.

Aucune des deux ne dit grand-chose pendant le retour. Une demi-heure plus tard, le train passait dans le long

tunnel débouchant dans la ville et Polly, comme les autres passagers, se leva et rassembla ses bagages.

— Ça m'a fait plaisir que tu viennes pour me parler de Davy, dit-elle alors qu'elles attendaient l'arrêt complet du train.

— Mais tu ne me crois pas.

— Non, mais merci quand même. Qu'est-ce que tu comptes faire ? Et pour ton mari ?

— Je ne sais pas.

— Tu pourrais peut-être aller chez une amie pendant un moment ? Tu veux venir au foyer avec moi ?

— Non, merci. Je vais rentrer à la maison, il faut que je l'affronte à un moment ou à un autre. Mais il ne sera sans doute pas là, il n'est jamais là. (Elle rit tristement.) Maintenant, je sais pourquoi.

— Tu ne peux pas rentrer toute seule chez toi. Je vais venir avec toi.

— Ce n'est pas la peine.

— Est-ce que ça t'aiderait si je venais ?

— Je suppose que oui.

Elles pénétrèrent sans bruit dans la maison. La première chose que Michaela remarqua fut le petit mot sur la table. Elle le prit et le lut à haute voix : « Je suis parti à Limerick dès ce soir, ça m'évitera de me lever tôt demain matin. Je serai absent jusqu'à jeudi. Je téléphonerai. Bisous. Colin. »

— Bon, dit Polly, au moins ça te laisse le temps de prendre une décision. Ecoute, pourquoi n'irais-je pas chercher une bouteille de vin et une vidéo ?

Remarquant que Michaela s'était affalée à la table de la cuisine, découragée, le regard dans le vide, elle comprit qu'elle ne pouvait pas la laisser seule pour la soirée.

— Tu pourras penser à tout ça demain.

— Le magnétoscope a été volé.

— Tu veux aller prendre un verre ? (Michaela secoua la tête.) Je pourrais aller acheter du vin, alors ? demanda Polly.

Michaela haussa les épaules sans répondre.

— OK, décida Polly, c'est ce que je vais faire. Je reviens dans cinq minutes.

— Tu n'as pas besoin de sortir. Il y a quelques bouteilles de rouge dans la cuisine. On peut les prendre, à moins que tu ne préfères le blanc.

— Non, non, le rouge est très bien, répondit Polly, soulagée de ne pas avoir à dépenser la moitié de son argent de poche de la semaine.

Evitant soigneusement d'évoquer Colin et Davy, Polly réussit à parler pendant deux heures. Michaela n'avait rien contre, d'autant que Polly n'avait pas besoin de réponses. Michaela n'était pas très proche de son frère ou de ses parents et elle trouva les nombreuses anecdotes familiales de Polly très amusantes mais, surtout, elles la tenaient éloignée de Colin, comme c'était l'intention de Polly. Mais, finalement, les histoires vinrent à manquer et Polly se tut. Michaela resta allongée sur le divan, Polly s'était assise sur un coussin posé à même le sol et elle contemplait la jeune femme d'un air songeur.

— Je ne comprends pas, dit-elle enfin. Tu as passé la soirée à pleurer et tu es jolie comme beaucoup ne le seront jamais. Pourquoi ton visage n'est-il pas gonflé et rouge ? Et pourquoi tes cheveux ne s'aplatissent-ils pas quand tu es couchée dessus ?

— Je suis sûre que j'ai l'air horrible !

— Non, pas du tout, et je suis persuadée que tu n'as jamais eu l'air horrible de toute ta vie. Colin doit être cinglé... dit-elle, sa langue se déliant avec l'alcool. Pourquoi quelqu'un qui a une femme aussi belle que toi se conduirait comme il le fait ? Regarde tes cheveux, ton visage. Tu as l'air d'un mannequin. (Puis elle ajouta, à contrecœur :) Et en plus tu es gentille, c'est vraiment injuste.

— Je crois que tu exagères...

— Non, pas du tout. Tu ne t'es jamais regardée dans le miroir en pensant : « Oh, mon Dieu, je ne peux pas être aussi moche. »

Michaela se tut à nouveau. Il n'y avait pas de télévision à regarder, pas de musique à écouter et Polly n'avait plus rien à dire. Elle essaya de trouver une idée car elle ne supportait pas de la voir allongée avec un air aussi triste.

— Tu veux jouer aux cartes ?

— Oh, non. De toute façon, je n'ai pas de jeu de cartes.

— Scrabble ?

— Non, à moins que tu n'en aies vraiment envie.

— Non, pas vraiment.

Enfin Polly eut une idée.

— Je ne sais pas, mais même quand je me maquille, j'ai encore l'air ridicule. J'en mets généralement une tonne, comme un travesti à son premier essai. Je suis sûre que ce n'est pas ton cas, que tu mets juste ce qu'il faut. Quel type de maquillage utilises-tu ?

— En réalité, je me maquille peu.

— J'aurais dû m'en douter.

Tout à coup, Michaela pensa à quelque chose, comme l'avait espéré Polly.

— Pourquoi ne me laisses-tu pas te maquiller ? Ça me donnera quelque chose à faire, ça me rend malade de rester allongée là.

— D'accord ! Mais uniquement si tu me promets que je te ressemblerai, à la fin.

Michaela courut à l'étage. Quelques instants plus tard, elle revint avec sa trousse de maquillage.

— Maintenant, reste tranquille, ordonna-t-elle en vidant le contenu de la trousse sur le sol.

Polly s'immobilisa pendant que Michaela, agenouillée devant elle, commençait à s'activer sur son visage.

Plusieurs minutes s'écoulèrent.

— Ouvre grands les yeux et regarde au plafond, ordonna Michaela.

— Qu'est-ce que tu fais maintenant ?

— Arrête de bouger.

— Il sert à quoi, ce crayon ?

— C'est pour faire ressortir la couleur de tes yeux. Regarde vers le haut.

— Le rouge ? Tu me le mets dans l'œil.

— Si tu arrêtais de bouger, ce serait plus facile.

— Donne-moi le miroir.

— Non, pas avant que ce soit terminé. Maintenant, ferme les yeux.

— Je ne m'étais pas rendu compte que tu étais aussi autoritaire.

Très concentrée, Michaela poursuivit son œuvre encore quelques minutes.

— Je connais cette partie de l'histoire. C'est le moment où tu transformes le vilain petit canard en cygne, et l'homme qu'elle aime, mais qui ne l'aime pas, revient, comprend qu'il n'avait pas vu sa beauté, tombe soudain amoureux d'elle et ils vivent heureux jusqu'à la fin des temps.

— Essaie d'arrêter de parler pendant que je te mets du rouge à lèvres.

— Ça suffit, dit Polly peu après.

— Une seconde, j'ai pratiquement terminé.

Elle reposa le rouge à lèvres et commença à coiffer Polly.

— Arrête avec mes cheveux. A quoi ça sert de leur donner du volume ?

— Eh bien, regarde, répondit Michaela en tenant le miroir devant elle.

Polly se regarda fixement.

— Mon Dieu, j'ai l'air, eh bien... eh bien, je n'ai pas l'air d'être moi-même, ça, c'est sûr. Remarque, je ne te ressemble pas beaucoup non plus.

Mais Polly aimait ce qu'elle voyait.

— Polly, tu es ravissante.

— Est-ce que mon prince reviendra et comprendra qu'il a été aveugle ?

— Assurément.

— Et il tombera vite amoureux de moi ?

— Sans aucun doute.

— Et nous vivrons heureux jusqu'à la fin des temps ?

Tu sais que je l'ai pratiquement embrassé, une fois ?

— Ton prince ?

— Oui, il était assis à côté de moi pendant un cours et il s'est endormi sur mon épaule. J'ai passé un temps fou à le regarder, en pensant l'embrasser, et quand je me suis finalement penchée vers lui, j'ai fait tomber ma trousse et il s'est réveillé. (Polly s'arrêta.) Un jour peut-être, dit-elle doucement.

Elles restèrent sans parler quelques minutes.

— C'est chouette, n'est-ce pas ? dit Polly.

— Quoi ?

— Tu sais... faire des trucs de filles.

— Oui.

— On pourrait être amies, Michaela ?

— Je crois que nous le sommes, Polly.

Michaela aime Davy qui aime Michaela et Polly

Chaque matin, Davy répétait à Bartley et Rebecca qu'il se sentait assez bien pour retourner chez lui, mais ils rétorquaient, à juste titre, qu'il lui fallait encore du temps pour récupérer complètement.

— Tu peux rester aussi longtemps que tu le souhaites, avait dit Bartley. De plus, Rebecca aime que tu sois ici.

— N'envisage pas encore de partir, avait ajouté Rebecca. De plus, Bartley aime que tu sois ici.

Il était clair que tous deux appréciaient beaucoup sa présence. Et, depuis qu'il avait réussi à les persuader de le laisser dormir sur le sofa et de reprendre leur lit, il n'avait plus l'impression de les déranger autant. Mais cela faisait plus d'une semaine que Bartley l'avait ramené dans son chariot et, hormis la morsure du chien, ses autres blessures s'étaient bien résorbées. Il avait envie de rentrer chez lui. Ce n'était pas qu'il n'aimait pas être avec eux. Il aimait ça, au contraire, et c'était le problème, il aimait trop ça. Il avait peur de s'y habituer. Rebecca avait préparé un repas dominical, un vrai de vrai, le meilleur qu'il eût jamais dégusté, avec une soupe pour commencer, du poulet grillé et farci, de la sauce, des pommes de terre sautées, des carottes et des petits pois, pour finir par un diplomate en guise de dessert. Le repas lui-même était délicieux, mais Davy avait surtout apprécié qu'ils soient tous les trois assis autour d'une table. A

un moment, Bartley lui avait demandé : « Passe-moi la sauce, fiston » et, même s'il savait que Bartley appelait ainsi n'importe quel garçon plus jeune que lui, il avait été touché ; pendant un court instant, il avait imaginé qu'ils étaient ses parents et que c'était un banal repas du dimanche à la maison.

Le lendemain, il entendit Bartley rentrer du travail et retrouver Rebecca dans la cuisine. Il alla les rejoindre. Ils étaient attablés tranquillement.

— Ah, Davy, c'est toi ! dit Bartley.

— Il y a du thé, tu en veux une tasse, Davy ? demanda Rebecca.

— Volontiers, répondit-il.

Il se versa une tasse et s'assit.

— Tu as meilleure mine aujourd'hui, remarqua Bartley.

— Bien meilleure, renchérit Rebecca.

— Bartley, Rebecca, commença Davy, je sais que je suis le bienvenu ici et j'apprécie beaucoup tout ce que vous avez fait pour moi mais je crois que je devrais rentrer. J'ai besoin de régler certaines choses.

— Bien sûr, acquiesça Rebecca. Dans quelques jours peut-être, quand tu seras complètement rétabli. Ta jambe mérite encore un peu de convalescence.

— Je pensais partir plus tôt. Aujourd'hui, en fait.

— Aujourd'hui ? répéta Bartley.

Il regarda Rebecca d'un air inquiet.

— Davy, mon chéri, fit doucement Rebecca, nous avons de mauvaises nouvelles pour toi. Ils ont démoli Cathedral View ce matin, Bartley y était. Ils ont tout rasé, il ne reste rien.

— Rien, pas même les gravats, ajouta Bartley.

Davy ne disait rien, il fixait sa tasse de thé placée dans ses mains. Tout ce qui lui restait sur cette terre, pensa-t-il, c'étaient les vêtements qu'il portait, et ils n'étaient même pas à lui puisqu'ils appartenaient au mari de Michaela.

— Mais, tu peux rester aussi longtemps que tu le souhaites, reprit Rebecca.

— Merci, vous êtes très gentils. (Il se leva.) Je crois que je vais aller faire un tour. L'exercice me fera du bien.

— Il est presque 18 heures. Il fait noir dehors.

— Je n'en ai pas pour longtemps.

— Attends une seconde, je vais enfiler mon manteau et venir avec toi, proposa Bartley.

— Non, merci. Je préfère y aller seul. Vraiment.

— Mais... commença Bartley.

— Bartley, interrompit Rebecca, Davy veut être seul.

— Bien sûr, bien sûr, murmura-t-il.

— Vous savez combien je suis reconnaissant pour ce que vous avez fait pour moi, tous les deux, dit Davy en s'arrêtant à la porte.

— Arrête ! Ne nous fais pas rougir, protesta Rebecca.

Davy revint, se pencha et l'embrassa sur la joue, puis il posa une main sur l'épaule de Bartley.

— Merci, dit-il, et il partit.

— Merci, reprit Bartley en posant sa main là où Davy avait posé la sienne.

Rebecca alla à la fenêtre et le regarda descendre le chemin. Elle sentit sa gorge se nouer : il émanait tant de solitude de lui... Bartley vint à côté d'elle et l'entoura de son bras. Il devinait quelles étaient ses pensées.

— Peut-être aurait-il été comme lui, dit-il en pensant au fils qu'ils n'avaient jamais pu avoir.

— Est-ce qu'il nous reviendra, Bartley ?

— Il reviendra, Rebecca.

Marchant doucement car le seul fait d'appuyer sur sa jambe le faisait souffrir, il traversa la ville en passant par le centre, poursuivit par la route principale, évitant le raccourci par le pont, et surtout évitant Chalky et ses potes. Davy avait décidé d'aller chez Michaela. Il voulait savoir ce qui lui était arrivé. Il voulait savoir si elle était

vraiment partie en Angleterre ou si Colin avait quitté le domicile, comme il le pensait.

Ce que Davy aperçut d'abord, quand il déboucha au coin de la rue, fut le ruban jaune de la police collé sur la partie antérieure de la maison. Puis la foule amassée à l'extérieur. Dans le noir, il ne vit pas le verre cassé et les chambranles de porte calcinés.

Colin se leva, alla jusqu'au mini-bar et en sortit une canette de Guinness. Puis, se rappelant qu'il avait déjà bu deux pintes de bière avant de monter dans la chambre, il changea d'avis et la remit à sa place. Il ne voulait pas avoir un taux d'alcoolémie trop important. Il devait encore conduire jusqu'à Cork, ce soir. Il consulta sa montre : presque 18 heures. Il se demanda ce qui retenait Michaela, il pensait avoir de ses nouvelles plusieurs heures plus tôt. Ou de Hogan, le policier. Pourquoi ne l'avait-il pas appelé ? Il prit son portable dans l'armoire, vérifia qu'il était rechargé et qu'il n'y avait pas de messages. Puis il téléphona chez lui : pas de tonalité. Il s'étendit sur le lit et alluma la télé à l'aide de la télécommande, mais rien ne se passa, il réalisa que le poste était débranché, jura et jeta l'accessoire contre le mur.

Etendu, le regard au plafond, il aurait aimé s'endormir. Il se demanda combien de temps allait s'écouler avant qu'il puisse toucher la prime d'assurance. L'incendie était très risqué, mais s'il arrivait ainsi à se débarrasser de Ralph Murphy, ça valait la peine. Ne pas le payer serait beaucoup plus dangereux. Cela avait été clairement énoncé la nuit précédente quand deux hommes de Ralph Murphy étaient venus chez lui et l'avaient emmené faire un tour, lui expliquant ce qui se passerait si M. Murphy n'obtenait pas son argent. La maison étant évaluée à 95 000 livres et l'exorbitante hypothèque à 40 000 livres, il récupérerait donc 45 000 livres. Suffisamment pour rendre à Ralph Murphy les 20 000 livres qu'il lui devait et avoir assez d'argent pour prendre une nouvelle hypothèque.

La première fois que Colin avait entendu parler de Ralph Murphy, c'était quand ce dernier l'avait contacté pour équiper son bureau en informatique. Ensuite, Colin avait appris que, bien que Murphy aimât à se présenter comme un promoteur, il gagnait l'essentiel de son argent en tant qu'usurier. Dans les coins les plus pauvres de la ville, si une femme voulait salir la réputation d'une autre, elle répandait le bruit que son enfant portait des vêtements connus sous le nom de RMS — Ralph Murphy Special —, ce qui signifiait que les habits avaient été achetés grâce à un prêt accordé par Murphy.

Colin avait décidé de le contacter pour un prêt, cela avait semblé être la réponse à tous ses problèmes. La banque arrêterait de le harceler, ça lui laisserait un petit répit et personne n'en saurait rien. Mais il s'agissait d'un répit de courte durée. Il avait compté sur la commission qu'il devait toucher en informatisant les bureaux de Ralph Murphy pour rembourser la première traite, mais Murphy avait changé d'avis et n'avait pas donné suite ; à ce jour, Colin n'avait effectué que le premier des trois paiements. La situation dans laquelle il se trouvait actuellement était celle qu'il avait toujours assimilée aux plus lamentables. Penser qu'un type comme lui gagnant 40 000 livres était menacé par les hommes de main d'un usurier...

Il n'aurait jamais eu recours à quelque chose d'aussi extrême que d'incendier sa propre maison, si ces deux brigands n'avaient pas disparu de la surface de la terre avec tous ses biens et sans lui donner un penny des 8 000 livres sur lesquelles ils étaient tombés d'accord pour le contenu de la maison. Cette somme, en plus de l'argent qu'il devait obtenir de la compagnie d'assurances pour le cambriolage, aurait suffi pour payer ses dettes. Il avait choisi ces deux lourdauds pour vider sa maison, parce qu'ils avaient l'air de deux individus très louches dans un bar particulièrement louche. Il les avait bien éva-

lués, ces deux-là, trop bien sans doute, car ils l'avaient roulé dans la farine.

Puis Davy Long était entré en scène, comme une réponse à une prière. Le pauvre Davy Long avait fait son apparition au moment propice et il était tout désigné pour porter là responsabilité du vol et lui donner l'idée d'incendier la maison. Qui suspecterait Colin quand il y avait un coupable tout prêt, attendant en coulisse, quelqu'un possédant un casier judiciaire rempli de ce genre de délits ? C'était une occasion à ne pas laisser passer, maintenant que ces escrocs avaient disparu avec leur camionnette chargée de tout ce que lui et Michaela possédaient.

Comme le jour du cambriolage, Colin avait décidé de se rendre à Limerick. Il s'inquiétait plus de l'enquête de la compagnie d'assurances que de celle de la police. Il voulait qu'ils soient assurés qu'il se trouvait à des kilomètres de là au moment de l'incendie. Et, cette fois, il décida d'agir seul, il avait compris la leçon. Dès que les hommes de main de Murphy l'avaient ramené chez lui, il était allé directement à Limerick. Une fois arrivé, il avait appelé Gerry, le frère de Ben Philips, et lui avait proposé de boire un verre avec lui. Ensuite il avait fait en sorte que Gerry soit si soûl qu'il puisse penser que la beuverie avait duré toute la nuit. Après avoir mis Gerry dans un taxi juste avant 1 heure du matin, Colin était rentré dans la chambre d'hôtel et avait dormi jusqu'à 6 h 30. Une fois levé, il était sorti par la porte arrière de l'hôtel et avait roulé jusqu'à Cork. Arrivé là-bas juste après 8 h 30, il avait garé la voiture à l'entrée de la voie donnant sur l'arrière des maisons de sa rue. Cette voie débordait de végétation et il pensait que personne ne pourrait le voir rentrer chez lui. Ayant brisé la vitre de la porte de la cuisine, puis fait sauter le loquet, il avait ensuite pénétré dans son domicile et appelé Michaela, mais il n'avait pas obtenu de réponse. Satisfait de constater qu'elle était partie travailler, il avait imbibé d'essence une vieille taie

d'oreiller, mis le feu et s'était glissé hors de la maison par le même chemin. Il était retourné à sa voiture et s'était précipité à Limerick. Du gâteau. Un peu après 10 heures, il avait fait son entrée dans le restaurant de l'hôtel en demandant à la serveuse si, par hasard, il pouvait encore prendre un petit déjeuner. Il avait dormi trop longtemps, avoua-t-il pour s'excuser.

Ainsi, avec l'argent de l'assurance, il pourrait rembourser Ralph Murphy. Après, il tournerait une page : il dirait au revoir à Anna — elle dépouillerait Donald Trump si on lui en donnait l'occasion. La dernière fois qu'ils avaient dîné ensemble, l'addition s'était élevée à 215 livres — vin compris, ainsi que l'avait souligné dédaigneusement le serveur quand Colin lui avait posé la question, comme si Colin n'avait pas suffisamment de classe pour comprendre que c'était un prix très raisonnable. Par-dessus le marché, il avait dû supporter cette donneuse de leçons qui, pendant tout le trajet, lui avait reproché la modicité du pourboire. Et comment avait-elle pu le persuader de lui offrir une bague de fiançailles de 3 500 livres alors qu'il était encore marié ? L'anneau de Michaela lui avait coûté 300 livres et, même s'il avait l'intention de l'épouser, il avait trouvé que c'était beaucoup, à l'époque. Désormais, il n'y aurait plus de voyages à Paris, plus de week-ends au K-Club. Anna et lui ne jouaient pas dans la même division. Le temps était venu de se poser. Plus d'Anna, plus de Samantha, plus de cette garce de Denise, plus personne. Cela ne valait pas la peine. Peut-être y avait-il été un peu fort, le samedi soir, mais la réaction de Denise avait été démesurée, elle était devenue hystérique.

Le moment était venu de reprendre ses esprits, de se réconcilier avec Michaela. Il avait mauvaise conscience quand il pensait à la façon dont le cambriolage et maintenant l'incendie pouvaient l'affecter. Mais il prendrait une autre hypothèque et ferait reconstruire la maison. Entre-temps, il chercherait une jolie maison à louer. Peut-

être en dehors de la ville, près de la mer, à Crosshaven, d'où ils pourraient tous deux aller travailler. Cela serait un peu comme des vacances prolongées. Et, dès que la maison serait reconstruite, ils commenceraient peut-être à agrandir la famille. Il aimait cette idée : installé avec Michaela, une petite fille et un petit garçon.

Pendant que Davy avait le regard fixé sur les restes de la maison, la signification des paroles des badauds faisait lentement son chemin en lui.

— Tragique, c'est vraiment tragique, disait tranquillement une riveraine, à elle-même et aux gens alentour.

— Si jeune, avec toute la vie devant elle, disait une autre en essuyant une larme. N'est-ce pas horrible ?

— Elle n'était pas du tout marquée physiquement, disait un voisin. Je l'ai vue ce matin avant qu'ils l'emmenent en ambulance.

— Allez-vous à l'enterrement demain ? Je crois que j'irai. Lorsqu'il s'agit de quelqu'un d'aussi jeune, on a envie de lui rendre hommage.

— La levée du corps a lieu ce soir ? demandait un autre.

— Oui, à 18 heures.

Davy se tourna vers le groupe.

— Où ? demanda-t-il.

— Chez Flynn, répondit une femme. (Elle allait ajouter que c'était privé, mais l'expression de son visage la fit réfléchir à deux fois.) Sur le quai de Penrose.

À l'extérieur de l'entreprise de pompes funèbres, Davy s'arrêta pour reprendre son souffle. Sa jambe l'élançait. Pendant une seconde, il se demanda ce qu'il faisait là, à quoi cela servait d'être venu. Parce qu'il avait besoin de la regarder une dernière fois. Il avait besoin de voir son joli visage — sans vie mais sans marque. Il poussa la porte et pénétra dans la pièce emplies de petits groupes de personnes affligées, pleurant doucement, confrontées

à une telle tragédie. Il regarda alentour et vit le cercueil ouvert. Il se fraya un chemin parmi les gens.

Il ne vit pas la vieille dame se dégager de l'un de ces groupes et marcher doucement vers lui avant qu'elle prononce son nom.

— Davy, appela grand-mère Odlum doucement.

Elle arriva jusqu'à lui, plaça les mains autour de sa taille et, la tête contre sa poitrine, commença à pleurer.

— Davy, nous ne savions pas comment te contacter. Notre pauvre petite... Davy, comment pourrions-nous surmonter ça ?

Bouleversé, Davy baissa les yeux vers sa tête blanche mais, réagissant à son chagrin, il l'entoura de ses bras.

— Elle parlait tout le temps de toi, Davy, dit grand-mère Odlum en pleurant. Oh, mon Dieu, ton pauvre cœur doit être brisé.

Puis Mme Odlum s'avança, elle plaça un bras autour de grand-mère et l'autre autour de Davy, et elle les serra tous les deux contre elle.

— Davy, Davy, Davy, gémissait-elle, elle nous a quittés.

Décontenancé, Davy restait là avec ces femmes qui pleuraient. Qui étaient-elles ? Comment pouvaient-elles le connaître ? Puis, de l'autre côté de la pièce, il vit des cheveux roux et bouclés. La sœur de Michaela ? Pendant une seconde, ayant peut-être senti l'intensité de son regard, Michaela se retourna et son visage traduisit le choc qu'elle ressentit en le voyant. Il la regarda venir vers lui sans comprendre.

— Grand-mère Odlum, madame Odlum, dit gentiment Michaela aux deux femmes, je vais emmener Davy dehors pour lui expliquer ce qui s'est passé.

On frappa. « Ce n'est pas trop tôt », pensa Colin, il avait appelé une femme de chambre plusieurs heures auparavant. Il se leva et ouvrit. Dans l'encadrement de la porte se tenaient trois policiers : deux inconnus et Hogan à l'arrière.

— M. Colin O'Neill ? demanda l'un d'eux.

— Oui ?

— Je suis le commissaire Thompson, du poste de police de la rue O'Connell, à Limerick. Voici le sergent Evans et vous connaissez Hogan, ils travaillent tous deux au poste d'Anglesea à Cork. Auriez-vous l'amabilité de nous accompagner au poste ?

— Comment ?

— Nous aimerions vous poser des questions sur deux agressions contre des jeunes femmes de Cork. L'une pendant une fête, dans la rue Washington, la nuit du 2 novembre, et l'autre samedi soir dernier devant le restaurant Simm. Des plaintes ont été déposées contre vous en relation avec ces deux faits.

— Quoi ?

— Et il y a un autre motif. Beaucoup plus sérieux, j'en ai peur. Nous aimerions aussi vous poser des questions sur un incendie. Une jeune femme du nom de Polly Odlum est morte dans l'incendie d'une maison de Cork aujourd'hui. Nous avons des raisons de croire que vous pourriez nous aider dans notre enquête. Voulez-vous avoir la gentillesse de venir avec nous, s'il vous plaît ?

Davy suivit Michaela à l'extérieur puis dans le pub à côté. Ils s'assirent à une table d'angle, l'un en face de l'autre. Davy ne cessait de la regarder. Il tendit la main vers son visage.

— Ne me touche pas, dit-elle sévèrement en rejetant sa main.

— Désolé, dit-il, c'est juste que... c'est juste que je croyais que tu étais morte.

— J'aimerais que ce soit moi, répondit-elle d'une façon sinistre, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Michaela, je ne comprends pas. Qui sont ces deux dames ? Comment se fait-il qu'elles me connaissent ? Pourquoi pleures-tu ?

Elle ne répondit pas.

— Michaela, s'il te plaît, vas-tu me dire ce qui se passe ?

— Leur fille est morte. Ils pensent que tu es son petit ami. Il va falloir que tu fasses comme si. C'est la seule chose à faire.

— Quoi ?

— Au moins jusqu'à l'enterrement, demain.

— Michaela...

— Ferme-la.

Elle se tut et le regarda avec mépris.

— Michaela, écoute, je...

— Si tu ne fais pas semblant pour eux, je vais dire à tout le monde ce que tu as fait à Belfast. Mon Dieu, ça me rend malade, rien que de te regarder. Tu es un moins-que-rien. Tu pensais être un gros dur, Davy Long, quand tu frappais à mort cette vieille femme avec un marteau ?

— Michaela...

— Tais-toi ! Tout ce que je veux, c'est une réponse : est-ce que tu feras semblant, oui ou non ?

— Je ne comprends pas.

Elle l'ignore.

— Même quand je lui ai montré l'article de journal... même quand je lui ai dit ce que tu avais essayé de faire à cette petite fille sur le pont, elle ne voulait rien entendre.

— Qui ne voulait pas t'écouter ? Et quelle petite fille ? De quoi parles-tu ?

— Arrête de jouer la comédie ! Comme si tu ne savais pas ! La petite fille que tu as essayé d'enlever sur le pont.

Davy la dévisagea, de plus en plus perplexe.

— Eva ? demanda-t-il, commençant à comprendre. Je l'emmenais à l'hôpital, elle s'était blessée à la jambe.

— Vraiment ? Peu importe... Je ne suis pas venue ici pour entendre tes excuses. Je ne veux rien écouter de ce que tu pourrais dire. Tout ce qui compte, c'est que les parents de Polly continuent à penser que tu étais son petit ami.

— Polly Odlum ?

— Oui, Polly Odlum.

— Polly Odlum ?

— Oui, oui, oui, Polly Odlum. Oh, je t'en prie, ne reste pas assis avec la tête de quelqu'un qui vient de perdre son meilleur ami. Tu la connaissais à peine.

— Polly est morte ?

— Arrête, je n'ai pas le temps de m'occuper de ce... de cette manifestation d'intérêt.

— Comment cela s'est-il passé ?

— Comme si ça t'intéressait.

Davy attrapa la main de Michaela.

— Comment cela s'est-il passé ? répéta-t-il si fort que les autres clients du pub se retournèrent pour les regarder.

— Laisse ma main.

— Comment cela s'est-il passé ?

Son visage était si proche du sien qu'elle pouvait sentir les mots sur son visage pendant qu'il les prononçait.

— Laisse-moi, demanda-t-elle, et je te le dirai.

Quand il lui lâcha la main, elle parla.

— La nuit dernière, Polly est restée chez moi. Je l'ai laissée dormir ce matin et je suis allée travailler. Mais, en chemin, je me suis souvenue d'avoir oublié mon chéquier, j'en avais besoin, je suis donc revenue sur mes pas. Alors que j'arrivais sur le pont, j'ai vu des flammes. J'ai réussi à pénétrer dans la maison et à la sortir. Elle était vivante quand ils l'ont emmenée à l'hôpital, mais elle est morte cet après-midi à cause des inhalations de fumée.

Michaela s'était arrêtée de parler, incapable de continuer. Davy fit un geste vers sa main pour la consoler, mais elle la retira.

— Ne me touche pas, dit-elle, les dents serrées. (Alors qu'elle arrivait à peine à parler à travers ses larmes, elle poursuivit :) Polly est morte parce que je lui ai demandé de rester cette nuit. Les policiers ont dit qu'il s'agissait d'un incendie criminel et la seule raison pour laquelle je

sais que ce n'est pas toi — et tu peux croire que tu es la première personne que j'ai suspectée —, c'est que mes voisins ont identifié l'auteur sans l'ombre d'un doute. Les policiers savent qui a fait ça.

— Qui ?

— Ils ne voulaient pas me le révéler. Ils ont dit qu'ils devaient d'abord l'interroger.

— Je n'arrive pas à le croire... Tu sais que Polly a été la première personne que j'ai rencontrée à Cork et avec qui j'aurais pu être ami ?

— S'il te plaît, tais-toi.

— Je me souviens d'avoir eu cette pensée pendant la soirée que j'ai passée avec elle... Mais je ne comprends pas pourquoi tu veux que je fasse comme si j'étais son petit ami.

— Polly t'aimait...

— Quoi ?

— Oui, Polly t'aimait. Elle était folle de toi. Ne me demande pas pourquoi, mais en tout cas elle l'était. Elle parlait tout le temps de toi à sa famille. Ils savent tout de toi. Ou tout au moins ce que tu as choisi de raconter à Polly. Et maintenant, pour eux, je veux que tu leur dises combien Polly a été heureuse pendant ces semaines avec toi.

— Leur mentir ?

— Oui, ils ont besoin d'avoir de beaux souvenirs. Et, pour une fois dans ta vie, tu peux faire quelque chose de bien. Tu pourrais commencer par leur dire que tu l'as rencontrée à un cours et que tu t'es endormi sur son épaule. Ce n'est un mensonge qu'en partie car une fois tu t'es vraiment endormi sur son épaule. C'est ce qu'elle m'a raconté la nuit dernière. Elle m'a dit qu'elle avait passé un temps fou à te regarder, en se demandant si elle oserait t'embrasser.

— Je ne te crois pas !

— Est-ce que tu le feras ?

— Polly m'aimait ?

— S'il te plaît, passe-moi la boîte de mouchoirs. Polly ne te connaissait même pas.

Soudain, ce fut au tour de Davy de se mettre en colère. Polly était morte et la seule chose dont Michaela était capable, c'était d'accumuler accusation sur accusation.

— Et toi non plus ! Ecoute-moi. Je n'ai pas tué cette vieille femme, c'est mon frère Stephen qui l'a fait, mais les flics ne pouvaient pas le coincer, alors ils ont été trop heureux de m'épingler à la place. OK ?

Il s'arrêta et, soudain conscient d'un silence de mort, il se retourna. Tout le monde dans le pub les regardait fixement. C'était mieux qu'un feuilleton télé : malentendus, meurtre. Davy se leva et cria :

— Retournez à vos bières ! C'est une conversation privée !

Ils détournèrent les yeux pendant une seconde et Davy se rassit.

— Michaela, la seule raison que tu as de me détester, c'est que je me suis battu avec ton mari, non pas parce qu'il cambriolait ta maison, mais...

— Oh, arrête.

— Je l'ai vu, Michaela, j'ai pensé qu'il te quittait, c'est pourquoi je suis revenu aujourd'hui pour voir s'il l'avait vraiment fait. Je n'ai pas pu venir plus tôt, je ne pouvais pas marcher. Regarde.

Il plaça sa jambe sur la table et baissa sa chaussette pour lui montrer la morsure de chien. Elle détourna les yeux, dégoûtée. Davy promena son regard dans le pub.

— Pourquoi ne venez-vous pas plus près pour avoir une meilleure vue ? cria-t-il à leurs visages fascinés.

Il se retourna vers Michaela et reprit plus calmement :

— Aussi étrange que ce soit d'avoir été aimé par Polly, peut-être ai-je une petite idée de ce qu'elle ressentait. Je t'aime, Michaela, depuis le jour où je t'ai vue remonter la rue, avec le soleil qui jouait dans ta chevelure. Pendant tout ce temps sur le pont, j'attendais de te voir passer, et la nuit du feu de joie a été la plus belle de toute ma vie.

Mais tu ne savais pas que je t'aimais, tu aurais pu ne jamais le savoir. De la même façon, je ne savais pas que Polly m'aimait, et je ne l'aurais sans doute jamais su, si... si...

Il ne finit pas sa phrase et se leva.

— Tu te trompes sur mon compte, Michaela. Je n'ai pas touché à cette vieille femme, ni à Eva. Mais pour le moment, ça n'a pas d'importance. Comme tu l'as dit, j'ai quelque chose à faire.

Il quitta le pub.

Michaela resta assise pendant quelques instants puis elle leva les yeux.

— Le spectacle est terminé ? Pourquoi ne retournez-vous pas voir la télé ? cria-t-elle au barman.

Ensuite elle sortit.

Elle observa la scène depuis la porte de l'entreprise de pompes funèbres. Elle le vit aller directement vers grand-mère Odlum, prendre ses petites mains dans les siennes et se pencher pour l'embrasser tendrement sur ses cheveux blancs. Elle le vit l'entourer de ses bras alors que grand-mère Odlum appuyait la tête contre sa poitrine ; il lui murmurait des paroles de réconfort. Michaela essaya de l'imaginer levant un marteau pour frapper une autre vieille dame. Elle ne le pouvait pas.

Mme Odlum amena son mari ; Michaela vit M. Odlum serrer maladroitement la main de Davy puis Davy, le Davy de Polly, entourer le vieil homme de ses bras, et elle vit les deux hommes dans une forte étreinte alors que les larmes coulaient sur leurs visages. Davy était l'être le plus tendre qu'elle eût rencontré, avait dit Polly. Michaela savait que Polly était dans le vrai.

Un policier s'approcha d'elle.

— Michaela O'Neill ? demanda-t-il, le visage grave.

— Vous avez des informations sur l'incendie ?

— Oui, et j'ai bien peur que ce ne soient pas de bonnes nouvelles. Le directeur de la morgue m'a dit que nous pouvions utiliser son bureau.

Assise dans le bureau, écoutant le policier, Michaela ne vit pas Davy se diriger vers le cercueil.

Elle ne le vit pas regarder Polly, étendue là, immobile, sa chaude haleine éteinte à jamais. En la contemplant, il se la remémora pendant la soirée, les yeux lui sortant des orbites alors qu'il lui donnait des informations sur les multiples facettes des piercings, la façon dont elle n'avait cessé de poser des questions sur sa « thèse », insatisfaite de ses réponses vagues. Au cours de ces derniers mois, il avait été convaincu que personne ne se préoccupait qu'il vive ou qu'il meure. Et maintenant, trop tard, il apprenait que Polly s'en souciait.

Doucement, Davy posa une main sur ses cheveux et enroula tendrement une mèche autour de son doigt. Il s'arrêta. Elle ne se réveilla pas quand il essuya une larme tombée sous son œil gauche. Il caressa doucement la joue rosée. Puis, petit à petit, il tourna sa tête vers lui et s'arrêta quelques instants pour regarder sa bouche, puis il se pencha... jusqu'à ce que leurs lèvres se rencontrent.



Impression réalisée sur Cameron par Bussière Camedan Imprimeries
à Saint-Amand-Montrond (Cher) en octobre 2002.

Dépôt légal : septembre 2002.

N° d'édition : 7033. N° d'impression : 024840/1. Imprimé en France

Language	French
Author	Forrest, Anne Marie
Title	Polly jolie (f)
Type	Fiction
ID Code	
ISBN	2258055563



Kpc-ltd.com
tel (+44) (0) 1484 401048

Polly aime Davy...

Davy aime Michaela...

Michaela aime Colin...

Et Colin aime tout le monde, sauf Polly.

Mais qui donc aimera Polly Odlum ?

Le jour où un beau jeune homme s'endort sur son épaule dans un amphithéâtre de l'université de Dublin, la vie de Polly est bouleversée. Elle tombe follement amoureuse et, dès lors, rire et larmes font bon ménage.

Des personnages pittoresques et attachants viendront élargir la toile au cœur de laquelle Michaela, Colin, Polly et son bel endormi révéleront leur nature profonde.

Dans l'Irlande d'aujourd'hui, un chassé-croisé sentimental tragi-comique, sur fond de petites trahisons, de gros mensonges et d'imposture ordinaire.

Un joli roman, souvent drôle, parfois caustique, toujours vrai.

ISBN 2-258-05556-3



9 782258 055568

www.pressesdelacite.com

18,90 €

123,98 F

Prix France TTC